

L'EDUCATEUR



n° 11

1^{er} mai 83

56^e année

15 numéros

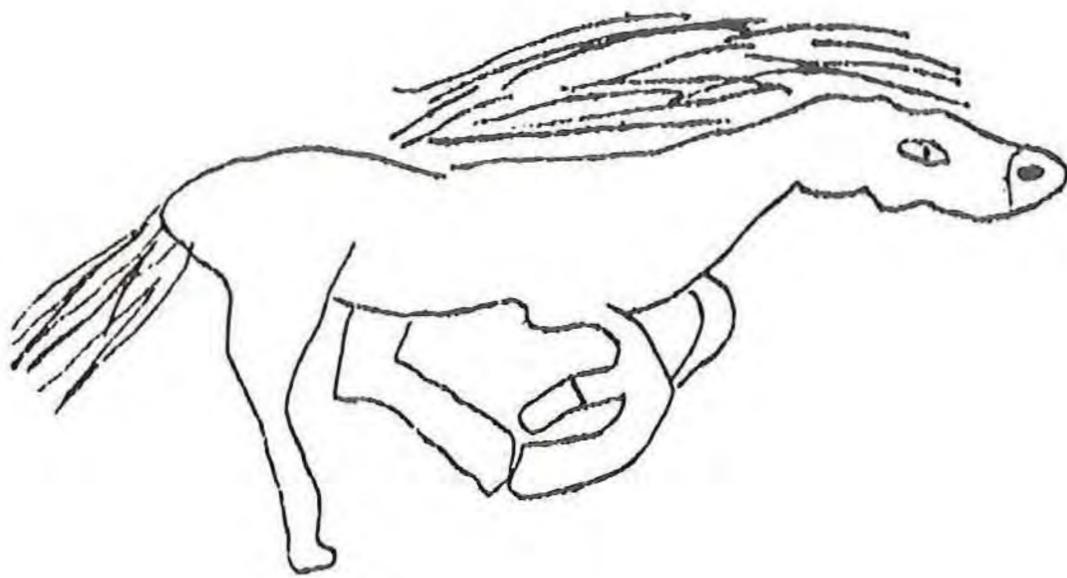
+ 5 dossiers : 159 F

Étranger : 229 F

REVUE DE L'INSTITUT COOPÉRATIF
DE L'ÉCOLE MODERNE - PÉDAGOGIE FREINET

Le cheval blanc galope
dans le vent.

Il illumine le soleil
Il court... Il court...
dans le ciel à l'infini.



Gilles - 10 ans

Poésie...

SOMMAIRE

11

Coordination du comité de rédaction

Guy CHAMPAGNE
Bégaar, 40400 Tartas.

Nos pratiques - Nos outils

Robert BESSE
Les Peyrières, 24800 Thiviers.

Chantiers B.T. - Vie des groupes départementaux

Alain FONTANEL
Ecole de Marminiac, 46250 Cazals.

Relire Freinet

Henri GO
19 rue Marceau, 83490 Le Muy.

Nos pratiques, nos racines

Janou LEMERY
64 boulevard Berthelot,
63000 Clermont-Ferrand.

Secteurs de travail

Jacques QUERRY
Ecole Courtelevant, 90100 Delle.

Livres pour enfants

Marie-Claude LORENZINO,
Les noyers,
38330 Saint-Ismier.

Livres et revues et Panorama international

Roger UEBERSCHLAG
42 bis Grande Rue, 92310 Sèvres.

Relais à Cannes

Monique RIBIS
I.C.E.M., B.P. 109,
06322 Cannes La Bocca Cedex

- 1 - **Éditorial**
A Élise Freinet
Pierre Lespine
- 2 - **Voyage-poésie...**
- 3 - **Déclencher de l'extérieur**
Animation poésie
Evelyne Sabathier - Loran Despaux
Un poète, tout a fait comme un homme, est venu ce matin
Maité Rey
- 9 - **Déclencher de l'intérieur**
Comment parvenir à accroître ma propre acuité poétique ?
Guy Champagne
La liberté
Classe de Guy Champagne
- 13 - **Dans notre livre de vie**
- 21 - **L'écoute disponible**
Comment est née l'écriture poétique dans ma classe de C.M.2
J.C. Dumartin
- 22 - **L'écoute différente**
Il n'écrivait que des histoires de bêtes !
André Souday
- 23 - **Lire la poésie**
Georges Jean
- 25 - **Relire Freinet**
Lire, écrire, imprimer... Former sa pensée
Henri Go
- 27 - **L'avant-garde en écriture avec Bernard Noël**
Henri Go
- 28 - **Livres et revues**

Photographies : Henri Go : p. 2 - Sophie Bassouls : p. 27.

Adresse de la rédaction : L'Éducateur, I.C.E.M., B.P. 109.

Abonnements : P.E.M.F., B.P. 109, 06322 Cannes la Bocca Cedex.
C.C.P. 1145-30 D Marseille. Prix de l'abonnement (15 numéros + 5 dossiers) : 159 F.

A ÉLISE FREINET

*Mon papa sur son vélo
Il était tout trempé
Il avait froid
Et son vélo aussi
Et ma mémé
Elle avait peur de s'envoler
Et les arbres aussi
Et tous les nids*

Cours Préparatoire 6-7 ans

Ma chambre d'internat

*Dans la pièce trois lits
Autour des lits trois armoires
Au centre de la pièce
Trois bureaux avec trois chaises,
Au mur un tableau de liège
Petit monde resserré
Petit monde rabougri :
Pourquoi m'emprisonnes-tu ?*

Béatrice 16 ans

« Oiseaux, nuages, fleurs ». Pour en finir avec les trans- parences

Pour beaucoup, agacés par l'« art enfantin » de la pédagogie Freinet, un vrai dessin, une vraie musique, un vrai poème d'enfant, c'est autre chose que ces trop charmantes productions qui sont censées envahir toute classe Freinet, bien dans la tradition.

Sous le dessin, l'adulte, Marx et Freud

Les reproches sont divers, l'attitude fondamentalement reste la même. C'est l'adulte qui détermine en premier et dernier lieu le beau, l'expressif et le bon pour l'enfant...

Technique, d'abord... Quelques vraies critiques contre la bonne conscience de certains enseignants Freinet murés dans leur certitude et un peu trop hors des évolutions artistiques contemporaines, mais beaucoup de mauvaise foi parce qu'incompréhension radicale de la relation exacte entre cette pédagogie et les enfants.

Mais si souvent encore, la technique nouvelle est nouvelle ruse pour intéresser l'enfant aux préoccupations éducatives de l'adulte. Même si beaucoup reconnaissent la nécessité d'une expression culturelle qui soit un véritable outil de communication, cette reconnaissance reste formelle, du bout des lèvres.

Combien de dessins, de peintures issus de ces techniques modernes ne servent à autre chose qu'à faire plaisir au maître, s'entassant dans des cartons ou exposés à la hâte, presque entre adultes pour se rassurer en quelque sorte ?

Reproches de « gauche » aussi. Toujours à partir d'une expression enfantine et adolescente ressentie à la fois comme transparente et orientable à merci.

Transparence affective et sociale. Papa et maman envahissent le tableau. Tout est à interpréter — de quel droit ? — dans l'expression graphique des enfants. Jusqu'aux absences. Le socio-politique relaye le psychanalytique. Peindre des petits nuages, petites fleurs, petits oiseaux, c'est révélateur et scandaleux.

Révéléteur du manque de souci politique des Freinet !

Révéléteur des absents autour de l'enfant des banlieues, opprimé par la pollution et la tristesse urbaine. Scandaleux, enfin parce que tout se passe comme si, en définitive, les enfants d'ouvriers avaient moins le droit au rêve, à la fantaisie, facilement assimilés à l'aliénation, que les autres enfants.

Élise - Alice - en lice

Admirable candeur d'Élise qui ose l'art enfantin et apporte à l'œuvre de Freinet cette dimension culturelle, pour nous, aujourd'hui indispensable : faire que les enfants travaillent la peinture et le dessin pour eux, pour leur plaisir, pour leurs besoins affectifs, pour leurs échanges.

Le langage a pu vieillir, l'utopie reste révolutionnaire. parce que trahie, y compris, parfois, jusque dans le mouvement Freinet lui-même dans ce qu'il a d'essentiel : un art de la communication entre enfants. Non plus dans la transparence que lui prête le regard adulte, mais dans son opacité, dans ce supplément de matière, de couleur, de forme qu'ordonne l'œil de l'enfant. Le luxe et le plaisir avec ses attributs de magicien. Réaction profonde de l'artiste Élise Freinet. Un pédagogue n'aurait pas eu cette audace.

Trahison subtile et grossière tout à la fois. Subtile, parce que cette expression artistique totalement inséparable de la pédagogie Freinet, est devenue un moment de l'apprentissage par le plaisir et le jeu concédé aux petits de la maternelle et des premières années du primaire, mais refusé aux enfants en tant qu'entité culturelle.

Subtile encore, cette réduction à un idéalisme boy-scout devant l'enfant qui utilise pour sa critique l'œuvre de Célestin Freinet lui-même, un moment détourné du bon chemin politique, par un esthétisme généreux mais aujourd'hui daté.

Grossière cette façon d'utiliser la littéralité pour détourner de l'essentiel. Quel théoricien de l'art, quel artiste écrivant à propos de son art n'a pas ses côtés fragiles, redondants, débordants d'explications plaquées, vieillissant mal, parce que sa pratique forte n'est pas la littérature.

Les enfants d'ouvriers sont en échec dans l'école capitaliste. Double rappel et de l'institution qui souligne par la dérision le peu de nécessité de l'art, l'heure maigre de musique et de dessin, et des bonnes consciences de gauche, qui confrontent lucidité impuissante et construction d'un individu critique parce qu'aussi créatif.

Mon étonnement de jeune professeur de C.E.S. de banlieue devant le foisonnement d'une classe de musique Freinet. Dans les mêmes difficultés que nous autres, ce qui me paraissait un luxe : des projets, un voyage, des rencontres, de vraies formes de création et souvent du plaisir.

La vie qui éclatait là, par moment, dans cette pauvre heure chichement concédée à la musique forçait l'intérêt et suscitait d'ailleurs autant de franche hostilité que de souci de recherche.

D'où parlent les critiques ? Faute d'une vision culturelle de l'enfance et de l'adolescence autre que celle d'apprentissages plus ou moins rénovés, j'ai trop souvent eu l'impression de gens sautant en permanence d'analyses marxistes ou freudiennes, tout en revendiquant la plus grande liberté pour l'artiste contre les dogmes réducteurs.

Mais qu'est-ce qu'ils fabriquent ?

Terres à défricher des cultures enfantines et adolescentes. Non à idéaliser. Toute oppression, il y a des formes d'oppression enfantine, toute vie sociale et individuelle, a ses formes d'expression culturelle. Ces formes ne sont pas réductibles, les peintres le savent bien, à quelques schémas idéologiques d'évidence.

Aucun enseignant Freinet ne songerait ici à nier l'importance des apprentissages. Il s'agit de leur donner un sens, une utilité perceptible par les enfants et par les adolescents. Si un individu particulier peut mieux s'emparer d'une nouvelle technique pour en faire l'objet de sa communication, le groupe tout entier, sans aller forcément jusqu'à en faire un instrument propre, doit pouvoir l'utiliser collectivement, la banaliser en quelque sorte.

Je m'explique. J'ai le souvenir de professeurs de dessin qui nous initiaient au collage par exemple. Deux ou trois parmi nous « réussissaient » un montage intéressant. Et nous passions à autre chose. C'est-à-dire que pour presque tous l'acquisition se limitait à repérer — au mieux — quelques formes artistiques nouvelles.

Dans une classe Freinet cette technique apporte des réponses aux activités d'expression libre et de communication. Non seulement les dessins « réussis » seront échangés, communiqués à d'autres adolescents, exposés, mais les autres seront pris dans des réseaux d'évaluation qui déclencheront ces effets lointains, différés et souvent surprenants, si fréquents dans la vie culturelle et artistique ordinaire.

Car c'est là une des forces non dépassées encore de la pédagogie Freinet au-delà de maladroites ou de retards supposés ou bien réels : faire que l'expression artistique soit complicité et affectivité. Que les jeunes redonnent un sens aux mots de la tribu, qu'ils s'en emparent enfin, pas plus, mais pas moins que nous tous.

VOYAGE POÉSIE



Réaction de Paul Le Bohec

J' ai lu deux fois ce dossier. Une première fois parce que je suis toujours attiré par cette question de la poésie à l'école. Et une deuxième fois pour répondre à la demande d'Henri Go qui espérait des réactions. Et cette fois je l'ai lu scrupuleusement ligne par ligne. Si je réagis maintenant, c'est en espérant que ça pourrait inciter quelques copains à relire également ce dossier car il est incontestable qu'une lecture superficielle ne saurait suffire à perce-

Si on sépare la poésie des autres techniques de vie, c'est peut-être parce qu'on les sépare en nous ! Et même si on veut axer, et s'intéresser à la poésie en une sorte de priorité d'axe fondamental, on commet peut-être une erreur, comme la vie qui est contradictoire : La poésie vous surprend au détour du chemin, dans une rencontre accidentelle de mots, dans un banal compte rendu. Elle circule dans l'objectif, le subjectif, la communi-

François Vétier demande :

« Comment parvenir à accroître ma propre acuité poétique ? »

J'ai envie de répondre en faisant référence à une expérience fortement enracinée :

En participant à des groupes d'écriture collective. Ils permettent

La rencontre avec les poètes.

Peut-être comme élément de provocation d'un choc. En fait, je ne sais pas trop. C'est vrai qu'on n'a pas assez de ressources propres. Il faut déclencher de l'extérieur. Mais j'ai tendance à réagir. Pourquoi existe-t-il des poètes ? Comme le dit Gentis :

Le dossier qui portait ce titre sur sa jolie couverture bleue, l'avez-vous lu ? Si non, répondez à l'invite de Paul Le Bohec. Si oui aussi, d'ailleurs. Et faisons encore quelques pas ensemble, en attendant le prochain dossier (Voyage-poésie II, à paraître).

Le voyage-poésie, pour l'Ecole Moderne, c'est déjà un long cheminement. Inventer le texte libre, fatalement, cela devait conduire à rencontrer la poésie, et c'est bien ce qui est arrivé.

Quelques livres récents en témoignent, le dernier en date étant le si beau « Adolescence en poésie », mais aussi les Gerbes, la revue Art Enfantin, maintenant Créations, et encore de nombreux recueils amoureusement réalisés avec des moyens plus modestes dans nos groupes ou nos chantiers.

Cultivons-nous pour autant cette « illusion qui voudrait que chaque enfant soit naturellement et spontanément un poète » et que dénonce Georges Jean ? Oh, que non ! Même si les malentendus sont tenaces. Ce que dit l'Ecole Moderne, ce que son action démontre, c'est que chaque enfant, chaque adolescent, chaque adulte, peut naturellement entrer et cheminer en poésie pour peu qu'on ne lui en interdise ni l'entrée ni le chemin. On ne le redira jamais assez : lorsque nous parlons de méthode naturelle, ce n'est pas à un mythique état naturel que nous nous référons, mais à une démarche naturelle qui, elle, indéniablement existe car, comme disait l'autre, nous l'avons rencontrée. En poésie comme ailleurs.

Guy CHAMPAGNE

voir l'importance des questions qu'il pose. Si j'osais, je conseillerais même à ceux qui n'y ont pas encore mis le nez de commencer par cette bonne deuxième lecture.

Dans l'ensemble, je suis à peu près d'accord avec tout ce qui y est dit, aussi ce qui suit ne concerne que des remarques de détail. Mais certaines ont peut-être de l'importance car elles veulent contribuer à appuyer encore plus fort les idées qui sont émises dans ce dossier.

cation, l'expression profonde et saute d'un sillon à l'autre. Mais quand elle est là, il faut souligner sa présence, rapidement, comme ça en passant, et fuit ! Elle est déjà partie.

Qu'importe elle reviendra et on lui fera de plus en plus une place. Mais pour cela il faut que les enseignants aient appris (ou réappris) à jouer.

plein de choses, par exemple de découvrir le plaisir de la vraie écriture, ou d'ensemencer sa propre vision du monde de la vision des autres. Et aussi d'échapper très vite à la tentation « d'obtenir un produit » pour se préoccuper de vivre principalement le moment.

« Des artistes professionnels ! Des philosophes professionnels ! Qu'est-ce que c'est cette connerie ? Comme si tout le monde ne pouvait pas être son propre artiste, son propre philosophe. Je réclame le droit pour le dernier des peigne-cul de chanter le monde à sa façon ».

Paul Le Bohec

Et bien, allons-y voir...

Animation Poésie

En juin dernier j'ai été contacté par la B.C.P. du Gers, qui cherchait des classes uniques pour des animations poésies. J'ai bien sûr profité de l'occasion.

Dans ma classe il n'y avait pas à proprement parler de véritables poésies. Il n'y avait pas de récitation, les enfants choisissaient de temps en temps une poésie qu'ils apprenaient ou non par cœur, et ils en écrivaient très rarement. Pour moi je n'avais jamais trop su comment montrer la différence entre un texte et une poésie.

Comment donner une image de la poésie sans enfermer dans une vision ? Comment dépasser (ou éviter) les jeux sur les mots qui ne sont que des jeux ?

Puisque nous n'avions pas d'expériences poésies, il me paraissait intéressant de profiter de cet apport extérieur, qui devait nous permettre de démarrer. Dans la classe d'Evelyne c'était un peu pareil, sauf que ses élèves écrivaient beaucoup de textes de jeux sur les mots.

Le poète Christian Poslaniec (bien connu à l'I.C.E.M. et ailleurs) viendrait 2 fois dans l'année et il y aurait pendant toute l'année correspondance avec lui.

C'est comme cela que Christian a débarqué un jeudi après-midi (après être allé chez Evelyne). Auparavant nous lui avions écrit et il nous avait répondu.

Depuis il est allé dans une autre classe, où là aussi ça a été l'enthousiasme.

Quel est le premier bilan que je peux faire ?

Les demi-journées rencontres ont été riches et très différentes suivant les endroits. Mais partout il y a eu échange ; les enfants lui donnant des cadeaux, mais aussi leurs farces et leur spontanéité, et lui, en contre-partie, apportant un certain savoir.

Après cette visite, il y a eu une période sans poésie, alors qu'ils en avaient lu beaucoup avant. Depuis la mi-novembre, ça redémarre un peu. La visite de Christian étant pour nous un élément de référence.

Voici maintenant les comptes rendus des visites...

Loran

(en orthographe traditionnelle : Laurent DESPAUX)

Christian P./en visite chez Evelyne...

« Si tu continues à ouvrir tous les paquets, on n'aura pas le temps de travailler. »

Les enfants attendaient avec impatience Christian Poslaniec. A son arrivée, grande joie puis un petit moment d'émotion et de timidité. Tout ceci a été bien vite effacé et les premiers contacts se sont établis. Les enfants avaient préparé des cadeaux pour Christian qui les a ouverts un à un et ainsi a pu faire connaissance avec chaque enfant. Quand Christian ouvrait les paquets, rires, réflexions... Tout ceci a mis une très bonne ambiance mais un enfant a dit : « Si tu continues à ouvrir tous les paquets, on n'aura pas le temps de travailler. »

Christian a amené les enfants au coin poésie où ils se sont assis et ont discuté. Dans une lettre, les enfants lui demandaient ce qu'était la poésie pour lui.

« Un poème, pour mériter ce nom, il faut que ça parle des choses les plus importantes... même si les lecteurs ne reconnaissent rien, parce que les choses importantes on peut toujours les déguiser en clown ! »

Pendant la discussion, deux enfants n'arrêtaient pas de « s'embêter ». L'une disait : « Arrête, ne me touche pas les cheveux, ça m'énerve. »

— Elle, elle n'aime rien... »

C'est alors que Christian est intervenu et a dit : « Voyons, elle n'aime rien, qu'est-ce qu'elle n'aime pas. » Il écrivait au tableau en même temps (voir poème 1)

Ensuite, il a demandé aux enfants qu'est-ce qui était important encore pour eux..., discussion..., et d'autres poèmes ont été écrits collectivement ; à mon avis avec

beaucoup d'enthousiasme et de sérieux. Pour les poèmes 2 et 3, ils ont travaillé un peu plus sur la forme, les rimes. Ce que les enfants ont apprécié, c'est la façon qu'a Christian de dire des poèmes.

Je pense que la venue d'un poète est une très forte motivation pour la poésie.

Les élèves de Lagarde-Hachan

Toi, t'aimes jamais rien :
toi, t'aimes pas l'école
ni les vacances
ni l'hiver
ni avoir froid
ni qu'il neige
ni que le père-noël passe
toi, t'aimes jamais rien
sauf l'univers

(poème 1)

Quand la terre explosera
Moi je serai encore là ;
je sauterai sur la lune
sur une feuille de prune
qui pousse au bord d'une rivière
près d'un champ de primevères
qui naissent sur mes pieds
quand la terre explose

(poème 2)

Projets des enfants :

- faire un cahier de poésie
- re-écrire à Christian
- Un grand souhait : le revoir au printemps prochain

Evelyne SABATHIER
(Lagarde-Hachan)

L'amour, les câlins, la tendresse
C'est tout le contraindre des maîtresses
L'amour, les câlins, la tendresse
C'est maman qui fait des caresses

Les câlins
c'est pas pour les chiens
la tendresse
ça se met en caisse
et l'amour
c'est pour tous les jours

Amour
Donne-moi ton adresse
Je t'écrirai pour des caresses.

(poème 3)

Je m'appelle Sidonie
et j'aime les belles robes
surtout celles des chevaux
et j'aime bien la mère
car je nageais dedans
avant que d'être née.
Moi, c'que j'aime
c'est les bébés
Les Rolls Royce et les châteaux
dans les paquets cadeaux.

(poème 4)

... puis chez Laurent à Saint-Médard :

« Donne-moi un feutre-lune et un stylo-soleil. »

A son arrivée, les enfants l'accueillent avec des confettis et lui offrent une guirlande... premières approches, photos... Ils lui offrent ensuite des dessins, puis passons aux choses sérieuses... Les enfants avaient préparé 2 spectacles de marionnettes dont l'un sur une de leur poésie préférée : le téléphone.

Christian prend alors une marionnette et on commence à s'envoler avec les crayons jaunes, rouges, soleil, lune, d'hiver, d'été...

Et puis il faut fermer les yeux et dire ce que l'on peut faire avec ces crayons et cela donne la première poésie « Quand on tricote... »

On referme les yeux une minute et il faut dire ce que l'on a vu. Les phrases les plus originales sont notées. Les réponses sont assez différentes et l'on retrouve celui/celle qui imagine, ceux qui ont l'air de dire n'importe quoi, ceux qui ressortent les vieux clichés (« j'ai vu un pauvre bûcheron qui... » - Je retrouverai d'ailleurs cela lors d'une discussion sur les contes) et ceux qui disent quelque chose d'important, mais qui ne peut être perçu que par ceux qui connaissent l'enfant.

Cette partie a été vécue pleinement, avec enthousiasme même.

Mais ensuite Christian a voulu que les enfants répondent à ses questions pour essayer de les sensibiliser aux problèmes de l'édition et aux problèmes économiques. Le début démarre assez bien mais c'est assez vite le désintérêt et même l'agacement, les enfants étant amenés à aller jusqu'au bout de leurs questions et

de leurs réponses, ce qui n'est pas toujours évident.

Après un moment de flottement, avec un essai raté derrière le castelet, la visite de la bibliothèque, Christian prend les volontaires qui savent écrire et s'en va dehors pour qu'ils réalisent des poèmes individuels. (Ils devaient fermer les yeux, toucher un objet et dire à quoi cela leur faisait penser. Cette partie a été aussi menée au bout avec enthousiasme, et tous sont arrivés à écrire un poème conséquent.

Quelques commentaires :

C'est vrai que les enfants qui ont bien participé, ont pris Christian plus pour un animateur, que pour un poète. Mais Christian joue bien ce rôle-là. Aucune question ne lui a été posée sur son métier ou sur la poésie. Mais, ensuite, ils ont regretté qu'il n'ait pas répondu aux questions qu'ils avaient posées dans leur lettre (mais ils n'y ont pas pensé pendant qu'il était là).

On pourrait peut-être leur reprocher une certaine superficialité un certain manque de sérieux ; je crois que c'est à voir à la fin de l'année. Cette journée reste quand même marquée en eux.

Projets :

- un cahier de poésie (qui résumerait tout le travail de l'année)
- un enregistrement sur la visite
- pour ma part essayer que les enfants cernent mieux cette notion de poésie pour qu'ils aient certaines certitudes - provisoires - que l'on pourra remettre en cause ensuite.

Loran

A propos du compte rendu de Loran Despaux :

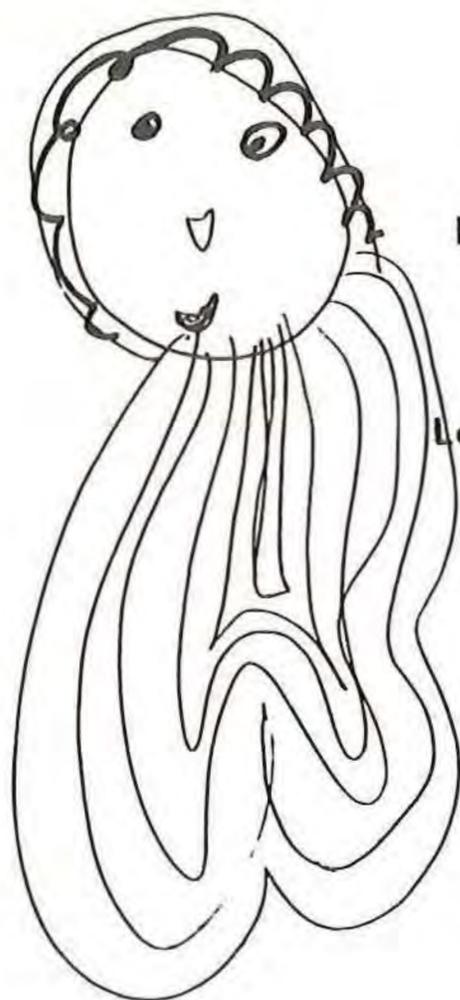
Je voudrais juste dire que ce que je trouve essentiel (pour moi) c'est la façon directe de Christian d'entrer en relation avec les enfants. D'après le compte rendu, on sent que c'est presque de manière physique, sensible, que la communication s'est d'abord établie... Cela présente la « poésie » (qu'est-ce que c'est) comme un échange vivant, une expérience de vie dont on prend conscience. Les récents travaux du module Poésie sont allés dans ce sens : la poésie se situe avant les mots. Si on ne trouve pas de poésie avant les mots, alors il n'y a aucun espoir de la découvrir !

Je pense que ce compte rendu incitera non pas à courir après les pauvètes... mais à pratiquer la poésie dans les relations humaines. Et c'est cette « leçon » que donne Christian Poslaniec, pas seulement en tant que poète reconnu, mais en tant que poète dans la vie de tous les jours. Et dans la vie de tous les jours, nous pouvons tous être poètes.

Je signale au passage deux rectifications concernant le dossier Voyage Poésie : Christian Poslaniec ne désire pas « donner » d'adresses d'auteurs.

A propos de son anthologie il faut lire « Le Coffret d'Aladin » et non « les secrets d'Aladin ». Nous vous prions de nous excuser pour ces erreurs de publication.

Henri GO



LA PLUIE

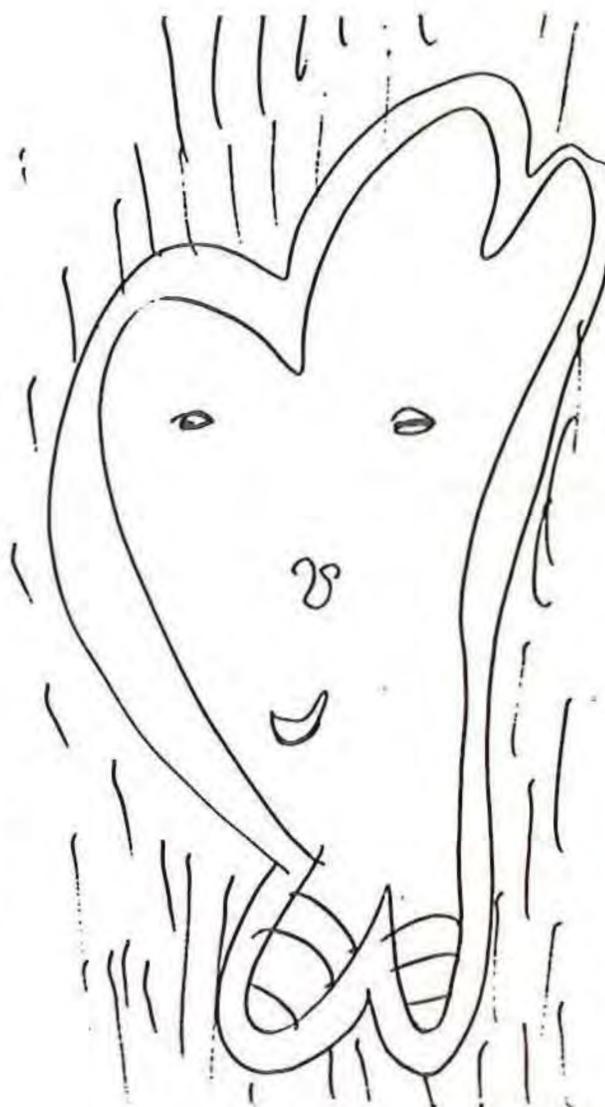
La pluie a réveillé le jour .

**ELLE a laissé tomber
son cœur rempli de
LUMIERES.**

**Les arbres pleurent car
ils ont perdu leurs
feuilles vertes.**

Les oiseaux ont dit
**NOTRE COEUR EST
mouillé par la pluie.**

Viviane



Un poète, tout à fait comme un homme, est venu ce matin

Dans le cadre de notre travail en comité de lecture, un poète est venu, pendant une heure, dire quelques-uns de ses poèmes à la classe de 4^e que j'ai en français, et à une classe de 3^e. C'est tout.

Qu'est-ce qu'on pourrait ajouter ? ... que c'est tombé complètement à plat, qu'ils n'ont rien compris, que seuls deux ou trois élèves ont pris la parole...

Bénéfice ? pas grand-chose ! A se demander si c'est la peine de continuer à ... dans le milieu où ...

Et pourtant, tout ce qu'ils ont dit et écrit, le soir même...

« Un poète, tout à fait comme un homme, est venu ce matin. »

— Vendredi 17 décembre : on vient nous annoncer, pendant l'heure d'italien que nous n'aurons pas sport. Nous irons écouter un poète. (Lise)

— Ce matin, de 10 h à 11 h, nous sommes allés au C.D.I. pour entendre un poète. Au début, quand on me l'a dit, j'ai pensé que c'était une heure de perdue. (Pierre)

— Au début, nous étions un peu réticents à l'idée de « remplacer » une de nos trois heures de gymnastique par une heure avec un poète, inconnu, non réputé. Que cela soit un inconnu a joué un grand rôle dans notre attitude : si c'eût été Prévert ou un autre grand poète, nous l'aurions écouté avec plus d'attention ! (Joël)

— Un poète, tout à fait comme un homme, est venu ce matin. (Claudine)

— Je me suis demandé ce que ce poète venait faire ici, ce qu'il allait nous dire. On est allés au C.D.I. Je m'étais imaginé le poète (c'est drôle, mais quand on me parle de poète, je le vois toujours comme ça, bizarre, non ?) blond aux yeux bleus, assez grand, maigre, gentil, doux et gai. On est rentré au C.D.I., et ma description à moi était tout à fait le contraire de ce poète ! Je l'ai trouvé sérieux, je ne sais pas mais je l'ai trouvé triste... il ne riait jamais. (Carole)

Le poète... Ce n'est pas Nacer Kémir, envoûtant cube d'ambre, grande écharpe blanche, dents et yeux étincelants, Nacer Kémir qu'on a écouté l'an dernier. Deux livres qu'il feuillette, sur sa chaise, fondu parmi nous. Pas triomphant. Inquiet, ça se sent.

— On aurait dit qu'il se sentait gêné vis-à-vis de nous. (Patricia)

— Il avait l'air angoissé. (Cathy)

— J'ai trouvé qu'il avait l'air gêné devant tous ces élèves, il avait l'air de souffrir. (Daniel)

— Il se sentait un peu à l'étroit entre nous. Il avait l'air tendu. (Pierre)

« J'ai aimé la façon dont il dit ses poèmes, pareille à celle du conteur autour d'un feu. »

Une classe de 3^e, une classe de 4^e : 50 élèves. Des retardataires, des fous-rires, des bruits dans les couloirs, des cartables qu'on vient chercher, la porte... un bon moment est nécessaire pour que le calme s'installe.

Le poète, pourtant, a commencé à lire. Je le sens agacé, je le suis aussi, par ces mouvements divers. Il semble avoir un besoin douloureux de calme et d'attention. On y arrive. Mais il gardera, en lisant, cet air aux aguets, à l'affût de nos regards : chaque phrase lue est entrecoupée de regards appuyés, à la ronde. « Tu me comprends ? »

— Il parlait doucement, il chantonait même quand il ne lisait pas des poèmes. (Olivier)

— Il racontait peut-être la vérité, mais d'un ton sinistre. (Cathy)

— J'ai aimé la façon dont il dit ses poèmes, pareille à celle du conteur autour d'un feu, un soir d'hiver, et dans le C.D.I. je ressentais cette ambiance de calme, de sérénité, de sobriété et surtout de silence. (Patrice)

— Je me l'imaginais souriant, avec une voix forte, et non avec cette voix qu'on n'entendait pas. (Patricia)

— Grâce à sa voix, il rendait ses poèmes encore plus beaux. (Daniel)

— Je ne trouvais rien à dire, je ne posais pas de questions car ce poète lisait d'une voix basse, et les sons du poème m'envahissaient. (Claudine)

— Quand je l'ai entendu, je me suis mis à l'écouter attentivement car en quelque sorte, il racontait des morceaux de sa vie qui sont aussi dans la nôtre. (Pierre)

— Ses poèmes étaient tristes car on savait que ce qu'il écrivait était vrai. (Lise)

— Ses poèmes étaient doux, ils coulaient. (Joël)

— Il a commencé à nous lire quelques poèmes : moi qui d'habitude parle beaucoup, je n'ai rien trouvé à dire, j'étais bouche bée à attendre la suite du poème, et quand il s'arrêtait, je pensais à ce qu'il avait dit et à quelque chose qui m'était arrivé de semblable, que j'avais vécu. (Claudine)

— J'ai bien aimé le texte sur l'enfant de troupe, ou quand il fait la description des gitanes : on aurait dit qu'il peignait un tableau. (Daniel)

— Il a lu quelques poèmes : un qui parlait de l'armée, l'autre de mai 68 mais celui qui m'a le plus touchée c'est la description des deux gitanes. (Sarah)

— Un des poèmes qui ont été lus au cours de cette heure, tiré de son journal, a été celui sur les enfants de troupe : ce poème, je l'ai bien ressenti, il me convenait tout à fait ; je m'imaginais ce que cet homme avait vécu, la joie, le rire. Et lorsqu'on rit, des fois, on pleure. (Claudine)

« Et lui, pour ne pas parler, il lisait des poèmes. »

— Charles Juliet nous prenait pour des bébés : il disait que ce qu'il écrivait était trop compliqué pour nous. (Patrice)

— C'est dommage ! Si ses poèmes avaient été basés sur notre âge, nous les aurions mieux compris. (Jean-François)

— Chaque fois qu'il allait lire un poème, il disait : « Je crois que le poème que je vais vous dire n'est pas adapté à vous. » Pourquoi ? (Claudine)

— « Vous n'avez aucune question à me poser ? » Je voulais lui en poser, des questions, mais j'étais gêné de dire et de demander des choses au poète. (Stéphane)

— Il cherchait à faire en sorte qu'il n'y ait aucun trou : si, pendant un moment, personne ne parlait, s'il y avait un silence, il lisait un poème. On aurait dit qu'il cherchait à nous faire poser une question mais finalement, cette question, personne ne l'a posée. (Philippe)

— Je n'ai pas posé de questions car j'avais peur, peur que les autres se moquent de moi, peur parce que mes pensées ne sont pas celles des autres. (Claudine)

— Lorsque j'écoute un poème, je n'éprouve pas le besoin de poser des questions : j'aurais aimé qu'il nous les relise car j'avais envie de très bien comprendre leur sens, sans qu'on me l'explique. (Sarah)

— Il s'attendait à des questions, mais il n'y en a pas eu : ce n'est pas qu'on ne l'écoutait pas, non, mais on ne voulait pas parler, on ressentait quelque chose, mais on ne pouvait pas l'exprimer. (Joël)

— Il nous lisait ses histoires mais il avait l'impression qu'on ne l'écoutait pas. On l'écoutait, je peux l'assurer, tout le monde le regardait, mais on ne le comprenait pas. Il se sentait incompris, il avait envie de nous fuir pour parler à quelqu'un qui le comprendrait. (Carole)

— Et lui, pour ne pas parler, il lisait des poèmes. (Sarah)

— Il a essayé, je crois, de nous dire qu'il avait été malheureux. Il a parlé de la solitude, de la tristesse. On lui a demandé si pour écrire il fallait avoir souffert : il a répondu que oui, et je pense qu'il a raison de dire oui car pour écrire quelque chose d'intéressant il faut raconter ce que l'on a vécu en souffrance, en solitude ou en bonheur. (Pierre)

— Il disait que la poésie c'était très dur, que ça lui donnait beaucoup de travail. (Olivier)

— Quand on parle de poème, je vois tout de suite celui qui rime, avec des vers. Lui, il ne faisait pas des vers. Je n'aime pas beaucoup son genre de poèmes, mais j'ai appris qu'il faut souffrir pour les faire. C'est plus fort que lui, il faut qu'il écrive. (Céline)

— Il a dit, à un moment : la souffrance, on ne la choisit pas. (Christine)

— J'ai trouvé ses poèmes tristes. J'ai l'impression, j'ai bien dit : une impression, qu'il n'est pas bien dans sa peau. Ses poèmes le prouvent : ils ne racontent que des histoires où il se sent mal, où il est triste. (Carole)



« Tout ce qu'il a dit, je serais arrivé à le dire, mais je n'arrive pas à bien m'exprimer. »

— Il a demandé si on écrivait : personne n'a osé répondre mais sûrement certains écrivent. Ils ont eu peur, en le disant, d'être confrontés à des questions. C'était mon cas : j'ai déjà écrit quelques poèmes pour une rédac sur la guerre, mais aussi pour moi. Je commence à peine. (Joël)

— Ce que j'ai retenu le plus, c'est qu'il écrivait en marchant ! Je crois que moi je ne le pourrais pas, peut-être que je ne suis pas poète ! (Patricia)

— Il a dit qu'il écrivait en marchant : c'est ce que je fais lorsque je dois faire une rédaction. Je fais le plan de cette dernière dans ma tête et, arrivé chez moi, je le mets sur papier. (Patrice)

— J'ai retenu aussi qu'il avait besoin d'être en contact avec les autres, car il avait conscience que ce qu'il ressentait et qu'il écrivait, les autres le ressentait aussi. (Patrice)

— Tout ce qu'il a dit, je serais arrivé à le dire, mais je n'arrive pas à bien m'exprimer. (Daniel)

*Dans le C.D.I., c'était toujours le silence.
Puis la cloche a sonné, et on est partis.*

— Je m'en voulais de ne pas avoir été plus attentif. (Joël)

— Cela m'avait ennuyé de ne pas aller en sport, mais après j'ai pensé que la séance de poésie, ça valait le coup ! (Stéphane)

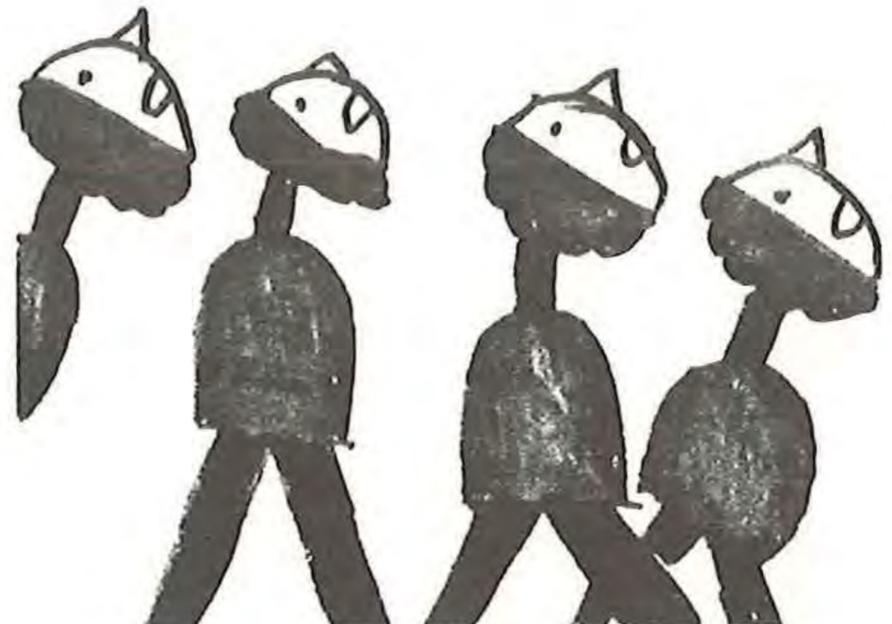
— Ce poète ne m'a pas plu car il n'y avait pas de gaieté dans ses poèmes. (Cathy)

— J'aime beaucoup entendre des poètes qui parlent normalement, sans manières en décrivant dans leurs poèmes des choses simples de la vie de tous les jours. (Sarah)

— Je pensais à Yannis Ritsos, dans « Explication nécessaire », qui dit que ce qu'il ne comprend pas, il l'accepte, et moi je fais pareil. (Patrice)

Rien de visible. Rien de mesurable.

Dans le cadre de notre travail en comité de lecture, un poète est venu, pendant une heure, dire quelques-uns de ses poèmes. C'est tout.



4^e2 Maité REY
Collège « Le Luberon »
84160 Cadenet

Charles JULIET

poète

Avignon

Au restaurant, à deux tables de la nôtre, sur cette place envahie de travailleurs immigrés, de marginaux et de clochards, ces deux massives gitanes d'une cinquantaine d'années.

Les longs cheveux huileux répandus en nappe sur les larges épaules nues. Les yeux plus que noirs, au regard tour à tour blasé, impavide, intense, rusé, farouche, ombrageux et ineffablement méprisant. Les lourds anneaux d'or tirant sur un lobe distendu et descendant à mi-cou. Les lourdes lèvres dédaigneuses qui sont moins bouche que sexe ou caillot de sang. La peau couleur cuivre, tannée et retannée par le soleil. Les lourds seins pansus s'écrasant sur le bord de la table. La touffe de crin noir luisant de sueur qu'on entrevoit à la racine des lourds bras nus aux poignets chargés de bruyants bracelets. Les robes amples et longues, passablement fatiguées, aux couleurs criardes. Les mains crasseuses, aux doigts boudinés et embagués, dédaignant parfois les couverts et plongeant à même l'assiette. Les pieds, aux ongles lie-de-vin, à la plante revêtue d'une épaisse couche de corne, et si noirs qu'on pourrait croire qu'elles portent des chaussures. La cigarette allumée sitôt fini le repas goulûment avalé, et qui pend à un coin des lèvres entrouvertes, encore toutes grasses de la dernière bouchée...

Ces deux femmes d'une insurpassable vulgarité, qui s'affirment comme la négation absolue de nos normes, mais dont on sent qu'elles existent très fort, qu'elles sont en prise directe sur la vie, je ne pouvais les quitter des yeux...

Au café. Je suis là depuis un bon moment, à réfléchir, méditer, déambuler dans mes terres, lorsque la serveuse — une femme d'environ trente-cinq ans — vient prendre ma commande et se poster devant moi. Que se passe-t-il ? Mon regard lentement se désembrume, reflue vers l'extérieur, reprend vie (*curieux : fixé sur le dedans, en quête de la source et du ruissellement, de la lumière, il était comme aveugle ; reporté sur le dehors, donc se détournant du lieu où la vie sourd, il s'éveille, s'anime, s'éclaire*), finit par plonger dans ce regard qui m'interroge. Le temps de revenir à moi (*là encore, je dois introduire une réflexion analogue à celle qui constitue la précédente parenthèse ; car comment ne pas relever que revenir à moi, ce fut tout d'abord m'arracher à ma part la plus riche, la plus intime, la plus singulière, puis dans un second temps, m'établir à un niveau où je ne procédais plus que de ma périphérie ?...*), de reprendre pied en ce monde, peut-être suis-je resté deux ou trois secondes dans un état de vague stupeur, à mollement lutter pour tenter de m'en dégager. Enfin, je me trouve rassemblé, présent, apte à répondre, et sans que le désir m'en soit venu, mon regard qui s'intensifie prend résolument possession de ce regard que mon embarras un rien ahuri vient de priver de toute défense. Soudain, je le vois vaciller — ses beaux yeux couleur noisette se rapetissent, s'écarquillent, se dérobent — et après un plus que bref instant de surprise et d'hésitation, dans un trouble infini — où déferlent effroi et jouissance, affolement et avidité, détresse et fascination — nos regards se mêlent, se palpent, se nouent, se sondent, s'étreignent, cherchent à se fuir, se dénudent, se savourent, livrent le plus intime, nous reliant être à être, nous tiennent en une seule et interminable exultation, infiniment loin de ce lieu et de nos visages, de ce qui nous encombre et nous a au long des jours accompagnés...

Mais bientôt, à l'extrême d'une tension qui se brise, alors que retombe le tumulte, que chacun se réinstalle en lui-même, c'est cet effort pour se déprendre, cette sensation de gêne, de déchirement, de vertige qui s'apaise, de libération à pouvoir retrouver son souffle, puis ce brutal retour à un quotidien qui surgit comme un univers inconnu, insolite, auquel j'aurai du mal à de nouveau consentir.

(Un moment plus tard, vif sera mon étonnement à remarquer qu'êtres et choses ont pu n'être pas secoués par la tornade qui a fait rage, et que rien de visible ne subsiste de ces secondes embrasées.) Tout le jour, j'ai baigné dans un état indéfinissable, n'ai cessé de revenir à ce qui demeurerait en moi de ce qui m'avait si violemment remué. Et chaque fois, dans la souffrance d'une lancinante nostalgie, c'était l'âcre déception de sentir m'échapper ce que je croyais être à l'extrême bord de pouvoir ressaisir.

Dans ses premiers élans, l'amour est souffrance. Une force se lève en vous, puissante, entière, irrépressible, portant en elle quelque chose d'absolu, d'incorruptible, d'intemporel, et aussi, l'étrange, l'inépuisable beauté de la vie. Et tout ce dont vous désirez combler l'être aimé, vous voudriez que ce soit marqué du sceau de la grandeur, de la perfection, de cette immensité où l'amour s'enracine. Mais cette exigence ne parvient qu'à souligner votre petitesse, votre médiocrité, votre misérable insuffisance, qu'à accuser l'accablante, la nauséuse laideur de ce monde corrompu, où tout n'est de plus en plus que violence et saccage. S'embrase alors la nostalgie d'une existence où ce que l'on serait, ce que l'on pourrait donner, appartiendrait au meilleur. Où possibilité nous serait accordée de refaire le monde, de le laver, de le rendre à sa virginité première.

Transparence, lumière, amour qui se vivrait sans que rien ne soit trahi de ce qu'il est, beauté de l'être, beauté sur le monde, où êtes-vous, où êtes-vous ?

Juin

venue d'on ne sait trop
quel lointain
une lame de fond
a gîlé ces jours
la France à toute volée
l'a secouée jusqu'en ses racines
tirée avec violence
de sa torpeur

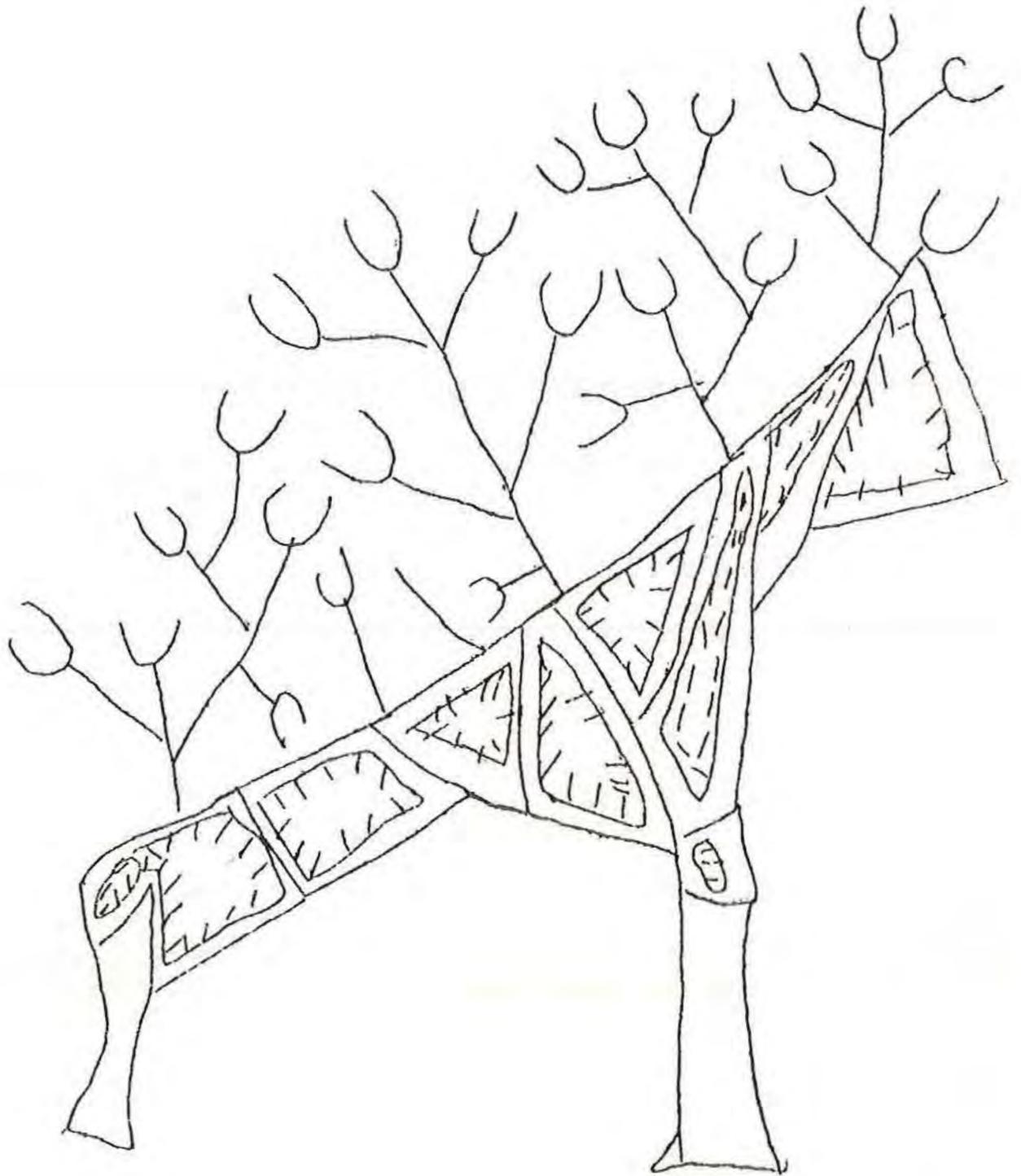
des forces impatientes
brouillonnes et bouillonnantes
ont surgi
fait sauter le noir couvercle
dérailler la lourde machine
dont on ne savait plus combien
elle nous asservissait nous étouffait
écrasait la vie
ont éclaté
les enceintes les remparts
les barrages les mesures
et le flot d'une parole
ivre de sa liberté recouverte
s'est répandu
comme une haute lame
qui déferle
a ouvert par millions
la prison des consciences
y a jeté une lumière cinglante
déposé le ferment
qui enjoignait à ceux
qui subissaient le joug

de se redresser dire non
mettre fin au règne de la peur
réexaminer le décor
engager l'existence
sur les amples chemins
de la vie vraie
ne jamais perdre de vue
que moi je suis toi
que nous avons à nous comprendre
non chercher à réciproquement
nous dominer nous humilier
nous meurtrir

très vite ces eaux
d'une nouvelle fécondité
vont refluer
être chassées rendues inertes
enfermées derrière des digues

mais elles ont pénétré
en terre
et tous nous savons
que là où un raz de marée
a catapulté
sur tout un pays

la fureur de sa vague
rien ne peut faire
que le paysage
ne soit plus
comme avant



Yannis RITSOS

EXPLICATION NÉCESSAIRE

Il y a certains vers — parfois des poèmes entiers —
moi-même je ne sais pas ce qu'ils veulent dire.

Ce que je ne sais pas
me retient encore. Et toi tu as raison d'interroger.

N'interroge pas.

Je te dis que je ne sais pas.

Deux lumières parallèles
venant du même centre. Le bruit de l'eau
qui tombe, en hiver, de la gouttière pleine
ou le bruit d'une goutte d'eau tombant
d'une rose dans le jardin arrosé
doucement très doucement un soir de printemps
comme le sanglot d'un oiseau. Je ne sais pas
ce que veut dire ce bruit ; pourtant moi je l'accepte.
Les choses que je sais je te les explique.

Je ne néglige pas.

Mais les autres aussi ajoutent à notre vie.

« Comment parvenir à accroître ma propre acuité poétique ? »

Ah ! la belle question !

Et comme elle donne envie de dire, de crier :

En remontant en amont de la Poésie et, dans une première phase, en ne pensant plus à Elle, en gommant l'image que nous en a donnée l'école.

Cultiver la capacité de s'émouvoir, être attentif à l'émotion, mettre du vin dans son eau, ...

Réapprendre à oser l'émotion, savoir l'offrir et la partager, sans jamais peser sur elle, sans être pressé de l'investir en écriture.

« La poésie n'est pas seulement la chose écrite noir sur blanc, l'entassement sur papier des lignes inégales, rimées ou non. La poésie se glisse dans le propos et le geste du quotidien. Elle est une façon de vivre, de voir les choses comme elles ne sont pas. Elle pousse et fleurit mieux dans certaines terres, à certaines époques. La poésie, c'est une façon de se dépasser, l'autre étant la révolte. »

Jean-Pierre CHABROL

Et l'une des trouvailles essentielles de l'École Moderne, c'est que cette reconquête de la capacité de s'émouvoir, (« que les enseignants aient appris (ou réappris) à jouir »), l'enseignant peut très bien la faire de concert avec ses élèves. On peut apprendre (ou réapprendre) avec eux.

Ici, plus qu'en d'autres matières, c'est d'éveil qu'il convient de parler. Ou plutôt, très précisément, très littéralement, de culture. Mais surtout pas d'enseignement !

L'enseignement de la poésie, justement parce que la matière est plus fine et plus délicate, révèle mieux que d'autres la lourdeur de l'école traditionnelle et des dégâts que, dans sa maladresse, elle peut commettre. Car voulant à tout prix enseigner (puisqu'on le lui demande), voulant de bonne foi faire goûter à tout un peuple les trésors culturels ciselés par une élite, elle s'est en fait interposée entre ce peuple et cette élite issue naturellement de lui, ceux que Gentis appelle les « artistes professionnels » (et à propos desquels, au passage, j'aimerais nuancer sa condamnation : ce n'est pas tant à leur statut qu'il convient de s'attaquer, qu'au piédestal de leur statue.) Pour en revenir à l'école, elle est souvent, abusée, devenue un instrument efficace entre les mains de ceux qui ont intérêt à maintenir et accentuer cette coupure, à confisquer au peuple son pouvoir culturel, son pouvoir de culture. Pourtant la plupart des enseignants restent de bonne foi dans leur souci de libérer, d'élever, mais la pression est si forte, les conditionnements si lourds, que les schémas ont la vie dure. Or, en éducation, notre domaine, c'est l'action qui compte, bien plus que l'intention.

Est-il utile de revenir sur la façon dont l'école enseigne la poésie ? On peut dire en gros qu'elle procède en deux phases : aux plus jeunes, elle fait réciter, aux plus avancés en âge, elle explique et fait encore réciter non seulement le poème mais aussi son explication... Heureux ceux qui, malgré de tels traitements, gardent en eux un peu d'acuité poétique. Nous ne sommes pas seuls à le dire. Voyez :

« La manie d'interprétation devient à la longue une nouvelle forme de fiction qui parfois échoue dans la sottise. » Aïe ! Qui a

la dent si dure ? J'ai un grand respect, et surtout une grande tendresse, pour le métier de professeur, aussi je souffre de voir qu'ils sont également victimes d'un système d'enseignement qui les conduit à dire des bêtises. » Qui parle ainsi ? Un obscurantiste ? Un jeune enseignant laxiste ? Non, simplement Gabriel Garcia Marquez qui, dans un texte inédit publié en 1981 par le magazine Littéraire (I) sous le titre « La poésie à la portée de tous », nous livre une série d'anecdotes éloquentes sur le ridicule navrant des interprétations, données et enseignées, de ses œuvres, par des professeurs en mal d'enseignement de celles-ci.

« Depuis des années, dit-il, je collectionne ces perles avec lesquelles les mauvais professeurs de littérature pervertissent les enfants. » Et Gabriel Garcia Marquez conclut : *« Je me rappelle avec gratitude le professeur de littérature à l'école secondaire, un homme modeste et prudent qui nous conduisait dans le labyrinthe des bons livres sans interprétations recherchées. Cette méthode permettrait à ses élèves de participer plus librement et personnellement au prodige de la poésie ».*

(Et parce qu'ici nous touchons à des questions bien graves et plus que jamais actuelles, il nous faut dire encore (Gabriel Garcia Marquez en témoignant) que sur ces interprétations erronées, chaque fois les élèves ont été **interrogés, notés, classés, jugés, orientés donc**. Cette parenthèse est dédiée à Bernard Charlot.)

Du danger, en somme, d'enseigner l'œuvre des gens de leur vivant... Car, et cela est un bon point pour elle qui les affectionne, l'école a tout de même su renouveler pas mal son fonds de poésie. En maternelle, si hélas fleurissent plus que jamais les pseudo poèmes écrits « pour les enfants » par des adultes manqués incapables d'écrire vrai et qui trouvent là un exutoire à leur narcissisme frustré de vrai public parce que de vrai talent, on voit tout de même arriver la culture populaire, au sens le plus exact de ces deux mots assemblés, ces trésors anonymes hérités de la tradition orale, et à l'autre bout de la chaîne mais solidement intégrés à elle, quelques œuvres vraies de vrais poètes (aïe, Gentis va me taper sur les doigts...), Prévert et autres Paul Fort, qui n'écrivirent pas « pour les enfants » ou le firent, exceptionnellement, en respect des enfants. En primaire, Prévert aussi a ouvert la brèche, et même Brassens s'y est faufilé. Mais que de fois le bonhomme doit se retourner dans sa tombe (lui qui n'a pas besoin de cet exercice pour rester vivant) en voyant un enfant puni pour n'avoir pas su réciter « le cancre »... En secondaire... mais Gabriel Garcia Marquez en a fort bien parlé.

La méthode naturelle, au contraire, commence par rétablir les circuits. L'école ne s'interpose plus, elle connecte. Elle replace

J'écris pour le peuple bien qu'il ne puisse lire ma poésie avec ses yeux ruraux. L'instant viendra où une ligne, l'air qui bouleverse ma vie, parviendra à ses oreilles, alors le simple laboureur lèvera les yeux, le mineur sourira en cassant des pierres, l'ouvrier de la pelle se lavera le front, le pêcheur verra mieux l'éclat palpitant d'un poisson qui lui brûlera les mains, le mécanicien, propre, à peine lavé, plein des parfums du savon regardera mes poèmes, et ils diront peut-être : « C'était un camarade ».

Pablo NERUDA

les enfants dans ce processus d'une culture populaire où la masse participe à la création par un tâtonnement collectif assez chaotique, sans doute, somme de tâtonnements individuels en échanges perpétuels, et dont certains individus dégagent et expriment une quintessence dans des œuvres qui, versées au patrimoine commun, deviendront à plus ou moins long terme matériaux de la récréation collective continuée.

Et curieusement, dans les plus favorisées de nos classes, c'est-à-dire lorsque les conditions décentes de vie existent, ce phénomène est déjà visible en embryon dans la micro société qui se constitue là et déjà engendre sa micro culture.

La méthode naturelle cultive la capacité d'émotion. Elle invite au partage, elle organise le partage. Elle installe naturellement le besoin de communiquer, la communication de l'émotion.

Un moment de silence

Un moment de silence. Le vent souffle doucement, les volets des maisons s'ouvrent.

Le soleil n'est pas encore arrivé.

Les arbres ne chantent plus, dans le ciel quelques oiseaux dansent.

Sur la route une voiture roule.

Un moment de silence.

Viviane — neuf ans — texte « spontané »...

Et la poésie est là, l'acuité poétique est là. Il suffit un jour de la nommer, parce que le besoin en sera venu, à force de la fréquenter. Mais surtout, désormais, on saura la reconnaître, y compris dans les mots, dans l'écriture, cet habillage, ce véhicule. Dans les poèmes, donc. On saura vibrer, recevoir parce qu'on sera réceptif et non réceptacle, on saura lire parce qu'à la lecture on se lira : « *On ne lit pas un livre. On se lit à travers les livres, soit pour se découvrir, soit pour se contrôler. Et les plus objectifs sont les plus illusionnés* » (Romain Rolland).

Eh oui, Georges Jean, nous vous rejoignons, là, et vous le savez bien. Oui, « la lecture de la poésie concerne l'enfant de plein fouet » et vous le dites d'une façon qui nous touche profondément. Oui on peut merveilleusement introduire l'enfant en lecture par la poésie. Mais si on peut aussi l'introduire en poésie par la lecture, ce n'est pas seulement par cette voie : « il faut redonner

Ces textes, ces dessins sont des éléments isolés d'un cheminement qu'il serait passionnant de découvrir car différent pour chacun. De ce fait il ne peut être question de porter des jugements de valeur sur les œuvres présentées ici. Ce ne sont que des témoins isolés d'un moment d'une démarche qui, elle, est essentielle.

Ce recueil se veut une invitation : une invitation à tout un chacun d'entreprendre et de poursuivre avec enthousiasme, passion et ténacité la conquête personnelle de la liberté d'expression.

L'expression, une liberté à conquérir.

Lucien BUESSLER
dans la préface à « Regards »
numéro spécial de C.P.E.

l'usage des mots à tout le monde », le plein usage, tous les usages. Non, chaque enfant n'est pas naturellement et spontanément un poète, mais l'expérience nous a montré que sa réceptivité à la poésie des autres est infiniment plus développée s'il s'est de lui-même essayé à manier la langue, à la pétrir, à la travailler, pour tenter d'y couler ses émotions et, par cette mise en forme, de les faire partager.

Car justement, dans le même temps qu'elle rétablit un climat normal de relations entre les êtres qu'elle rassemble, l'école en marche vers un retour aux méthodes naturelles désacralise la langue, reconnaît à l'enfant le droit à l'expérience tâtonnée dans ce domaine aussi. Et parce que cela leur est naturel, les enfants, à l'école aussi, s'emparent de la langue, la triturent, l'explorent, la bouleversent, la font jouer, la démontent, l'observent, la conquièrent et elle leur devient véritablement outil d'expression au lieu de leur être opposée comme outil d'oppression.

A la croisée des deux voyages, de ces explorations du savoir être et du savoir faire, le voyage poésie.

Si les conditions de vie ne sont pas trop dégradées, si les enfants sont assez jeunes encore et les programmes pas trop lourds, les heures pas trop saucissonnées et l'espace pas trop sordide, point ne sera besoin d'artifices de déblocage. Être à l'écoute suffira, de soi, des autres. Fatalement, quelqu'un commencera à se dire et de ce dire accueilli, reconnu, accepté, entendu, naîtront d'autres dire. Et voilà pour la capacité d'émotion.

Pour la capacité à jouer de la langue et à savoir permettre aux enfants d'en jouer, je recommanderais personnellement à l'enseignant quelques lectures ; les poètes, bien sûr, à profusion, mais aussi des linguistes. Des vrais, tant qu'à faire, de préférence aux vulgarisateurs. Lisez Martinet dans Martinet et Mounin dans Mounin, plutôt que dans Peytard et dans Genouvrier. Et quelques écoutes : écoutez donc Nougaro au sortir d'une lecture de Mounin, en commençant par la sublime « Locomotive d'or. » Et puis écoutez les enfants.

Pour les plus timides, les déjà blessés, ceux qui ont besoin de s'approprier et de redresser la tête parce que leur milieu social ou leur vécu personnel en a déjà fait des opprimés, un peu plus de part du maître, autant que faire se pourra, et quelques médiateurs, dont le si fécond « magnétophone confident. »

Un peu plus de part du maître

J'essaie d'être le plus possible disponible à qui en a besoin. Je prends le temps de parler à Martine, d'écouter Philippe. Mais je leur dis que je ne peux pas tout faire à la fois, que je n'ai que deux yeux, deux oreilles. Et ça, c'est plus difficile ; pour eux au début, pour moi longtemps ; parce que si je suis à fond avec Martine, il faut bien que j'abandonne les autres ; que j'aie l'impression de les abandonner, car ce n'est qu'une apparence, on le sait à force. Et puis ce n'est pas si rigide ; je peux quitter Martine cinq minutes pour aller visser un composteur ici ou corriger une lettre là.

Attention, je ne suis pas forcément avec un seul, parfois je suis avec trois, ou avec dix, ou avec tous.

Ici, il est inévitable de parler des effectifs, non pour dire qu'on ne peut rien faire si ce problème n'est pas résolu, mais pour témoigner que s'il l'était on en ferait des choses ! Et donc crier qu'il est vital. Et il est indispensable aussi, pour être complet, de parler de nos techniques et de nos outils qui, permettant une individualisation et une socialisation (étroitement complémentaires) du travail, permettent cette individualisation des contacts et des relations qui est elle aussi socialisation, cette disponibilité.

Et ainsi l'autre jour, j'ai demandé à Thierry de sortir des feuilles mises à sécher dans un journal et je lui ai dit : « Tu veux que je t'aide ? » Je me suis mis avec lui, à ce travail tout bête, sortir des feuilles. On se parlait. Il me disait pourquoi il n'avait pas encore peint cette année, et qu'il s'y mettrait après Noël... Et on était si bien qu'on a attiré les autres et on a parlé à plusieurs...

Guy CHAMPAGNE
Ecole de Bégaar

Si les conditions de vie sont trop dégradées, alors il faut savoir s'évader du cadre, aller chercher la graine d'émotion ailleurs et essayer de la ramener intacte pour qu'elle réensemence notre pauvre milieu.

Nous devons, dès maintenant, pouvoir nous mettre à l'écoute des enfants...

Ça veut dire ?... Que nous sachions les entendre, surtout quand ils ne sont plus à l'école. A l'école, ils parlent la langue de l'école, une langue castrée, une langue artificielle. Il faut savoir les entendre dans la rue, et à la maison. La maison... pas facile à Sarcelle ou à Bobigny. Mais dans la rue... si tu vas dans une M.J.C., t'auras déjà pas mal de paroles sincères dites par des enfants !

Réginald BARCIK

Ou encore, on aura recours à quelques artifices, les groupes d'écriture collective et autres jeux. S'il faut « guérir la vie », comme dit Gentis, parce que d'autres l'ont rendue bien malade. Mais que les jeux, les artifices laissent vite la place après avoir rempli leur office. Chatouillez un peu le cadavre exquis, soit ; de grâce, n'en faites pas votre nourriture ! Là, je ne m'étendrais pas, lisez plutôt le « Document de l'Éducateur » récemment paru « Ah vous écrivez ensemble. ! »

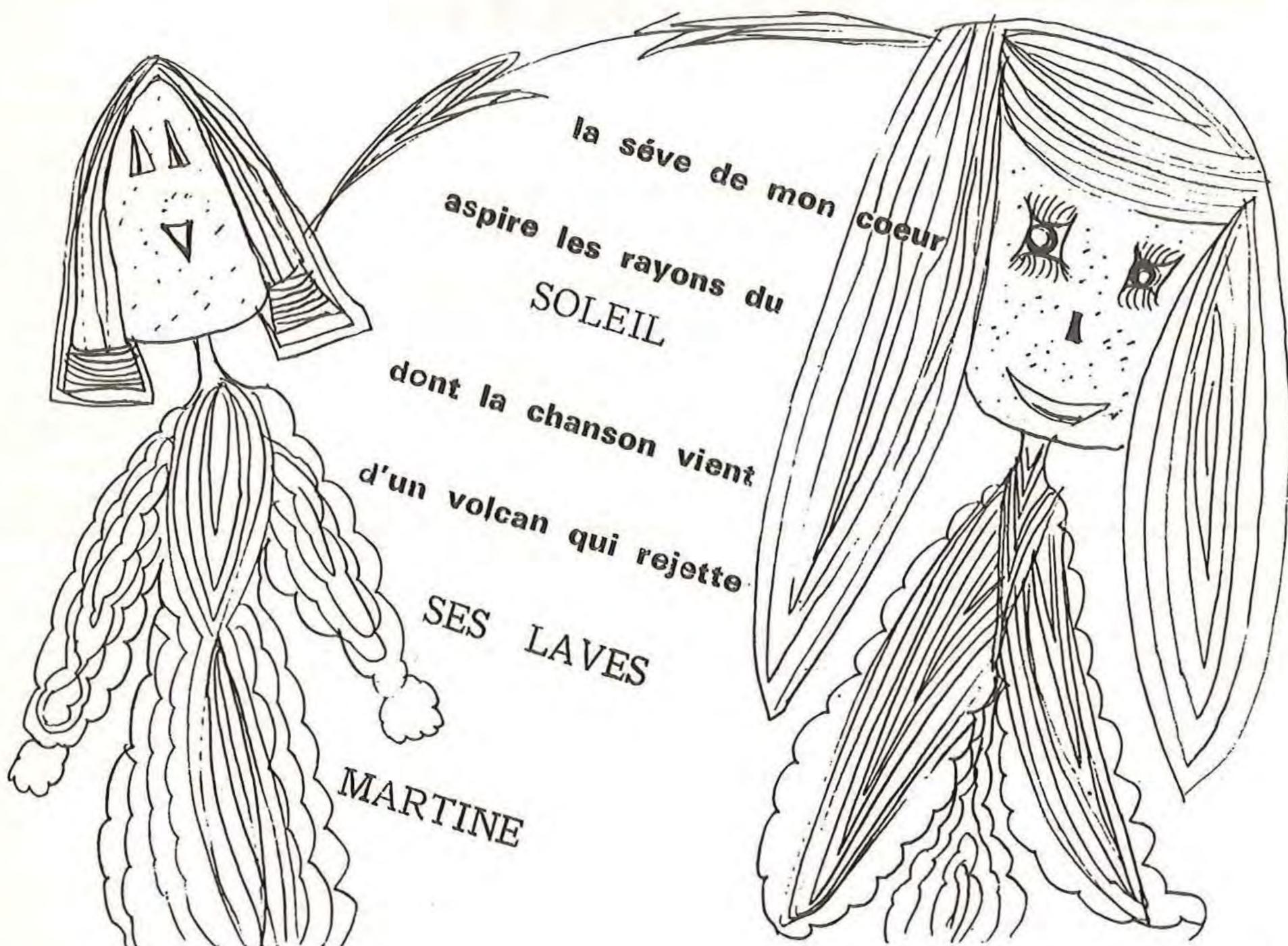
Cette série de petites incursions n'est pas tout le voyage poésie. Tout au plus a-t-elle pu éclairer quelques chemins, faire entrevoir quelques paysages. A la gamme des actes et des moyens pouvant aider à « déclencher de l'intérieur », il convient d'ajouter ceux qui

installent la poésie écrite en la demeure, disponible à la main et aux sens comme les meubles familiers. Cette installation dans la classe, ou dans le lieu de vie en général, d'une riche bibliothèque poétique procède elle aussi du partage de l'émotion qui, s'il doit se situer bien en amont de la lecture, concerne tout de même également celle-ci, dès lors qu'elle a retrouvé sa place naturelle dans le processus. Et à cette richesse, chacun aura accès pour y puiser et se construire, se nourrir d'elle. « Le meilleur choix de poèmes est celui que l'on fait pour soi », écrivait Eluard en ouvrant son anthologie de la poésie française. Chacun y aura accès pour y apporter sa propre contribution, aussi : les enfants, comme l'éducateur, l'enrichissant de recueils achetés ou empruntés, de poèmes recopiés ici où là. On sait qu'ils prennent goût à cette collecte et qu'elle aiguise merveilleusement leur acuité poétique. Et sur les mêmes rayons prendront place ces gouttes de miel, les « jolies phrases », les textes poétiques, les poèmes parfois, que leur propre tâtonnement en expression aura fait naître. Ils ne se prendront pas pour autant pour des « Poètes », faites confiance à leur jugement, mais ils entreront, par ce partage, un peu plus encore en poésie.

Je voudrais pour terminer dire à ces touche-à-tout de maternelle ou du primaire, et aux spécialistes non littéraires du second degré, que l'éveil de l'acuité poétique peut prendre des chemins détournés et qu'une certaine façon de vivre l'éveil scientifique, mathématique, corporel, peut très bien y contribuer. Ainsi, une année, une partie d'année ou simplement une partie de ce gâchis qu'on nomme emploi du temps, les enfants, les adolescents pourront-ils s'investir tellement en recherche biologique, en découverte des lois de la physique, en géométrie, avec toute leur créativité, délaissant apparemment la poésie. Confiance pourtant, ces labours-là sont aussi propices à sa graine folle. Elle fleurira à son heure si le terrain a été travaillé.

Culture, dit-on...

Guy CHAMPAGNE



La liberté

Un jour Thierry va écrire dehors. Bien sûr il fait le fou. Quelqu'un vient dire : « *Thierry a craché sur la vitre.* » Mais quand je vais le voir, il a écrit : « *Ma joie, l'espérance, la vie, ça sera toujours vrai.* »

Je lui dis :

— *On va le recopier pour l'afficher.*

(On affiche ainsi des choses qui nous plaisent, écrites ou dessinées, et notre culture s'inscrit sur les murs et dans nos regards.)

Il me répond :

— *Ça nous fera du bien si un jour on est triste. J'ai que des textes comme ça dans la tête.*

— *Alors, écris-les...*

Et souvent, très souvent, Thierry, qui chez lui est littéralement séquestré et battu plus qu'à son tour, quitte la classe pour aller écrire, dit-il, et surtout rêver, sous les arbres de la cour. Parfois il n'écrit rien, presque toujours il fait quelque bêtise plus grosse que lui (il n'est pas bien gros ce bonhomme de huit-neuf ans) mais au fil des jours son cahier se remplit de choses étonnantes.

Poésie ?

Classe de Guy Champagne

LE SOLEIL

NOUS FAIT GRILLER

LA PEAU DU CUL.

Quelle pluie ce matin :

QUI LA FAIT ?

L'amour

L'amour est là, je suis content.

Ce dessin

Ce dessin qui me fait rigoler tous les matins et il est beau. Il m'amène le plaisir.

L'amour

L'amour est là quand je le veux, mais quand je le veux pas, elle n'est pas là. Amen, ainsi soit-il. Ma mort est pas là.

J'aurai presque tout vu mais j'aurai rien connu.

L'oiseau aux mille couleurs, je l'aimerai comme mon âme.

Comme deux amoureux, on s'aimera.

Je dessinerai le portrait d'une ville et je le montrerai à tout le monde.

Un jour, un type alla se promener dans la forêt. Après, il se dit : « Si je faisais la sieste, parce que je suis trop fatigué. »

Un arbre grandissait à chaque minute de vingt centimètres.

Après, l'arbre touche le ciel, une averse se jeta sur le type.

Après, le type se réveilla, mais il n'était pas content de ça.

Il repartit en colère.

Les arbres

Les arbres ne bougent pas.

On n'entend pas un seul bruit que les chants des oiseaux et que les voitures qui passent sur la route goudronnée.

Je formerai une ville avec des maisons, des chemins, puis de la terre.

Les chemins seront doux. Les maisons aux mille couleurs. La terre grise, noire, marron.

Un jour, un type passe en voiture sur la route. Il y avait toutes les bêtes qui pouvaient exister dans le monde mais le type les a toutes écrasées.

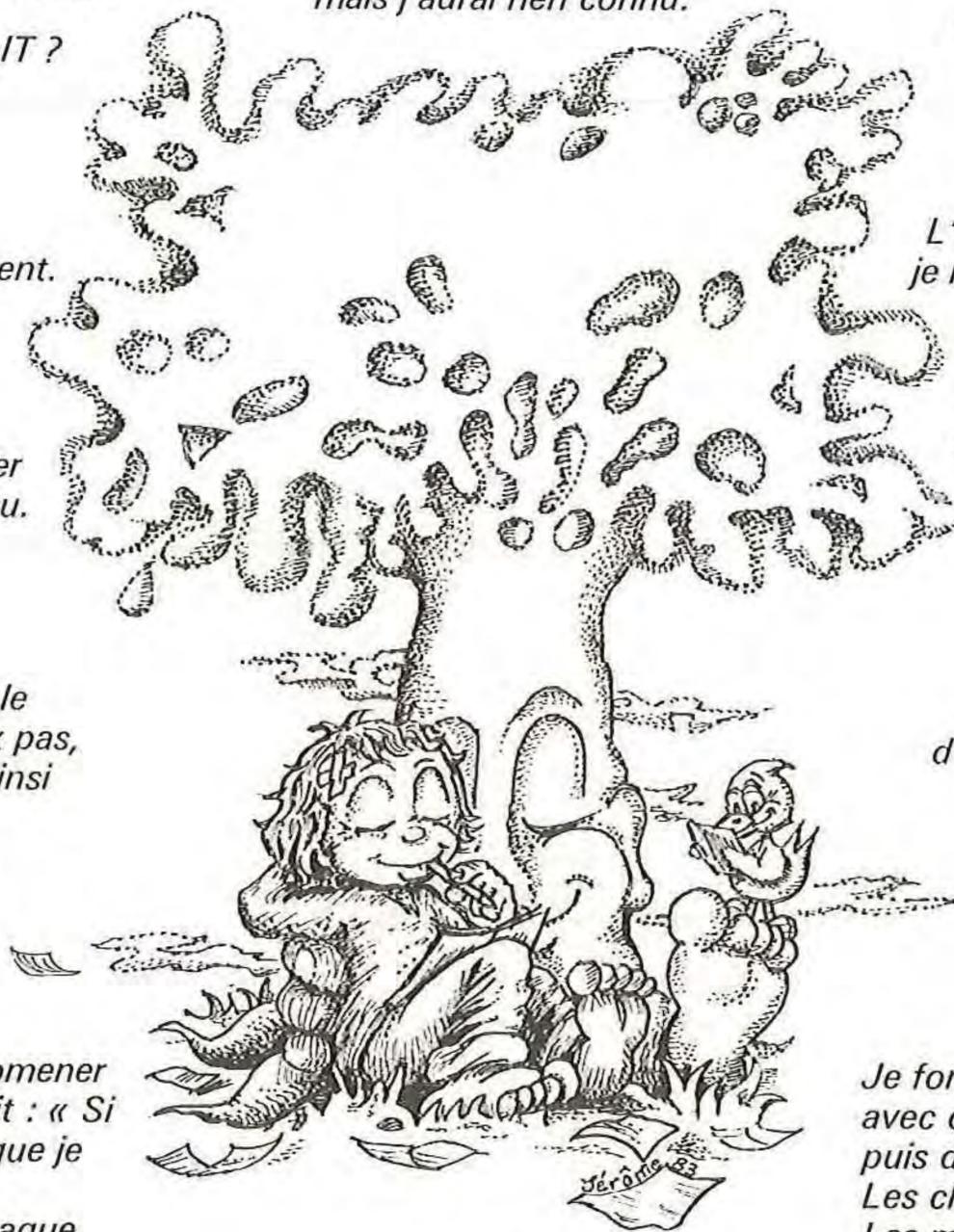
CE MATIN

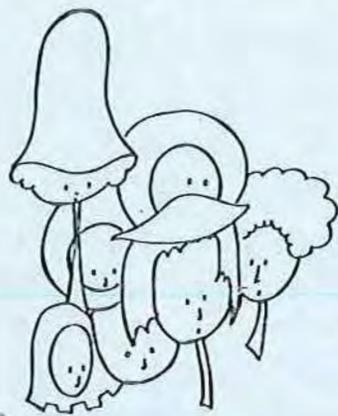
Ce matin, un oiseau se pose sur un bout du toit.

Un autre oiseau arrive, donne un coup de bec à celui qui y était.

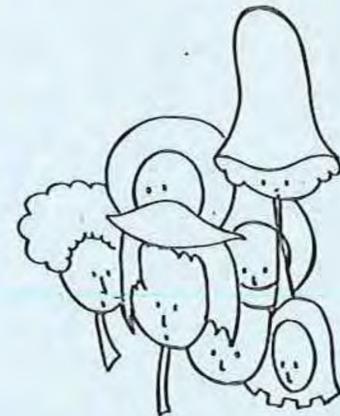
L'oiseau s'en va et l'autre s'y met.

Une vache crotte sur la route grise goudronnée.





Dans notre LIVRE DE VIE



TEXTES LIBRES

LIBERTÉ... OBLIGATOIRE

Pour un ami, ce billet, s'il y a une petite place un jour quelque part dans *L'Éducateur*. Merci...

Oh oui, il y a de la place !

Dans ce village du Maine, on ne sait plus très bien quelle est l'école communale. 109 enfants à l'école « privée », 9 seulement (j'allais dire encore) à l'école publique.

Mais est-ce seulement une école ? N'est-ce pas plutôt un refuge, un asile ? Le rebut, la classe de perf de l'école privée...

« Ah vous savez, on mettrait bien notre fille dans votre école, mais il y a la pouilleuse, alors... »

Cette enfant de neuf ans qui vit toute l'année, toutes ses vacances, dans la cour de l'école publique, le seul endroit où elle trouve un peu de chaleur et une place pour installer son chat (on n'en veut pas chez elle).

Cette enfant encore qui doit quitter la classe avant les autres, le midi, pour que le père trouve sa soupe chaude, pendant que la mère...

« Ah ! vous savez, on est pour la publique, mais vous avez vu, le charpentier, il a perdu tous ses clients de la commune. Quand on est commerçant... ! »

Et puis il y a la petite de quatre ans qui ne parle pas encore. Elle a tant de choses à dire sur sa vie, son père qui ne se lave jamais, qui l'appelle « la bourrique », sa mère la débile qui ne sait pas, quatre enfants en cinq ans (mon Dieu, ayez pitié !) mais qui les aime, sans doute.

Lui aussi il les aime, le jeune instituteur, ses neuf gamins comme les autres, pas comme les autres. Il leur offre tout ce qu'il peut, ses livres, ses outils, sa télé, ses mercredis, l'espoir, que sais-je encore... Il paraît même qu'il aurait un ordinateur dans sa classe.

« Ah ! Vous savez je vous mettrais ben mon gars, mais mon patron... Enfin, vous voyez ben ! »

Dans ce village du Maine, neuf gamins aiment leur école et c'est normal.

Tout est calme, dans ce village du Maine.

Pierre MARTIN

COURRIERS

A propos de L'Éducateur

Le langage de cette revue me paraît être un langage vrai, technique bien sûr mais restant à la portée de toute personne intéressée par la pédagogie. Je suis éducatrice spécialisée, j'ai fait la classe à des déficients mentaux pendant dix ans et actuellement je m'occupe de l'insertion en milieu scolaire et professionnel de jeunes fréquentant un E.M.P. Votre revue me permet un « recyclage » d'esprit et je lis avec beaucoup d'intérêt vos articles. Je me sers également des analyses faites sur les livres pour enfants et sur les revues.

Je trouve dommage qu'il soit si difficile de connaître les classes appliquant la pédagogie Freinet car je crois qu'elle nous permettrait, à nous secteur spécialisé, d'insérer certains enfants avec plus de facilités.

Madame MEHAMA. Paris.

En effet, il peut être utile de savoir où trouver une classe Ecole Moderne, aussi en avons-nous entrepris un recensement. Renseignements à la rédaction de L'Éducateur ou auprès de nos délégations départementales (liste et adresses dans le n° 15 de septembre 82).

IRRÉVERSIBLE...

Olivier : Ma maman a des aigreurs, ça doit être parce qu'elle boit le gaz du champagne ou parce qu'elle attend un bébé.

Gareth : C'est ça et pas le champagne. Toutes les mamans qui attendent un bébé ont envie de vomir. Quand tu es dans le ventre de maman, tu fais des bêtises comme maintenant, alors maman vomit. C'est pas grave mais ça embête maman. Tout le monde fait pareil. Un chœur : Oui, et on frappe des pieds quand on est dans le ventre de maman.

Gareth : Un jour, au bon moment, on dit : « Coucou, on est là », et on sort.

Loïc : Et on ne peut plus jamais revenir dans le ventre de maman. On est né et on est obligé de grandir.

Entretien publié dans le journal scolaire « Le tout petit crapaud ».



Dessins dédiés à Patrick DUFLEXIS, « L'instituteur de Bérulle »



B.T. SCIENCES PHYSIQUE ET TECHNOLOGIE

A/ TRAVAIL EN COURS

1/ Finition de « *Se chauffer par le soleil : le rayonnement* » provisoire.

L'obstacle qui nous a arrêtés pendant 2 ans est levé. En effet nous voulions dépasser la simple constatation de l'effet de serre et essayer d'aborder une explication. Les expériences et démarches esquissées l'an passé se sont montrées opératoires (expérimentation au stage de Bizerte et dans des classes). Nous avons pu rédiger la version définitive pour édition... qui ne pourra se faire que pour début 83-84, hélas. Un digest de cette B.T. a été donné dans la revue du Comité d'Action pour le solaire (n° de septembre 82).

2/ *Stage de production de Troyes-Ste-Savine*

Prévu pour décembre 82, il ne se tiendra qu'en avril 83 (du 25 au 29) à l'E.N. de Troyes. La démarche administrative efficace (avec la M.A.F. de l'Académie de Reims, invitante, et les autres où exercent les collègues travailleurs : Créteil, Limoges, n'ayant pu se mettre en route que lentement pour une 1^{re} fois).

Au programme de production (18 travailleurs inscrits) :

— *La conduction et la dilatation des solides* (extension en une B.T. de la fin du projet sur les radiateurs qui n'avait pu tenir dans la brochure).

— *Electrostatique* (nous avons déjà de bons dossiers)

— *Pourquoi ça flotte ?* dossiers délicats repris déjà plusieurs fois et ayant abouti à des rédactions non satisfaisantes.

— *Echanges thermiques* pour boucler l'ensemble « chaleur ».

Objectifs de la rencontre : selon l'avancement des différents travaux : **rédaction avancée** ou **rédaction de base** pour expérimentation en classe au cours de 1983, et jusqu'à la prochaine rencontre de production.

B/ PROJETS :

— Rassembler les mini-dossiers, albums, etc... issus des classes sur les sujets futurs (ex. : la pendule, les phénomènes vibratoires)

A vos archives camarades !

— Amorces de la chimie
— B.T. de synthèse autour de concepts opératoires (ex. modèle moléculaire) utilisés dans la série de B.T.

C/ DIFFUSION DE CES B.T.

Un incontestable intérêt se manifeste pour ce « petit ensemble » de déjà 12 numéros. Nous avons été invités (ex. Guérin, Paulin) à les présenter et avons reçu un chaleureux accueil dans les lieux suivants :

— Centre de formation des profs d'E.N. (ex. Dijon)

— Centre de formation des I.D.E.N. (ex. Paris Batignolles)

— Ecole Nationale Supérieure de Fontenay-aux-Roses

— Collège international de didactique des Sciences (Chamonix)

Rendez-vous sont pris pour :

— Ecole Normale Supérieure de St-Cloud

— Laboratoire de didactique et d'épistémologie des Sciences de Genève (que dirigeait Piaget).

2/ Pour le ministère des Relations Extérieures, encadrement, en collaboration avec l'équipe I.N.R.P. recherche Eveil scientifique, d'un stage de formation en Tunisie (août 82). Un stage semblable est prévu pour l'été 83. (coordinateur : P. Guérin).

3/ Cependant le rôle de ces B.T. serait à mieux expliquer dans le contexte de la masse des enseignants de l'école élémentaire et aussi du second degré où circulent encore des idées totalement erronées sur l'éveil scientifique, surtout ce schéma :

— Il y aurait un âge (C.P. - C.E.) des perceptions sensorielles des phénomènes
— Et puis un autre de bricolage, d'expériences. de construction (C.M.)

— Enfin, au second degré, on commencerait l'abstraction et dégagerait les concepts.

C'est sous-solliciter les jeunes enfants et ne pas avoir pris en compte leurs démarches naturelles !

Les concepts (ex. : de substance, interactions, de surface d'échanges, etc.) se construisent petit à petit et une manière de les formuler est spécifique de chaque niveau d'approche.

Ces B.T., à utiliser en autonomies par les enfants en situation de recherche, apportent aide en cas de blocage (qui tournerait en perte d'intérêt) en permettant de proposer des réponses ponctuelles ou des dispositifs expérimentaux simples et éprouvés car nous tenons compte, dans ces B.T. conçues comme des reportages, des représentations que les enfants ont des phénomènes et des expériences qu'elles entraînent.

Ainsi ces B.T. concourent-elles à des phases indispensables d'une authentique démarche scientifique :

— la généralisation (comparaison des résultats des expériences faites en classe et ceux obtenus ailleurs et rapportés dans la B.T.)

— La structuration de l'acquis, expérience et approche des concepts organisateurs.

Je pense qu'il faudrait que nous nous attachions à expliciter tout cela en nous appuyant sur les nombreuses situations que nous vivons, d'authentiques démarches scientifiques. Dossier ? Livre ?

Mais déjà nous avons du mal à faire face à la production. Là encore il faudrait des travailleurs et que le mouvement dans son ensemble prenne conscience de l'importance de la création des outils. Il y a plus de 50 ans, Freinet avait montré l'inefficacité du seul discours pédagogique pour changer l'école !

Sont arrivés avec le bon à éditer

- Les marais salants
- L'Islande
- Je dessine
- Maman fait de la recherche sur les algues marines
- Les abeilles
- Le printemps des poètes
- Le flottage du bois
- Le chamois
- Le mélèze

Dossiers dont le manuscrit doit parvenir incessamment avec le bon à éditer

- Les fallas de Valencia : allons à la fête
- La peste à Marseille

Et après un peu de travail encore

- Un zoo pas comme les autres : S.O.S. animaux sauvages
- Oyonnax : évolution d'une petite ville industrielle
- Le blanchissement

Dossier à revoir complètement par les auteurs

- Dix arbres fruitiers de nos bois
- Pucerons et coccinelles
- Les crustacés à corps long
- Le cuivre
- Les traditions populaires

Sont en chantier - et nous souhaitons que les auteurs fassent le plus rapidement possible

- Les instruments de musique électronique
- Soldat en Algérie
- Le savoir législatif (économique et social) minimum
- Les violences
- Les personnes handicapées
- Notre vie au L.E.P.
- La couleur (B.T. Art)
- L'Apartheid
- Recyclage du verre et récupération des papiers
- Le voilier
- Le lin

Fiches « Je me propose » nouvellement arrivées, ou idées émises

- La Nouvelle-Calédonie (des thèmes ont été définis à l'auteur)
- L'Arabie Saoudite Idem
- La recherche archéologique en Saône (annoncée seulement)
- Les talus ou les mares milieux de vie... (proposition à préciser)
- Les compagnons du Devoir

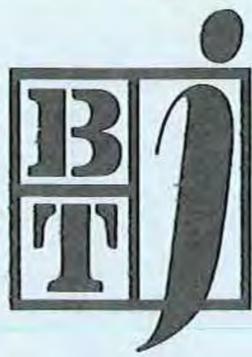
Les B.T. en chantier ou celles annoncées par les fiches « Je me propose », si vous avez des travaux de classe se rapportant au sujet, ou une documentation personnelle, demandez le nom et l'adresse des auteurs à Pierrette Guibourdenche

17 avenue Jean Perrot
38100 Grenoble

Des manuscrits bloqués

Sur lesquels l'auteur reprendra le travail :

- Les conquistadors
- L'Amérique avant Colomb
- La France occupée et la guerre aux juifs
- Un peintre : Philipot pour lequel une réflexion collective du module B.T. et de la Commission Art a déjà été faite.



Réflexions à propos des B.T. sur les animaux et les plantes :

Deux critères pourraient nous guider dans la production des B.T. sur les « Sciences de la Nature » :

- le critère commercial,
- le critère pédagogique.

Le critère commercial, c'est-à-dire la production de fascicules de documentation sur les différents types de plantes, les différents types d'animaux avec descriptions, photos, etc.

Nous répondons : ce n'est pas le but des B.T. Nous renvoyons les consommateurs de tels documents ailleurs, vers les éditions variées des librairies, souvent bien faites. Mais alors ? La C.E.L. ? Pourquoi irions-nous chercher ailleurs ce qu'elle peut peut-être faire ? Pourquoi n'éditerions-nous pas des documents utiles pour les enfants de C.M.2, de C.E.S ? : une fiche cartonnée avec une ou deux diapos ? C'est peut-être une proposition à faire à la C.E.L., un débat à lancer pour une nouvelle production. Mais ce ne serait plus la collection B.T. !

Alors, pour B.T., le critère pédagogique avant tout !

La B.T. doit amener à l'ouverture et à la découverte : nous en sommes tous convaincus. Et pourtant que de difficultés pour y arriver ! Que de projets arrivent comme des catalogues ou de plates observations, sans susciter la recherche !

Il faut que l'enfant, le groupe, la classe, trouvent dans la B.T. la motivation, la démarche tâtonnée, l'intérêt d'un travail coopératif - fondements même de notre pédagogie.

Alors, tout d'abord, la B.T. donne la démarche :

- La classe est sortie
- Ce qu'elle a préparé
- Ce qu'elle a découvert (car on prépare mais on ne s'enferme pas si possible dans)
- Ce qu'elle a rapporté
- Ce qu'elle en a fait
- Les précautions, les problèmes, etc.

Ainsi d'autres pourront eux aussi, découvrir, expérimenter...

Ensuite, s'il s'agit d'étude d'une espèce de plantes, d'un groupe d'animaux :

- présenter par exemple les caractères généraux en partant d'une plante ou d'un animal particuliers, en signaler d'autres...
- Entraîner par là la recherche d'autres sujets par les enfants qui trouveront les différences ou les ressemblances avec l'exemple proposé, avec les caractères généraux données...

Et puis la plante, l'animal, vivent dans des endroits précis, dans un environnement physique, avec d'autres plantes ou d'autres animaux et ainsi on conduit le curieux à chercher les relations d'un être vivant avec son environnement.

Les aspects documentaires ne sont pas rejetés forcément. Ils sont utiles, mais ils ne constituent pas l'objet premier de la B.T. Ils peuvent être donnés sous forme de photographies très bonnes bien commentées, sous forme de croquis clairs et simples.

LE POINT SUR LES PROJETS

Etabli début février

Bon à éditer

- Marches populaires et courses à pied (G. Brissaud - J. Query)
- Les élections (J. Villerot)
- Nos dents (L. Hulot)
- Musiques des champs (J. Villerot)
- La naissance d'une cloche (G. Morel)

En mise au point

- Les repas (A. Bellot) 84
- L'ombre et le soleil (D. Hervouet) 33
- Un fleuve déborde : l'Adour (M. J. Ballesteros) 40
- Que deviennent les ordures ménagères (E. Faure) 38
- Les allumettes (J.L. Chanteux) 49
- Les moulins à eau (M. Labarrere) 64

En correction

- Le ski de fond (J.M. Reboul) 74
- Anne, une enfant wallonne (J.M. Paisse) 69
- La chauve-souris (J.F. Schneider) 57
- Papa est sérigraphie (R. Darrou) 64

En rédaction du manuscrit recherche de documents

- Ah ! ces mouches (J.L. Lautrette) 86
- Notre atelier musique (E. Herinx) 06
- Nasser, un enfant du Sahara (R. Villemont) 72
- Les champignons (D. Fingueneisel) 54
- Le marché 1900 (M.F. Allaume) 49
- Les horaires de travail de nos parents (H. Isabey) 70
- Le voyage d'une lettre (Q, Drevet) 63
- La pêche aux coquilles Saint-Jacques (M. Crenan) 22
- Notre baptême de l'air (M. Bertet) 17
- Nos papas travaillent au port (C. Touzeau) 17
- Une enfant asthmatique en cure climatique (J.M. Paisse) 69
- La cigale (M. Portefaix) 13

En examen dans le Comité de Rédaction

- Une auberge de jeunesse (J. Portier) 50. Il sera certainement suivi par le secteur du « 69 ».

POUR UNE LECTURE CRITIQUE DES B.T.J. ÉDITÉES

En 81/82 des camarades du G.D. 57 ont proposé à leurs élèves une lecture critique des B.T.J. parues récemment. Pour cela, chaque enfant pouvait se servir d'une grille que les camarades nous ont communiqué ; la voici :

- B.T.J. n°
- Titre

Dans le reportage

- J'ai appris :
- Ce qui m'a le plus intéressé :
- Je voudrais encore savoir :
- La meilleure photo :
- Le meilleur texte :

- Je n'ai pas aimé :
- Je n'ai pas compris :

page.....
page.....
page.....

Dans le magazine

- J'ai préféré :
- Je voudrais trouver d'autre :
- Mon nom :
- Ma classe :

On pourrait peut-être ajouter :

- Dans un autre reportage, j'aimerais trouver :

Il serait intéressant que le même travail soit fait dans d'autres départements. Nous n'avons en effet, que très peu de réactions sur les B.T.J. parues... et jamais de réactions venant des enfants eux-mêmes. Bien sûr, l'analyse de ces critiques demandera un assez long travail, mais une première synthèse pourrait être faite au niveau du département.

Nous envisageons de promouvoir, aux J.E., tout au long de l'année prochaine, une politique d'animation visant à favoriser la sortie des projets comblant des manques de la collection. Nous avons déjà une liste de ces manques mais l'apport direct des enfants permettrait de la réactualiser et de l'affiner. Une analyse des remarques collectées permettrait aussi de dégager des critères de présentation, d'illustration...

Pour ce qui concerne le magazine : connaissant mieux les demandes des enfants, on pourrait solliciter les classes pour des histoires inventées (très demandées) ou des reportages (mini : 2 ou 4 pages avec photos)

Par exemple, voici déjà quelques demandes venues du 57 :

- Comment fait-on les bottes de paille ?
- Comment élève-t-on les chèvres ?
- Quel est le travail d'un marbrier ?

Si des classes ont travaillé là-dessus qu'elles envoient à :

C.E.L. Rédaction B.T.
B.P. 109

06322 CANNES LA BOCCA CEDEX

La participation d'un plus grand nombre de classes, non seulement à la correction, mais aussi à l'élaboration de nos B.T.J., est un de nos soucis.

Ces lectures critiques, ces demandes exprimées, c'est un pas dans ce sens.

Nous avons besoin de la coopération de tous.

Contact :

Marcelle OLLIVIER
5 avenue Paul Eluard
38400 SAINT-MARTIN-D'HÈRES

Tel : (76) 25. 05. 63.



• **C'est pas juste**

S. MORGENSTERN - Ed. de l'Amitié - 121 p., format 14 x 19.

L'histoire :

Charlotte rêve de posséder de l'argent, beaucoup d'argent ! Mais elle n'a que 7 ans ! Comment faire ?

Les idées ne manquent pas à Charlotte ! Et elle n'hésite pas à les mettre en pratique ! De la lotion spéciale anti-poux, au rôle de psychologue, en passant par le gardiennage d'enfants, les musiciens de rue etc. et la création d'un journal scolaire... autant d'idées qui bien souvent sont contrecarrées. C'est pas juste !

Ce que j'en pense :

Un livre très vivant tant par le thème que par le style. Les enfants se laissent entraîner volontiers dans les expériences de Charlotte. Beaucoup se retrouvent dans cette quête de l'argent... magique !

C'est un livre qui ouvre beaucoup de possibilités de débats. Pourquoi avoir besoin de cet argent ? Qu'en ferait-on ? Mais aussi des débats plus profonds, à mon avis, sur la comparaison entre la vie de Charlotte et la réalité vécue par les enfants de la classe. Ainsi nous avons parlé de leur chambre, de ce qui était accepté ou non par les parents. Beaucoup d'enfants ont trouvé que Charlotte avait une vie rêvée ?... Et puis la famille de Charlotte n'est pas du niveau social moyen d'une population de quartiers défavorisés. Comme l'ont dit certains : « Ce n'est pas tout le monde qui habite sur la Côte d'Azur ! ». Là encore un débat s'est ouvert... En résumé, un livre fort intéressant permettant des discussions sur la vie quotidienne des enfants. Un livre qui a été lu par beaucoup, après une lecture en commun.

J.P. RUELLÉ

Ce livre fait partie de la nouvelle sélection Marmothèque !

... **Farfadets et folie douce**

C. POSLANIEC. Collection « Les enfants peuvent lire aussi ». 150 p. Ed. Léon Faure.

Rêvé-je ? Que vois-je ? Est-ce le fait de mon esprit dérangé ou bien est-ce vraiment un petit être d'une quinzaine de cm qui monte mon escalier, pendant que je suis tranquillement installé dans mes... waters ? Mieux vaut ne pas en parler. Mais et mes petites affaires qui disparaissent ? Allons, allons ! Ça ne va pas la tête ! Avouer à la famille que de petits lutins me chapardent mes petites affaires ! De quoi être la risée.

Mais voilà que tout se complique quand les autres habitants de la maison entrent en contact, de façon plus ou moins heureuse, avec les mêmes petits êtres.

Il faut bien se rendre à l'évidence, nous sommes 36 dans la maison : 4 humains de taille normale et... 32 miniatures à peine stabilisées. Il faut bien s'organiser, alors la vie s'organise en évitant que cette situation soit connue des gens du quartier. Bien sûr cela pose problèmes mais ils sont résolus car on ne veut pas passer pour « fadingue »...

Ce que j'en pense :

C'est un livre ambigu où l'imaginaire devient réel, où on ne sait plus bien où l'on en est. Mise à part la présence de ces personnages créés par des ondes, tout le reste est parfaitement vraisemblable. Seulement ils sont là ces petits bonshommes. Mais au fait, qu'est-ce qui passe là dans ma pièce ? Une souris où... un petit bonhomme ?

N. et J.P. RUELLÉ

Ce livre fait partie de la nouvelle sélection Marmothèque.

• **Une histoire à vous mettre la tête à l'envers pour la joie de lire les curieuses aventures d'une chenille gourmande.**

Ruth BROWN. Gallimard.

Une chenille un peu curieuse nous fait découvrir des choses bien différentes suivant que l'on regarde le livre dans un sens ou dans l'autre : un panier de légumes retourné devient un curieux bonhomme, des cornets de glace se transforment en tête de clowns, un bouquet de fleurs fait place à une horrible tête de sorcière.

Un livre à lire, à regarder, à retourner dans tous les sens pour aller de découverte en découverte.

Un livre qui a bien sa place au coin lecture en maternelle.

M.C. LORENZINO

• **Le chien de saison**

de Maurice DENUZIÈRE (auteur) et Alain GAUTHIER (illustrateur). Editions de l'Amitié.

L'histoire :

Pendant son séjour en Ecosse, une famille confie son chien à un ami célibataire. Le boxer et son nouveau maître vont, non sans quelque mal, se lier, jusqu'au jour où les propriétaires récupéreront leur animal pour le remodeler, non sans quelque mal eux aussi, à leur propre style de vie.

Les échos de ce livre dans un C.M.2 :

Cet album a été beaucoup apprécié des enfants, tant pour le texte que pour les illustrations. Le vocabulaire, pas toujours très accessible, n'a pourtant pas gêné les lecteurs de C.M.2. Ils ont bien cerné les personnages dans leurs caractères, leurs rapports les uns avec les autres. Ils ont souvent ri en découvrant cette histoire tendre et pleine d'humour. Ils ont retrouvé chez le héros l'importance que peut prendre l'animal dans une vie (il aime et il est aimé).

L'auteur ayant donné aux enfants un aperçu de l'Ecosse, j'ai répondu à leur curiosité ainsi amorcée, en leur présentant un album fait à l'occasion d'un séjour dans ce pays.

Les très belles illustrations qui complètent et enrichissent le texte ont suscité une autre lecture de l'album. Une des images a même permis de comprendre un passage du texte sur la psychanalyse, qui n'avait d'abord eu aucune résonance pour eux.

J'ajouterai que j'ai montré, puis raconté à mes élèves le roman dont le quatrième chapitre a été extrait pour faire cet album. Ils ont été étonnés de voir comment pouvait aussi se faire un livre, à eux destiné, à savoir à partir d'un texte écrit pour des lecteurs adultes. Bien sûr, ils ont été heureux de connaître toute l'histoire du *Chien de saison*.

Actuellement, les enfants préparent un courrier pour l'auteur, pour l'illustrateur et pour le concepteur de la collection, François Ruy-Vidal.

Ainsi, je peux dire que *Le chien de saison* a été, dans ma classe, un merveilleux outil de communication.

N.B. : *Le chien de saison* est édité chez J.C. Lattès (1979) et en livre de poche depuis septembre 1982.

Emilie FAURE

• **Réveille-toi... c'est Noël !**

Stephen GAMMELL. Gallimard.

Un ours, au moment d'hiberner, décide de se réveiller la nuit de Noël pour faire la fête... Le moment venu, notre ours s'organise pour passer une bonne soirée. Il reçoit alors la visite d'un étrange petit homme à grande barbe blanche vêtu d'un grand manteau rouge à capuche. Le visiteur raconte des histoires, l'ours joue de la guitare... mais les deux amis doivent se séparer... un travail urgent attend le petit homme. C'est alors que Grizzli décide de monter dans le traîneau et d'accompagner son ami... pour l'aider dans son travail.

Des illustrations qui ont plu aux enfants, un texte et des images très suggestifs pour les petits et qui laissent place à l'imagination.

Parmi les livres nouveaux sur Noël parus en cette période de l'année c'est celui que j'ai choisi pour ma classe.

Cet album existe aussi dans la collection Folio-benjamin. Mes élèves ont été surpris de voir le même texte, les mêmes illustrations, à la fois, sous forme d'album et sous forme de livres pour grands (des élèves de C.P. ou de C.E. sont pour eux « des grands »).

M.C. LORENZINO

• **Bonaventure**

de MITTÉI, Ed. Dupuis.

Ce sont des histoires en B.D. parues dans *Spirou* et réunies, pour la première fois, en volume. Il faut avouer que, du coup, elles acquièrent un caractère répétitif qui nuit à l'ensemble. En effet, le seul truc de chacune des six histoires, c'est que lorsque Bonaventure, le jeune héros de cet album, ôte ses lunettes, il se passe des choses extraordinaires : les gens s'envolent, des personnes respectables se mettent à faire le clown, des vaches se transforment en hippopotames, etc. Et Bonaventure est le seul à ne rien remarquer puisqu'il ne voit rien quand ses lunettes sont enlevées. Inutile de dire, bien sûr, que dans l'intérêt du dessinateur, Bonaventure transpire des yeux ! Chaque histoire est donc surtoute une suite de gags, certains amusants, d'autres moins... Mais à lire d'une traite ça devient quand même lassant !

Christian POSLANIEC

• Bidouille et Violette

(Tome 1 : *Les premiers mots*, Tome 2 : *Les jours sombres*).
Auteur : HISLAIRE - 48 p., format 22 x 30 - Editeur Dupuis.

L'histoire :

Bidouille, c'est le fils du marchand de frites, qui a perdu sa mère, et qui a déménagé.

Violette, c'est la fille du fleuriste.

Ils sont tous les deux lycéens, tous les deux timides, mais Bidouille, c'est le garçon assez gros, Violette, c'est plutôt le genre chouette nénette.

Et quand on est timide, c'est dur de s'avouer que l'on s'aime ; surtout que copains et copines s'en mêlent !

Pourtant, Bidouille et Violette vont découvrir le bonheur de se retrouver...

Mais les jours sombres arrivent. Qui est ce garçon qui ne lâche pas Violette d'une semelle ? Bidouille s'inquiète, et peu à peu la jalousie s'installe !

Ah ! Si seulement Violette avait pensé à poster cette lettre ! Il faudra bien du temps pour que cela s'arrange... mais ça s'arrange !

Ce que j'en pense :

Une B.D. fraîche, réalisée par un jeune auteur.

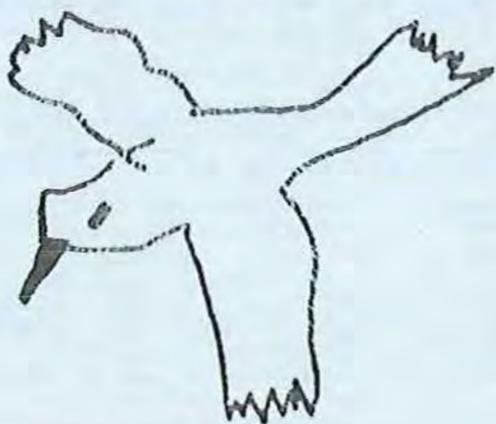
L'histoire est on ne peut plus simple, mais est traitée avec beaucoup de tendresse, de pudeur et d'humour. La niaiserie est évitée. Un graphisme très pur. Cette B.D., à ma grande surprise, a énormément plu aux enfants du C.M.1 et C.M.2. Je la pensais plutôt destinée à des enfants à partir de 12 ans. Mais peut-être y retrouvent-ils leurs premières rêveries d'amour ?...

J.P. RUELLÉ

Ces deux bandes dessinées font partie de la sélection Marmothèque.

S. CHARBONNIER

L'ÉDUCATION VEUT LA PAIX



SOLIDARITÉ - SOLIDARITÉ - SOLIDARITÉ - SOL

SOUVENIRS DE VACANCES... DE TUNIS A TURIN

Aujourd'hui 2 mars, nous recevons une lettre de Tunis de Souad Gherib. Elle écrit : « Je travaille avec des enfants palestiniens le mercredi et le samedi de 16 heures à 20 heures... Pauvres gosses, ils ne savent pas se parler ! Ils hurlent même quand vous êtes à côté et cela me préoccupe. Ils sont disciplinés dans toute leur vie courante : manger, se laver, se surveiller, étudier, dormir, se ranger, mais dès qu'il s'agit de s'exprimer, de rire, de s'épanouir, de s'amuser, c'est la foire ou n'importe quoi... En peinture, par exemple, ils n'ont aucun sens des proportions, des couleurs, des formes... »

Voilà ! Si vous pouvez envoyer des idées ou du matériel, email, peinture ou alu... Cela ne sera que très bienvenu... »

Si vous vous sentez concernés, si vous voulez redonner le sourire à Souad et permettre à ces enfants de ne pas vieillir trop vite, vous pouvez envoyer tout ce que vous voudrez à :

Georges et Annie BELLOT
366 avenue de la Libération
84270 Vedène

Collection « L'as-tu lu ?... »

Editions Buissonnières

La famille Avoine. La famille Enselle. La famille Speak-english. La famille Abracadabra. La famille Tapedur. La famille Pleindor. La famille Deaudouce. La famille Bâti-bien. La famille Robinet. La famille Petitplats. La famille Butinet. La famille Lessive.

Je n'étais pas particulièrement séduite par cette nouvelle collection dont chaque livret présente une famille différente. En les feuilletant, j'avais découvert en effet des illustrations certes drôles mais que je ne trouvais pas très belles. Puis je les ai lus avec mes élèves de C.P., et ils les aiment tant qu'ils ne savent pas dire lequel ils préfèrent : « tous ! ».

Ce sont les histoires farfelues de douze familles tout à fait non-conformistes. Textes et dessins se complètent admirablement. Peut-être les dessins sont-ils les plus expressifs, les plus cocasses, et les enfants s'y attardent longtemps car il y a vraiment beaucoup à y découvrir qui n'est pas explicité dans le texte. Ce sont toutes des familles vraiment très fantaisistes, depuis la famille Avoine dont le père et la mère sont ensemble un cheval de cirque, jusqu'à la famille Tapedur qui découvre le ridicule des combats de boxe, et la famille Robinet dont la mère est plombier et a autant d'imagination que de courage. Inutile de tirer des leçons ou des morales de ces histoires. Elles n'ont d'ailleurs aucune ambition de ce genre. Elles peuvent pourtant être l'amorce d'une réflexion des enfants sur différents problèmes de relations dans la famille. Ils s'imprégneront, en tout cas, par de telles lectures, d'une atmosphère de franche gaieté en même temps que de solidarité dans la vie familiale.

Niveau de lecture : fin de C.P.-C.E.

AUX CAMARADES DE LA F.I.M.E.M.

Camarades,

J'ai l'immense plaisir de vous adresser en mon nom personnel, en celui de mes camarades enseignants palestiniens et en celui des enfants des Martyrs de la Révolution sur lesquels nous veillons, mes plus vifs remerciements pour le soutien que vous avez témoigné, lors de la R.I.D.E.F. tenue à Turin à la juste cause de notre peuple et du peuple libanais frère en lutte contre l'agresseur sioniste.

Nous vous remercions également pour votre engagement à soutenir l'effort de reconstruction que nous avons entrepris après la destruction systématique de la quasi totalité de nos structures économiques et sociales au Liban en application du plan impérialiste mondial tendant à l'extermination totale de notre peuple.

Notre institution BEIT AL SOUMOUD à Beyrouth qui s'occupe du regroupement et de l'éducation des enfants des Martyrs a été elle-même la cible des bombardements sionistes intensifs ce qui nous a obligé à quitter le Liban et à nous répartir dans plusieurs pays arabes tels que la Tunisie et la Syrie.

Camarades,

La protection des enfants des Martyrs aussi bien ceux restés au Liban que ceux obligés de le quitter pour d'autres pays arabes étant notre souci majeur dans cette période critique par laquelle passe notre peuple, nous lançons un appel pressant à tous nos camarades des groupes nationaux membres de la F.I.M.E.M. pour l'organisation d'une campagne de sensibilisation en vue d'assurer le parrainage des enfants des Martyrs, premières victimes de la guerre d'extermination perpétrée contre notre peuple.

Nous avons la certitude que notre appel trouvera en vous l'écho espéré.

Amicalement !

KASSEM AINA

Membre Fondateur et Membre du Conseil d'Administration
de l'Institution Beit Al Soumoud

P.S. : Toute demande de renseignements supplémentaires ou toute proposition peut être adressé à :

KASSEM AINA
BEIT AL SOUMOUD à DAR AL KARAMA
15 rue Lamartine, AL OMRANE
Tunis - TUNISIE

ON NOUS SIGNALE, ON A REÇU

REVUES

L'École Émancipée numéro spécial « École, la corde raide »

En nous adressant ce numéro, Daniel Louis Etxeto écrit :
« Sur tout ce qui s'est passé depuis le 10 mai 81, nous avons éprouvé le besoin de « faire le point ».

Au-delà, ce numéro de notre revue témoigne d'un véritable renouveau des réflexions sur l'école et l'éducation, qui se manifeste depuis plusieurs mois dans l'École Émancipée. École et société, pédagogie et politique, évolution des idées et des mouvements, objectifs scolaires et éducatifs, innovations, etc. Ce numéro spécial est donc le témoignage d'une réflexion collective ; cependant il ne prétend être ni complet, ni définitif, sur bien des questions, notre réflexion se poursuit et des sensibilités diverses sont d'ailleurs perceptibles dans cette revue ».

Ce numéro spécial constitue un document indispensable pour tous ceux qui sont concernés par la mutation du système scolaire. Comme il est dit dans son éditorial, « Les divers textes, les contributions au débat se veulent ouverture, appellent à la discussion et à l'enrichissement de nos propositions, appellent à la recherche ».

15 F l'exemplaire. Adresser les commandes à :

M. Desachy
Saint-Vaast-lès-Mello
60660 Cires-lès-Mello

En joignant un chèque, total ou partiel, au nom de Pierre Stambul.

A propos de P.A.E.

LA BRËCHE, La pédagogie Freinet au second degré mensuel d'animation pédagogique, 10 numéros = 40 F, abonnements à P.E.M.F. - B.P. 109 - 06322 Cannes La Bocca Cedex, publie dans son numéro 86 de mars une série de témoignages et bilans sur la pratique des P.A.E. au second degré.

La Hulotte

Je vous signale l'existence d'un journal trimestriel tirant à 103 000 exemplaires nommé « La Hulotte » et publié par la société de protection de la nature « L'Épine Noire ».

Il se présente sous format 15 x 22 cm en noir et blanc et coûte 4,50 F le numéro.

Il traite de toutes sortes de sujets concernant la flore et la faune (l'hermine, les « nuisibles », le renard, l'aulne, le hérisson, la rage, l'oreillard, l'hirondelle, la protection et la plantation des arbres, les champignons...).

Il tente une approche assez humoristique dans un style direct et vivant. Les renseignements sont riches et offrent des pistes de recherche ou d'expérimentation.

Il en est actuellement à son 51^e numéro et on peut s'abonner en adressant un chèque de 45 F (10 numéros) à

Journal La Hulotte - Boulton-aux-Bois - 08240 Buzancy

Un bon moyen pour sensibiliser nos jeunes à la protection de la nature ! Un seul reproche : on aurait pu l'imprimer sur papier recyclé, tout de même !!

Bruno SCHILLIGER

N.D.L.R. : On connaît bien La Hulotte et L'Éducateur lui a consacré un reportage. Mais il est bon d'en reparler de temps en temps. Merci, donc.

LIVRES

Aux éditions E.S.F. dans la collection « La vie de l'enfant » sous la direction du Docteur Michel Soule.

Avant d'invoquer l'intérêt de l'enfant par Joseph GOLDSTEIN, Anna FREUD et Albert J. SOLNIT

Après leur premier ouvrage : *Dans l'intérêt de l'enfant ?* consacré aux problèmes consécutifs aux placements d'enfants, Joseph Goldstein, Anna Freud et Albert J. Solnit s'interrogent sur la légitimité, les modalités et les conséquences de l'intervention de l'État dans les familles.

Ce deuxième ouvrage montre comment le concept de l'intérêt de l'enfant est souvent invoqué pour justifier des interventions qui s'avèrent catastrophiques pour les enfants et leurs familles.

Que ce soit dans le domaine du divorce ou dans celui de la protection de l'enfance en danger, les adultes mandatés par la société : magistrats, policiers, travailleurs sociaux, médecins, interviennent au nom d'un concept aux contours vagues et qui permet bien des abus.

Les auteurs nous rappellent que, dans une société démocratique, c'est d'abord aux parents qu'il revient de définir l'intérêt de leur enfant ; puis, éventuellement, au législateur de prendre le relais en fixant des lignes de conduite précises aux différents intervenants chargés de protéger l'enfant.

Au sommaire :

- Le problème posé par l'intervention de l'État, nos convictions et un cadre pour l'examen des décisions d'intervention de l'État dans les relations parents/enfants.
- Les motifs d'intervention.
- Le terrible dilemme.
- Annexes.

1 volume, format 16 x 24, 172 pages, 95 F.

ENFANCES URBAINES

Usages et significations sociales des terrains d'aventure

Hubert CHARDONNET, Jean-Manuel de QUEIROZ
Avec la collaboration de Monique LAIGNEAU

Longue observation des enfants et des jeunes sur le terrain, entretiens avec les parents des « utilisateurs » : deux moyens d'accéder à l'analyse et à la compréhension des « fonctions » de cet équipement si particulier.

On y verra que la présence d'un adulte *animateur*, le flou de son rôle et les relations que permettent ce flou, l'absence de *pré-définition* de l'équipement et, du coup, la variété des usages qu'il autorise et suscite (suivant les âges et les moments), ce que les auteurs nomment *polymorphisme*, caractérisent le terrain d'aventure plus que tout autre élément. D'où on peut conclure que cet espace disponible *sert bien* sa clientèle.

Cette analyse « interne » est croisée avec celle « externe » du discours des familles : opposants, parents « en retrait » peu bavards sans être hostiles, parents plus actifs, plus participants. De ce qu'ils disent se dégagent peu à peu les enjeux sociaux du terrain sur le quartier : comment il contribue à forger ou à déséquilibrer des identités de groupes et de familles au long d'un processus conflictuel où — dans le cas présent — une appropriation positive de l'équipement par les plus démunis et les plus exposés, a pu commencer à se faire.

Novembre 1982. 2 tomes, 436 pages.

Laboratoire de Recherches Économiques et Sociales - Université de Haute-Bretagne.

Cette recherche, financée par la Caisse Nationale des Allocations Familiales, a été réalisée pour le compte de la Caisse d'Allocations Familiales d'Ille-et-Vilaine.

Elle peut être obtenue à la :

C.A.F. d'Ille-et-Vilaine
Cours des Alliés
35100 Rennes
Tél. : (99) 79.79.57

ou consultée au :

L.A.R.E.S. Université de Haute-Bretagne
4, place Sainte-Melaine
35000 Rennes

Tél. : (99) 63.03.18 et 63.19.18

POUR UNE MATHÉMATIQUE POPULAIRE Libres recherches d'adolescents au collège

Pédagogie Freinet - Edmond LÉMERY
Édition Casterman - Collection E.3 - Témoignages

A partir de ses intérêts réels, de sa curiosité naturelle, de ses actions mais aussi de ses connaissances, de son imagination créatrice, par ses propres cheminements, le jeune adolescent peut-il construire ses « modèles mathématiques » ? Par approximations successives, selon les processus plus naturels du tâtonnement expérimental régulé, cet adolescent peut-il s'approprier un savoir, un savoir-faire, accéder aux structures formelles et comprendre véritablement la mathématique ?

Ces livres recherches mathématiques au collège nous révèlent le potentiel assez étonnant qui existe dans chaque individu, potentiel profitable à tous, si les adolescents peuvent bénéficier d'un climat scolaire favorable comme il peut être créé lors de la mise en œuvre des techniques éducatives de la pédagogie Freinet. En effet, dans un tel environnement, l'activité synergique de tous les « pouvoirs individuels » s'exerce et se décuple.

Ces livres recherches nous apportent, à l'analyse, des éléments de réponse et témoignent d'un autre mode d'accès au savoir. Elles montrent que la libre recherche n'est pas l'abandon des jeunes aux seules stimulations de leur milieu, de leur environnement, à leur spontanéité uniquement mais qu'ils bénéficient des apports et du support des groupes coopératifs au sein desquels ils vivent. On s'aperçoit que le professeur a aussi un rôle aidant à jouer en faisant émerger les idées, en mettant à leur disposition l'information au moment des besoins, en favorisant la construction des structures. Ainsi les connaissances apportées par l'humanité ne sont pas rejetées mais s'intègrent comme des « maillons » mieux imbriqués à la « chaîne » en construction de chaque personnalité : **créativité et connaissance se fécondent mutuellement.**

Ces diverses interactions sont mises en évidence dans les commentaires accompagnant les documents.

Dans l'exposition de ces recherches vécues, authentiques, avec leurs limites et leurs imperfections mais aussi des intuitions lumineuses, étonnantes parfois, on distingue deux catégories de documents rassemblés dans les chapitres 1 et 2 :

- Incitations (chapitre 1).
- Libres recherches génératrices de conquêtes mathématiques (chapitre 2).

Le chapitre 1 regroupe des « situations vécues » stimulantes pour le lecteur, l'incitant à la recherche : c'est la communication d'adolescents à d'autres adolescents et aux adultes.

Le chapitre 2 est consacré à des analyses, parfois très détaillées, montrant sur les cas étudiés le phylum de cette démarche d'apprentissage fondée sur le tâtonnement expérimental individuel ou celui du groupe, avec les essais, les erreurs, les intuitions, les critiques, les découvertes transitoires puis les paliers de répétition, les temps de latence avant les résurgences, les rebondissements... On y distingue des recherches « concrètes » centrées sur le réel, d'autres s'exerçant dans l'univers purement mathématique, enfin des exemples quotidiens de recherches dites « banales ».

Viennent ensuite, dans un chapitre 3, de nombreuses observations, des réflexions, des questions, des hypothèses nées de cette pratique quotidienne concernant essentiellement les processus d'apprentissage par tâtonnement expérimental. A ces hypothèses particulièrement fécondes que nous devons à Célestin Freinet et aussi aux camarades du mouvement pédagogique coopératif qu'il a su créer, camarades-enseignants du 1^{er} degré, du 2^e degré et du supérieur, engagés dans la recherche-action, l'auteur ajoute ses propres constats vécus dans les conditions communes mais contraignantes de tout un chacun, ses analyses pour tenter de mettre en évidence les paramètres d'un autre mode de conceptualisation.

Aussi affirme-t-il, en conclusion, la nécessité impérieuse qu'il y a aujourd'hui, dans un collège qui doit se métamorphoser complètement, de faire appel aux méthodes heuristiques d'apprentissage conduisant l'adolescent à découvrir par ses propres recherches ce qu'on veut lui enseigner pour la conquête d'une autonomie culturelle et une démocratisation véritable.



Colonie de vacances coopérative

Pour la troisième année de suite, Marcelle et François Vetter organisent cet été une colonie de vacances coopérative sous l'égide de la coop d'aliments naturels G'Sundheit.

La colonie réunira 30 enfants de 8 à 16 ans et 8 adultes, du 4 juillet au 26 juillet, dans le parc régional de Lorraine autour des objectifs suivants :

- Prise en charge par les enfants de leurs vacances et des tâches matérielles liées à la vie collective.
- Découverte d'une alimentation plus naturelle avec la possibilité d'une option végétarienne.
- Échanges avec le milieu rural local.
- Vie relationnelle intense dans le respect de chacun.

Le séjour coûtera 1 850 F. Les personnes intéressées peuvent prendre contact avec Marcelle et François Vetter, 188 rue de la Hingrie - 68660 Rombach-le-Franc. Tél. : (89) 58.96.90.

Stages C.E.M.E.A.

Les C.E.M.E.A. proposent des stages courts ou des cycles dans différents domaines :

- Administration, organisation, différentes techniques de gestion.
- Moyens de découverte et de connaissance des milieux.
- Activités d'expression et de communication (écrite, orale, graphique, audiovisuelle).
- Psychopédagogie, psychosociologie.
- Tourisme.
- Activités physiques.

Certains de ces stages sont agréés comme unité de formation D.E.F.A. Demandez le calendrier et les présentations détaillées de ces stages à :

C.E.M.E.A.-I.N.F.R.A.S.E.
14970 Benouville
Tél. : (31) 93.30.37

SECTEUR CRÉATION MANUELLE ET TECHNIQUE

Dans ta classe, on pratique le travail manuel.

1. Ça se passe bien. Les enfants et toi sont satisfaits. Tu as envie de partager tes expériences et ton enthousiasme.
2. Ça se passe. Mais la routine, l'ennui, le désintérêt, le manque d'idées ou autre chose se sont installés dans la classe. Les enfants et toi ne savent plus où ils vont. Vous avez besoin d'oxygène.

Pour l'une et l'autre de ces raisons :

1. Tu envoies 50 F à :

Bernadette VIGIER
9 rue des Côtes - Bât. B
78600 Maisons-Lafite

et tu recevras le bulletin du secteur.

2. Tu demandes à participer à un cahier de roulement sur la C.M.T. et tu renvoies le papillon ci-dessous à :

Jacques QUERRY
École primaire
Courtelevant
90100 Delle

.....
Mes coordonnées :
.....
.....
.....
.....

Je souhaite participer à un cahier de roulement sur la C.M.T.

- | | |
|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> par niveau | <input type="checkbox"/> éducation spéciale |
| | <input type="checkbox"/> maternelle |
| | <input type="checkbox"/> élémentaire |
| | <input type="checkbox"/> 2 ^e D |
| <input type="checkbox"/> par thème | le bois |
| | |
| | |

Les enfants acteurs culturels

C'est un des thèmes du Colloque qui se déroulera à
NANTERRE du 28 août au 1^{er} septembre 83

dans le cadre du
**CONGRÈS INTERNATIONAL
DE L'ÉCOLE MODERNE**

DEMANDEZ D'URGENCE LES FICHES D'INSCRIPTION A :

I.C.E.M. (Monique RIBIS)
B.P. 109
06322 Cannes la Bocca Cedex

ou à

I.C.E.M. (Francine DOUILLET)
25-27 rue la Fontaine au Roi
75011 Paris

MANIFESTATIONS

Colloque de Cerisy - été 83

du samedi 23 juillet (19 h) au mardi 2 août (14 h)

ATELIERS D'ÉCRITURE

DIRECTION : Claudette Oriol-Boyer

CONFÉRENCES (suivies de débats) :

Jean-Pierre Balpe (Atelier de Littérature Assistée par la Mathématique et les Ordinateurs). Elizabeth Bing (Histoire d'une pratique, ses postures et ses risques). Jean Blairon (Écrire en classe : conséquences sur l'ensemble du cours de français). Ghislain Bourque (Une activité de distraction). Evelyne Charmeux (écriture et lecture à l'école primaire). Michel Ducom (Les ateliers du G.F.E.N. : l'écriture comme savoir). Jacques Garneau (La créativité en prison). Groupe écriture université de Provence (Atelier d'écriture et différences/références culturelles). Louis-Philippe Hébert (Écriture et ordinateur). Bernard Magne (Stratégies de la contrainte). Harry Mathews (La remise en question, moyen d'enseignement de l'écriture). Claudette Oriol-Boyer (Problèmes de la réécriture). André Petitjean (L'écriture du théâtre en situation scolaire). Jean Ricardou (Le pluriel de l'écriture : les résistances idéologiques aux ateliers).

ATELIERS :

Plusieurs séances seront consacrées à des expériences d'écriture en ateliers. Les participants pourront donc appuyer aussi leurs débats sur des pratiques ayant lieu pendant le colloque.

Ils seront animés par :

Louky Bersianik, Association Elizabeth Bing, Rolande Causse, le G.F.E.N. (Françoise Effel), Vahé Godel, Jean-Pierre Goldenstein, le Groupe écriture (Andrée Guiguet, Evelyne Kornig, Nicole Voltz), la Revue « Pratiques », et certains conférenciers, J.P. Balpe, E. Bing, J. Blairon, G. Bourque, E. Charmeux, J. Garneau, L.P. Hébert, B. Magne, C. Oriol-Boyer.

Effectuer un travail d'écrivain et ainsi, accéder à ces bouleversements qui, infinis ou infimes, s'élaborent, intenses toujours, au contact intime du texte de fiction, tel est l'objectif commun à de nombreux « ateliers d'écriture ».

Cependant, permettre au plus grand nombre l'épreuve du texte ne va pas de soi : pour conserver sans doute quelques privilèges symboliques, mais parfois aussi avec de justes raisons, certains soulignent les difficultés d'une telle entreprise.

Réunis pour la première fois, ceux qui ont choisi de transmettre leur expérience de scripteur pourront expliquer leurs objectifs, vérifier leurs hypothèses, confronter leurs méthodes d'apprentissage.

Il conviendra d'articuler alors, entre autres, opérations textuelles, réalités institutionnelles et options idéologiques.

Seront ainsi analysées et discutées des pratiques fort diverses voire même opposées, dont ce colloque a pour but de faire mieux connaître les modalités, d'approfondir les enjeux, de construire les problèmes théoriques, pratiques et pédagogiques.

Pour tous renseignements, écrire au : C.C.I.C., 27, rue de Boulainvilliers F - 75016 Paris

Au S.N.I.-P.E.G.C.

Lu dans L'École Libératrice, sous la plume de Michel Gevrey.

Faire avec l'enfant...

Prendre en compte l'enfant dans sa réalité, viser à son plein épanouissement, un objectif pour le S.N.I.-P.E.G.C... conforté par la réflexion scientifique.

Voici un an, en étroite collaboration avec la F.C.P.E., la Ligue française de l'hygiène mentale et le laboratoire de psychophysiologie de la faculté des sciences et des techniques de l'université de Franche-Comté, le S.N.I.-P.E.G.C. organisait le colloque de Besançon.

Le rapport de synthèse de ce colloque a été communiqué aux participants. Ils ont pu y retrouver les étapes de la réflexion et les conclusions, en particulier à propos des réseaux de communication — entre le maître et l'élève, entre le maître et les parents, entre l'école et l'extérieur.

Ce colloque était une seconde étape de la réflexion engagée en 1980, sur « les rythmes de l'enfant » à l'initiative conjointe du S.N.I.-P.E.G.C. et du laboratoire du professeur Montagner à Besançon.

Ce premier colloque, première approche interdisciplinaire d'un problème fondamental, a connu un retentissement considérable dans le monde scientifique et au niveau des éducateurs.

Son rapport final a été rapidement épuisé.

Aussi nous est-il apparu nécessaire de permettre au plus grand nombre d'adhérents du S.N.I.-P.E.G.C. de connaître l'ample moisson tirée des travaux des deux colloques.

Le professeur Hubert Montagner a préparé un ouvrage rédigé à l'attention du lecteur non spécialiste, à partir des diverses contributions scientifiques - du colloque de Paris et du colloque de Besançon.

Cet ouvrage au titre évocateur de « Ces enfants en mal de temps » paraîtra fin mars aux éditions Stock.

Le S.N.I.-P.E.G.C. s'est assuré la possibilité de souscription à des conditions privilégiées.



Ces enfants en mal de temps

Hubert Montagner
Éditions Stock

Ouvrage collectif réalisé à partir :

— Du colloque du S.N.I.-P.E.G.C. sur les rythmes de vie des enfants et des adolescents.

— Du colloque « Rythme et espace » organisé par le S.N.I.-P.E.G.C., la F.C.P.E., La Ligue française d'hygiène mentale et le laboratoire de psychophysiologie de Besançon.

Prix en librairie : 120 F. Sortie fin mars.

Bon de souscription

A retourner au S.N.I.-P.E.G.C. - Trésorerie
209, bd Saint-Germain
75007 Paris

Joindre un chèque de 60 F + 21,60 F (port), à l'ordre du S.N.I.-P.E.G.C.

Adresse d'expédition :

(La souscription n'est pas réservée aux seuls adhérents du S.N.I.).

L'écoute disponible

Comment est née l'écriture poétique dans ma classe de CM 2.

Un soir du mois de novembre, avant de quitter l'école Christine s'approche de moi et me dit :

« J'ai inventé une chanson ! »

— « Chante-là »

Juste le temps de brancher le magnétophone et Christine me susurre de sa petite voix douce sa chansonnette « Dis-moi. »

J'ai trouvé ça très intéressant, aussi le matin suivant, nous avons, sous l'œil attentif de Monsieur l'Inspecteur (*) écouté, déchiffré et appris le chant de Christine.

Ce fut pour cet enfant un déclic, car à partir de ce moment-là, elle se mit à écrire des textes tels que « Sylvie » et « Dors petit enfant ».

Ses camarades furent de plus en plus intrigués et bientôt Corinne se mit elle aussi à écrire « La pluie ». « Il neige ».

Nous étions à quelques jours de Noël lorsque Patrick nous lut : « Je l'attends » puis Christine D. nous apporta « C'est pour ». Ainsi était née dans la classe une « atmosphère réceptive » à ce nouveau genre d'expression et depuis, les textes se sont multipliés.

Ainsi des enfants se sont livrés :

Patrick a dévoilé dans « Loin de tout » sa hantise de la mort ; hantise justifiée, puisque sa sœur atteinte de la maladie bleue est décédée pendant les dernières vacances.

Christine D. nous livra sa joie dans l'attente d'une naissance prochaine d'une petite sœur (qui en réalité fut un petit frère) dans « Mon enfant ».

Et bien d'autres encore...

Ce qui est certain, c'est que dans cette atmosphère, les enfants se sont arrêtés sur des textes et des auteurs qui jusqu'alors ne les accrochaient pas.

J.C. DUMARTIN

Ecole de Pontonx sur l'Adour (Landes)

(*) Il était là par hasard, un peu comme la poésie, alors... lui aussi, « quand il est là, il faut souligner sa présence, rapidement, comme ça en passant, et fuit ! Il est déjà parti. »

DIS-MOI

Un mois, deux mois, trois mois
Quatre mois, cinq mois, six mois
Sept mois, huit mois, neuf mois, dix mois

Dis-moi si notre terre
est plus grande que le ciel
dis-moi, dis-moi, dis-moi, dis-moi.

Dis-moi, dans la montagne
y a-t-il un cheval qui broute ?
dis-moi, dis-moi, dis-moi, dis-moi.

Dis-moi si dans la rue
il y a beaucoup de gens.
Dis-moi, dis-moi, dis-moi, dis-moi.

Dis-moi ce que tu veux,
Dis-moi ce que tu vois,
Dis-moi, dis-moi, dis-moi, dis-moi.

C'EST POUR...

C'est pour mon ami Jean-Michel,
pour mon ami Patrick,
pour mon ami Jacques,
pour mon amie Fabienne,
pour mon amie Corinne,
c'est pour mes amis les plus dévoués
que je n'abandonnerai pas
que j'offre cette amitié
C'est pour eux que j'écris ce texte,
c'est pour eux que je le dis

DORS PETIT ENFANT.

Dors petit enfant aux joues rondes
Dors petit enfant au nez rouge
Dors petit enfant aux grosses chaussures
Dors petit enfant aux habits déchirés
Dors, dors, petit enfant clown,

SYLVIE.

Je ne dors pas Sylvie
Je ne pleure pas Sylvie
Je ne cours pas Sylvie
Je ne ris pas Sylvie
Je ne fuis pas Sylvie
Je n'entends pas Sylvie
Je ne crie pas Sylvie
Mais je travaille, Sylvie

LOIN DE TOUT

Je suis loin du monde,
de la terre,
de mes parents,
de mes amis.

Mais je suis près de quelque chose
qui me veut
et qui va m'enlever :
C'est la mort !

JE L'ATTENDS

Je l'attends depuis longtemps
dans ma chambre
je l'attends.
Je sais qu'il viendra
un jour
Et puis il m'emmènera loin,
loin dans le monde,
Mais je l'attendrai toujours
Mon amour.

IL NEIGE

Il neige à Paris
Sur les toits gris
Il neige à Versailles
Sur les toits de paille
Il neige partout
Il neige sur tout
Mais voilà, tout à coup,
il ne neige plus du tout.

LA PLUIE

Madame la pluie
Couverte d'un manteau jauni
Déposa sur les toits
Ses gouttes de soie.

Madame la pluie
Couverte d'un manteau jauni
Est morte à minuit
Sur les toits ses amis

MON ENFANT

(Douceur) Tu es beau, mon enfant.
Hum, je sais, tu ne me comprends pas très bien car tu es petit.
(Etonnement) Mon enfant. Tu dors ?
(Soupir) Ah, tu ne dors pas.
(Douceur) Tu sais, il y a longtemps que je te voulais.
(Exclamation) Ah, ma petite fille, que tu es belle !

L'écoute différente

Ils n'écrivaient que des histoires de bêtes !

42 histoires de bêtes sont parues dans mon journal scolaire (C.E.2) depuis la rentrée de septembre 1970.

(Viennent ensuite dans l'ordre, des narrations d'événements divers, de travaux, de jeux, de vie de famille, d'observation de la nature, de vie scolaire, de promenade, de chasse, de sport, de dentiste).

Est-ce cela l'expression libre ?

On tourne en rond !...

Depuis des années j'attendais quelque texte profond, original, voire quelque poème : RIEN !

Pourquoi viennent-ils *ailleurs*, dans d'autres classes ; et *pas chez moi* (cf : Gerbes, Art Enfantin, etc.).

Je me lamentais, ma confiance en l'enfant diminuait, parfois même je pensais :

« N'ont-ils rien dans le ventre ? ».

Et puis je lisais et relisais leurs textes (élus !).

Mon chat Mistouphlet :

Tous les soirs, je regarde mon chat. Quand je ne le vois pas, c'est qu'il est avec ma maman dans la laiterie en train de boire le lait ou bien derrière la cuisinière, couché au fond dans le tiroir qui se trouve dessous.

(Serge)

Ma chatte :

Mon papa a acheté une chatte, on va l'appeler poupette. Elle est petite et bien mignonne. Elle dort avec moi. Le matin, elle me touche avec sa patte. La première fois qu'elle m'a réveillée, etc. (Nadine).

Pour qui ? pour quoi ? très lentement, j'ai trouvé que ce n'était pas seulement des histoires de bêtes, ce n'était pas essentiellement des histoires de bêtes. C'était la communication, en langage clair (aveugle que j'étais) du bonheur de l'enfant, de ses sentiments d'affection.

J'ai de nouveau reclassé leurs textes et j'ai compté :

- 13... histoires de bêtes (au lieu de 42 !)
- 11... sentiments d'affection vis-à-vis de...
- 10... sentiments de protection...
- 9... peur subite
- 1... peur dominée
- 8... événements
- 7... naissance
- 6... jeux
- 5... changement mode de vie
- 5... travail émancipateur
- 5... nature
- 4... relations familiales

- 3... relations avec l'autorité
- 3... promenade
- 3... la mécanique
- 2... la chasse
- 1... sensation (?)
- 1... école
- 3... hors catalogue

Et encore ma classification est fautive ! (car depuis j'écoute au-delà du texte...)

Texte de Thierry :

DANS LE GRENIER.

Un jour maman m'a dit : « Va chercher un bocal de pâté dans le grenier ». J'entre dans le grenier, je prends un bocal et j'entends un bruit. *J'ai eu peur, je croyais que c'était un rat.*

Depuis la porte, je regarde et j'aperçois un petit oiseau qui était caché. *Je suis descendu rassuré.*

(en italique ce qui n'aurait pas été écrit si j'avais laissé faire)

Pourquoi est-ce rajouté ? :

Parce qu'il y a eu discussion et qu'il m'est apparu que c'était là l'essentiel.

Et pour les enfants ? Il est très difficile de savoir, surtout quand on pratique le vote (de grâce expliquez-moi comment le supprimer !), ce qu'ils perçoivent des textes qu'ils entendent (difficultés d'expression, difficultés de compréhension, difficultés d'analyse...)

Depuis deux mois nous écoutons différemment nos « histoires ».

Je n'ai toujours pas de texte profond, original, voire de poème. Mais... nous étions ancrés dans l'anecdote, la narration quotidienne et nous ne faisons appel à la sensibilité que depuis deux mois...

... Alors patience... (à moins qu'il ne faille employer quelque technique de déblocage, de libération, comme certains le prétendaient au Congrès de Lille).

Qu'en pensez-vous ?

André SOUDAY
Chantenay-Villedieu
72430 Noyen-sur-Sarthe

(article déjà paru dans l'Éducateur)



Lire la poésie

GEORGES JEAN *Professeur au C.L.U. Université du Mans - Actes du Colloque de Paris du 13 et 14 juin 1979 - Apprentissage et pratique de la Lecture - édité par le C.N.D.P.*

Je ne veux pas retenir trop longtemps l'attention de l'assemblée, je vous fais remarquer qu'on termine toujours par la poésie parce qu'on considère parfois que c'est un peu superfétatoire... (*Rires*)

... Il est tout de même remarquable de constater et c'est significatif que dans les textes préparatoires de ce colloque, on mentionne très rarement le mot « poésie », et j'ai toujours quelques scrupules dans une assemblée de chercheurs, de spécialistes et de praticiens à jouer le rôle de ce piéton en semelles de vent ou de « fondamentaliste des nuages » qui semble venir d'ailleurs pour parler « d'autre chose ». Mais je crois, cependant être marginalement et sans doute essentiellement au cœur de quelques-unes des questions que nous nous posons ici.

Sans doute et depuis très longtemps, a-t-on pensé, et plus particulièrement dans les milieux éducatifs, que la poésie pour l'enfant ne constituait qu'un des éléments propres à lui donner ce « supplément d'âme » non rentable qui constituerait le principal du goût et de la sensibilité. On a fondé très longtemps la lecture de la récitation à l'école, sur des raisons, en fait, étroitement culturelles et je voudrais renverser un peu ce courant et dire qu'à partir de démarches scientifiques sur le plan psycho-psychoanalytique, et sur le plan linguistique, et sans que cela relève d'une illusion de poète ou d'enseignant poète, parler de poésie dans un colloque sur la lecture, cela relève d'autre chose que du désir un peu pervers de faire partager à une assemblée une espèce de vice solitaire.

J'en appelle donc ici aux psychologues, médecins, psychanalystes, linguistes et éducateurs présents pour leur demander, non de justifier ce combat, mais d'apporter une caution scientifique à cette entreprise que nous sommes quelques-uns à mener. Et les remarques qui suivent n'ont pas d'autre but que d'attirer un peu sérieusement l'attention du colloque sur « cette chose sans nom », sans la lecture de laquelle l'enfant d'aujourd'hui ne serait peut-être pas tout à fait le lecteur que nous souhaitons qu'il devînt.

Tous les enseignants constatent, c'est un premier point, que des enfants ayant des difficultés, tant au niveau des apprentissages que de la pratique continue de la lecture, éprouvent devant certains textes poétiques un désir de lire plus aigu et deviennent capables de surmonter, pour pénétrer dans un poème, des difficultés qui les rebutent parfois au niveau d'un autre type de discours.

J'ai prononcé d'ailleurs, le mot désir et je voudrais insister parce qu'il me semble que dans les communications qui précèdent, on n'a pas assez parlé du désir, comme du plaisir, comme cela vient d'être signalé précédemment.

En second lieu, il est souvent question dans tout ce qui touche apprentissage et pratique de la lecture, du rôle joué tant sur le plan linguistique que sur le plan psychologique de la notion de rythme. Or, chez les enfants des écoles maternelles, la poésie dans ce qu'un poète allemand appelle ses « formes simples » : berceuses, contes, etc., constitue une manière irremplaçable d'apprendre à maîtriser certains rythmes fondamentaux de l'être, entre autre, le rythme respiratoire. Un poème pour être perçu et communiqué implique dans la diversité infinie de ses structures accentuelles et donc rythmiques, une discipline du souffle par laquelle se conquiert, comme le disait Eluard, la liberté de tout dire.

On a vu, et j'ai mené plusieurs expériences dans cette optique, des enfants handicapés sur le plan langagier ou sur le plan de motricité, acquérir un peu mieux le contrôle de leur respiration lorsqu'ils voulaient faire passer en jouant un texte poétique.

Il semble, en effet, que ces activités ne peuvent avoir que des conséquences bénéfiques au moment où se mettent en place les complexes procédures du déchiffrement. Quel que soit le point de vue auquel on se place, passage par le code oral ou déchiffrement de l'écrit sans recours phonologique, la poésie implique toujours, persistance chez le lecteur d'une certaine « sub-vocalisation ». Dans la poésie de toutes façons, « l'œil écoute » et lire de la poésie pour un enfant, c'est l'entendre par tout le corps.

Je voudrais insister généralement sur cette dimension dont on n'a peut-être pas assez parlé : on a dit qu'on lisait avec les yeux, je pense qu'on lit surtout avec tout le corps. Il existe dans l'activité, l'apprentissage de la lecture, une activité corporelle intense et lire un poème, c'est toujours le faire passer comme Flaubert disait qu'il faisait passer Madame Bovary par le « gueuloir », c'est-à-dire par le corps écoutant.

Lire un poème, c'est appréhender en même temps la transparence et l'opacité d'un certain discours. Tout à l'heure, on a parlé de « lire ce qu'on ne comprenait

pas », je pense qu'il y a et particulièrement dans le domaine de la découverte de la lecture poétique un plaisir qui consiste à lire ce qu'on ne comprend pas, parce qu'on ne le comprend pas et qu'on le comprendra peut-être plus tard.

En fait, lire un poème, c'est lire du sens à communiquer en même temps que saisir, comme disait Jacobson, les mots autant parce qu'ils sont que par ce qu'ils disent. Dans leur forme phonétique et dans ce que ces formes ajoutent au sens. Mais également dans l'espace qu'ils occupent sur le papier. La poésie « donne à voir », donne à voir les textes, « donne à voir », ce qu'on lit, propose d'autres lectures aux enfants très jeunes et qui ne sont pas liées nécessairement au seul déroulement linéaire du discours. Les enfants sont très sensibles à ces lectures « dans tous les sens », celles que proposent les « calligrammes » ou de très nombreux textes contemporains. Et l'on découvre que par la lecture de la poésie, on peut sensibiliser très tôt l'enfant à tous les rapports que les textes entretiennent sur le plan de la lecture avec la typographie, la mise en page, la lisibilité et plus généralement les différents espaces textuels.

Il est important de dire qu'on imprime parfois pour les enfants n'importe comment. J'ai beaucoup étudié la relation des textes et des images, dans la littérature enfantine : il y a des mises en pages parfaitement gratuites qui ne correspondent pas au véritable plaisir de lire et ce désir de découvrir un parcours qu'on invente.

Certaines résistances des enfants à la lecture proviennent du caractère fonctionnel, étroitement utilitaire et instrumental de son apprentissage et de sa pratique scolaire — le docteur Diatkine l'a dit avant moi et mieux que moi — mais je crois qu'on n'insistera jamais assez sur le rôle du désir, du plaisir, de l'imaginaire dans la lecture. Il me semble que plus que tout autre genre peut-être, la lecture de la poésie offre à l'enfant la possibilité d'aimer saisir, cette « rose inutile et nécessaire », c'est-à-dire de lire des textes qui ne semblent avoir d'autre fin qu'eux-mêmes et qui, en fait, proposent à l'enfant « le monde réel ».

Car un enfant qui lit de la poésie, l'institue en fait comme réel. Il ne s'agit pas du tout de créer une espèce de mystique de

Le langage dément dément le langage savant.
Le langage savant ça vend des idées.

Brocanteurs d'idées
receleurs d'idées
Quand l'art est de rigueur
l'art est nié.

Jacques PRÉVERT

l'évasion, mais au contraire de susciter une approche concrète du réel et je dirais même du réel quotidien. J'ai remarqué que chez les enfants vivant précisément dans ces quartiers défavorisés, qui ont été évoqués ici, il arrive que la lecture d'un poème soit une manière de réveil par rapport à l'aliénation dans laquelle ils se trouvent vivre et une occasion de prises de conscience.

Je sais bien que cela ne suffit pas et que la poésie est une arme qui en implique d'autres peut-être, mais je dirai que, c'est tout de même une manière de voir plus clair en soi et dans les autres.

La lecture de la poésie conduit enfin l'enfant très jeune à des lectures dans lesquelles on ne cherche pas à expliquer les métaphores sous le prétexte vain de les comprendre et on pourra mieux distinguer de ce type de lecture que l'on paraît réinventer, celles qui apportent information et savoir. Il n'y a pas du tout contradiction

entre la lecture qui permet une espèce de prise de conscience du réel et la lecture informatisée. Tout un travail est à faire sur la manière, en particulier, dont l'enfant lit les textes documentaires, les textes pour s'instruire. On a évoqué ce matin la lecture des textes liée aux sciences et mathématiques, je ne crois pas qu'on puisse dire qu'il s'agit du même type de lecture, mais c'est en opposant les deux dimensions de l'imaginaire, les multiples dimensions de l'imaginaire qu'on arrivera à une pédagogie qui soit cohérente à ce niveau.

On a dit à plusieurs reprises, dans les documents préparatoires à ce colloque et les différents exposés que l'acte de lire et l'acte d'écrire sont liés et plus ou moins dépendants l'un de l'autre. Ceci est particulièrement vrai et se vérifie au niveau des activités poétiques. Je ne partage absolument pas l'illusion et les gens qui me connaissent le savent bien, qui voudrait que chaque enfant soit naturellement ou

spontanément un poète, d'abord, parce que, heureusement pour les enfants, ils ne peuvent pas forcément maîtriser le type d'expérience de la vie ou « vision du monde » dont toute poésie en fait se nourrit et puis, parce que la lecture de la poésie est déjà en soi une sorte de réécriture silencieuse et je crois qu'il faudrait approfondir cette part d'invention qui implique toute lecture et, en particulier, toutes lectures poétiques.

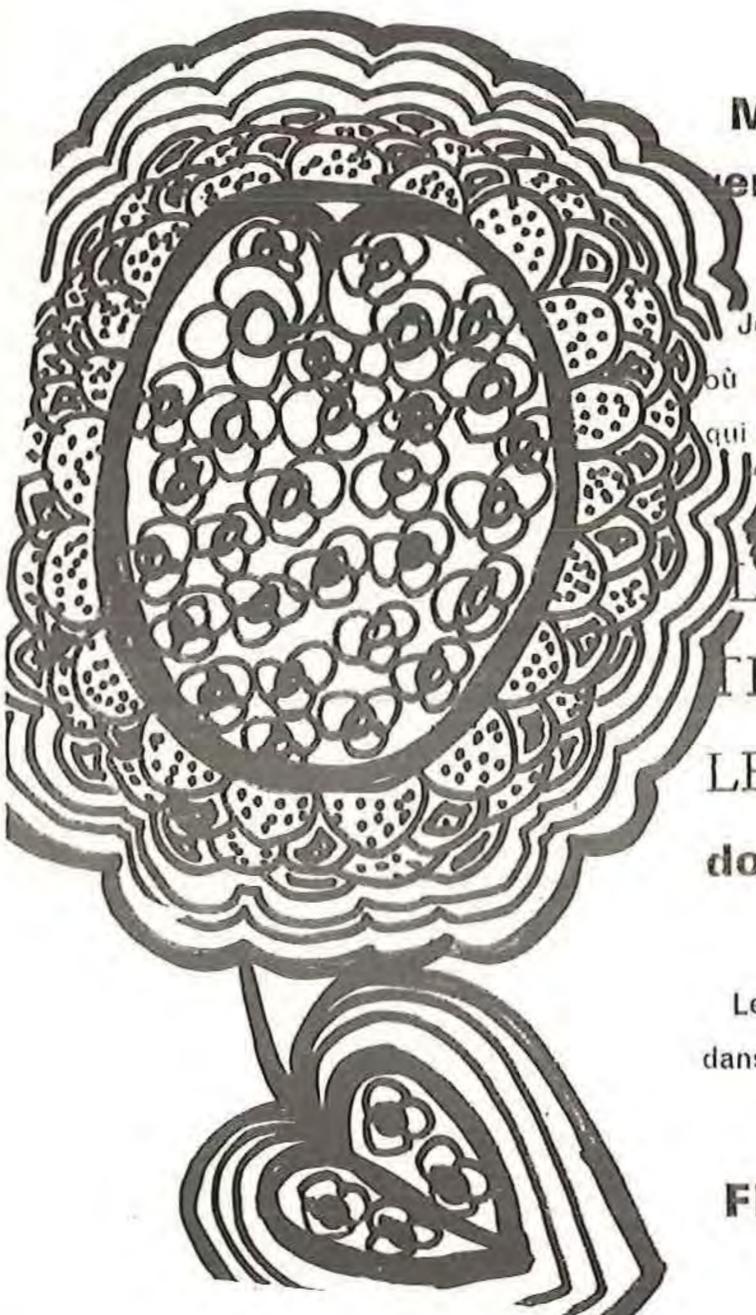
Mais l'enfant qui est à l'écoute des poètes découvre une écriture qui, pour atteindre sa plus grande efficacité ne tient pas compte de contraintes normatives artificielles mais de la réelle résistance du « matériau langue » qui n'a jamais été aussi libérée d'elle-même que lorsqu'elle est en travail. Autrement dit, la poésie montre que la langue qu'on lit dit plus de choses quand elle est une langue travaillée, artisanalement travaillée.

En conclusion, je voudrais qu'on n'oublie pas dans ce colloque que la lecture de la poésie concerne l'enfant de plein fouet ; et une réflexion sur ce type de lecture permet d'éclairer sous un angle essentiel toutes les activités de lecture y compris les activités d'apprentissage, à condition que l'on ne se contente pas de créer des réflexes sans plaisir, sans désir, sans risque, sans dérive, sans aller au bout de cette fabuleuse opération de métamorphose, qui séduit tant les poètes, et qui est pour un enfant lire.

(Applaudissements)

Ce fut ma mère qui m'apprit à lire, puisqu'il fallait bien y passer. Avec un alphabet, bien sûr, mais surtout avec l'Oiseau bleu, avec la Belle et la Bête et la Belle aux cheveux d'or, avec le Petit Tailleur, les Musiciens de la ville de Brême.

Jacques PRÉVERT



**Mon coeur va bientôt
rencontrer le printemps**

Je pense déjà à ces jours
où je courrai dans la forêt
qui se réveille.

**LE SOLEIL
TRANSPECERA
LES ARBRES
dont je rêvais cet hiver.**

Le printemps je l'attends
dans mes robes fleuries.

FRANÇOISE



LIRE, ÉCRIRE, IMPRIMER... FORMER SA PENSÉE.

« Dorénavant, on dira fièrement sa pensée ; on pourra la lire et la faire lire à tous, parfaitement matérialisée, noir sur blanc, dans les feuilles imprimées. »

(C.F.)

Dans le fouillis aujourd'hui accablant des techniques Freinet, dans l'immense rayonnage des outils créés par l'Ecole Moderne, comment retrouver l'unité du mouvement de la pédagogie de Freinet, comment savoir agencer ces techniques, les faire intervenir, les faire vivre ? C'est une question importante pour beaucoup qui, dans les groupes de travail, sont quelquefois emportés par la « nécessité » de la création d'outils nouveaux, ou pour d'autres qui ne savent plus trouver le fil de leur action éducative. Chacun d'entre nous, s'il désire relire Freinet pour se redonner un peu d'air, doit porter sur sa pratique une critique non complaisante, et ouverte. Chacun doit envisager de quel type relève sa déviation pédagogique. Car les coups d'encensoir ne sont pas l'unique méthode pour évoluer.

J'ai trouvé quelques lignes absolument essentielles en relisant « *La lecture par l'imprimerie à l'école* » de L. Balesse et C. Freinet (B.E.M./Cannes) - p. 49, 50. Il ne peut qu'être bénéfique de se reporter à cet ouvrage simple mais qui peut nous révéler beaucoup...

I. Quelques déviations possibles de « l'imprimerie » :

a) **L'impressionnisme** : C'est lorsque l'imprimerie est un dragon sacré, et que les élèves sont tenus d'y passer coûte que coûte parce que l'imprimerie c'est bien, alors tous les mois on imprime un texte libre style chiens écrasés. C'est l'outil posé dans un coin de la classe, qu'on se sent obligé d'utiliser mais que l'on ne parvient à intégrer dans une démarche pédagogique : on imprime, on imprime, on se dit que ça ne peut pas faire de mal de toute façon. C'est le cas où il y a « le coin imprimerie », coin dans lequel les élèves se rendent peu souvent, et comme pour sacrifier à un rite qu'on leur impose. L'impressionnisme, c'est l'imprimerie plaquée sur la pédagogie du français restée traditionnelle.

b) **L'impressionnisme** : C'est lorsque l'imprimerie est un postulat, et qu'il convient d'imprimer tout, n'importe quand, dans n'importe quel but, parce qu'un décret pédagogique a fait que l'imprimerie doit être à toutes les sauces : c'est l'imprimerie comme hérésie pédagogique, et la presse n'a pas le temps de refroidir, les élèves pas le temps de nettoyer leur rétroviseur à composition.

c) **L'impressionnisme** : C'est lorsque l'imprimerie bénéficie de sous-tensions théoriques très poussées, et que l'on n'imprime que sur le volet, seulement quand on y trouve une bonne raison qui va très loin. Les élèves vont imprimer après délibération du conseil, et certains sont désignés pour accomplir cet acte hautement élaboré que le groupe a décidé. C'est l'imprimerie qui donne à papoter pendant d'interminables conseils.

d) **L'impressionnisme** : C'est lorsque l'imprimerie est un service d'information rapide, ou délayage à la petite semaine, où l'on décrit ce que untel a fait ce matin, ou ce que unetelle a dit ce soir. Les élèves impriment leur marchandise et diffusent leur camelote. Ça fait une drôle d'impression.

e) **L'imprimerie-pressing** : C'est lorsque l'imprimerie est le bulletin du service de nettoyage de l'administration-classe, où chacun a une « responsabilité » : on imprime en se pressant qu'on a nettoyé le tableau ce matin, et on envoie ça aux correspondants.

f) **L'impression correspondante** : C'est lorsque l'imprimerie est au service du double... On imprime en deux exemplaires, on envoie une feuille à notre double-corres, et en fin de compte on se fait doubler.

g) **L'imprimerie prix d'art** : C'est lorsque l'imprimerie est un site classé, et que seuls ceux qui ont réalisé une œuvre peuvent par leur mérite utiliser.

Tout ça, fait une impression folle à l'imprimeur averti qui se demande combien il existe encore de genres d'imprimeurs fous. L'imprimerie à l'école, sans la scléroser, sans la figer en statue, sans la dévoyer, sans la mystifier, en en comprenant l'essentielle nécessité, en la faisant vivre dans une globalité d'apprentissage à penser, c'est l'outil inséparable que l'on doit sans cesse remettre en question dans son rôle et sa place. « *L'école redoute cette vertu de l'être d'appréhender toutes choses par la complexité subtile des biais si divers qui s'offrent à la nature humaine* » (C.F.) L'imprimerie dans le processus de la lecture comme élaboration de la pensée est un outil à réévaluer. Car elle souffre de déviations.

II Les scolastiques de la lecture :

« Il ne faut pas que l'enfant sente la comédie de l'étude ; ce sont ces manies de faire travailler pour « apprendre » qui brisent les élans. Il doit au contraire sentir qu'il se réalise et que ce qu'il produit à une réelle valeur. » (C. F.)

Cette petite phrase suffit à montrer ce qui différencie la pédagogie Freinet fondamentale des autres « méthodes pédagogiques ». Toutes les méthodes de lecture restent des méthodes pour apprendre à lire. Avec Freinet, on déplace l'action pédagogique. La méthode naturelle n'est pas une méthode pour des apprentissages, elle est une manière d'être, ou plutôt de permettre de devenir. Elle ne concerne pas des techniques d'acquisition, elle concerne une façon pour développer la pensée dans le travail, et l'équilibre dans les relations.

La compréhension réelle de cela, c'est-à-dire la compréhension qui passe par un engagement progressif de tout notre être, détermine la puissance de notre action. Il s'agit d'un engagement très difficile car il implique de renoncer aux facilités du raisonnement abstrait, à la facilité de faire sienne une théorie qui traîne dans un livre, un des milliers de livres ayant été commis sur la pédagogie. C'est pourquoi l'attitude selon Freinet est, bien qu'étant informé de certaines conceptions, de « faire comme si » l'on ne savait rien. Tout autre attitude au départ est déjà une perversion de toute possibilité de la méthode naturelle. Faire la méthode naturelle en se référant à machin ou à truc quand ça vous arrange, c'est un échec prédit au départ.

C'est pourquoi, enfin, je titre « les scolastiques de la lecture ». Ça n'est pas par goût polémique, ça n'est pas non plus par esprit de chapelle. C'est plutôt par méthodologie. Je veux dire que c'est pour moi la seule méthode pour pratiquer vraiment la méthode naturelle, pour pénétrer dans son univers infini qui change tout, que de rejeter en bloc tout discours sur la manière d'apprendre à lire. L'éducateur doit se débarrasser de tous ses tics. Il doit être disponible, plutôt que d'avoir l'esprit encombré de toutes sortes d'idées fabriquées par d'autres sur son travail. Si je relis Freinet c'est pour avoir une chance de comprendre comment faire pour être libre dans ma pédagogie, et avancer vers une vraie méthode naturelle, pas une réduction ou un aménagement. Il est très facile de faire du discours, il suffit d'avoir un sens logique des agencements verbaux, d'être un technicien. Il est beaucoup plus difficile de montrer la réalité, ou d'en donner une intuition, ou d'éduquer à l'intuition, car là on doit avoir une force intérieure qui sait se manifester à bon escient. Ainsi, il est plus facile d'enseigner selon les cadres référentiels d'une méthode et de proposer ses techni-

ques de lecture, que de voir dans le flux de la vie d'un groupe ou d'enfants isolés comment se construit la pensée et comment l'élaborer dans la lecture, et dans quelle lecture, et dans un comment de quelle lecture. Rien n'est évident lorsqu'on apprend. Et la pratique de la méthode naturelle nécessite un long, très long apprentissage. Pour ma part, je témoigne de cette **volonté** d'apprendre. Apprendre est la chose la plus difficile pour un être humain. Comment peut-on se contenter et se gargariser de ces mornes techniques de lecture qui disent avec la vanité de la prétention permettre aux enfants « d'apprendre à lire » ?

Daniel et Valérie, le Sablier, et les autres méthodes plus récentes qui se disent scientifiques, relèvent toutes de la même erreur fondamentale : croire que l'on doit apprendre à lire aux enfants. C'est une tare scolastique qui rongé toutes ces méthodes, c'est la maladie scolaire. Le seul moyen pour s'en sortir, c'est de changer d'attitude envers les enfants, ne plus se considérer comme un enseignant, et cela se le dire chaque matin en ouvrant la porte de la classe ; car ce n'est pas par une résolution de la raison que ça sera possible... Encore faut-il le vivre.

III Les évidences convenues :

Lorsque Freinet parle du « bon sens », c'est par opposition à tout ce qui est construction intellectuelle. Descartes aurait dit : construction sur du sable et de la boue. C'est par sollicitation d'une faculté plus profonde d'appréhender les choses, propre à tout être humain, celle de l'intuition par le bon sens. Ça ne s'explique pas vraiment. Chacun doit en faire l'expérience. Au contraire, ce qui caractérise les spéculations logiques je l'appelle ÉVIDENCES CONVENUES. Parce qu'il n'y a pas pour moi d'évidences, et que Freinet fait la chasse à ces croyances automatiques. Convenues, parce qu'il s'agit de facilités de la raison, d'enchaînements logiques dans l'abstraction elle-même mais sans prise sur la réalité. Et toutes les théories de la lecture font référence à des évidences convenues qui piègent la réalité. Mais plutôt, c'est la réalité qui piège les discours en démontrant leur impuissance. La réalité piège les méthodes syllabiques en créant des dyslexies, elle piège les techniciens de lecture rapide en créant une incapacité à comprendre le sens de ce qui est dit. Car toutes ces scolastiques de la lecture **déforment** la pensée, ou plutôt la réforment : on n'a pas besoin de penser pour lire ! On n'a que besoin d'en baver sur b-a, ba, ou d'entraîner notre œil comme un athlète de la page écrite.

IV Lire - penser (libre pensée), méthode naturelle, imprimerie :

Lire, pour Freinet, est indissociable de penser. Et l'on ne peut forcer la pensée d'un enfant. Au contraire, on doit lui donner de l'air, de la place. En méthode naturelle, le processus de réflexion sur le texte est sollicité à l'extrême. Il ne s'agit pas de « reconnaître globalement les mots dans le contexte », ça c'est un globalisme scolastique (cf : p.20/op. cit.). Il s'agit, dans des situations de vie et de travail, d'inciter l'enfant à réfléchir pour comprendre, donc tout l'inverse d'une acquisition mécanique où entrent des techniques plus ou moins élaborées. Pour que l'enfant arrive à lire, il doit **comprendre** ; pour qu'il puisse comprendre, il doit pouvoir **penser**, et penser selon sa technique à lui ; pour qu'il puisse penser, il doit pouvoir se trouver dans des **situations naturelles de lecture**. C'est un mouvement dynamique fondamental, irréductible, qui est le sens même de la méthode naturelle. Donc, l'atelier imprimerie doit être comme un sabre prolonge le bras, ou comme la pioche prolonge le bras, ceci pour un processus intérieur ; l'imprimerie doit donner écho, prolonger, augmenter, transformer l'action de penser et d'écrire. C'est dans ce contexte qu'on doit la replacer, car elle est devenue, par inadvertance et par traditionalisme en pédagogie, un outil galvaudé, vidé de sens. On ne peut aborder le problème de l'imprimerie à l'école que si l'on a au préalable admis de se poser toutes les questions pédagogiques qui concernent le problème d'apprendre à penser.

(A propos du processus de la méthode naturelle).

« Il ne s'agit même pas de discuter s'il est juste ou faux, ou efficient. nous sommes obligés de constater que dans la vie, il n'y en a pas d'autre. Mais la scolastique n'en est pas à une inconséquence près ». (C.F.)

L'imprimerie fixe la pensée sur le papier, non pour la figer, mais pour prolonger sa vie, pour la confronter à d'autres pensées qui en lisant amèneront par le débat une transformation, un enrichissement... Il faut veiller à ne pas réduire à une peau de chagrin le sens de l'imprimerie, car elle est le symbole peut-être du sens de la pédagogie Freinet — une pédagogie qui provoque et développe la pensée des enfants. Provoquer, contre l'inertie du milieu social existant, développer contre l'anesthésie de l'école.

Henri GO



l' imprimerie

lui donne

la vie et

la liberté

L'AVANT-GARDE EN ÉCRITURE AVEC Bernard NOËL.

(suite à l'Éducateur n° 11 / 15 avril 1982)

« Parfois les mots passent à l'acte » B.N.

La poésie comme dynamique qui travaille la langue doit être appréhendée dans sa vie historique. Aussi est-il nécessaire de lire ceux qui écrivent en ce moment pour comprendre ce qui se joue dans la poésie, et pour vivre une poésie vivante. Parmi ceux qui écrivent en ce moment, il y a ceux qui utilisent la langue comme outil d'expression, mais il y a ceux qui cherchent, qui vont toujours plus loin éprouver les mots, ceux que l'on nomme avant-garde... Il est inutile de vouloir être précis à ce sujet... Mieux vaut conseiller la lecture des textes eux-mêmes. Bernard Noël est certainement celui qui en écriture pourrait être nommé « chef de file de l'Avant-Garde française »... Il est difficile de présenter un auteur, encore plus Bernard Noël. Mais je pense qu'il est utile pour nous d'essayer de connaître au moins un aspect de son œuvre, car elle est la modernité même, l'avenir peut-être, le présent total en tout cas. Les principaux ouvrages de B.N. sont parus chez Flammarion. De nombreux poèmes chez des éditeurs moins connus.

L'ÉCRITURE DU CORPS

« Je pose ici avec le mot « corps » le lien d'une échappée inquiétante, car elle installe ce doute : le corps n'est-il pas constamment perdu derrière le corps ? S'interroger là-dessus entraîne, en soi, une réponse affirmative, et la raison en est simple : un corps ne peut pas répondre du corps, excepté par la présence, mais celle-ci n'étant pas quantifiable, elle est une qualité qui toujours se perd hors d'elle-même. »

« L'image du corps interne reste à explorer. Elle n'est pas celle du dessin anatomique, pas plus que ce dessin n'appartient à l'art. »

« Quelques artistes, aujourd'hui, poursuivent cette image, mais de l'intérieur d'elle-même. » (B. N.)

« Je n'aime pas me prendre aux mots. Je veux que l'idée de moi bouge, comme bouge sans cesse la perception que j'ai de mon corps. » (B. N.)

Pour l'écrivain, le sens est de trouver l'ouverture. Une écriture vivante cherche à

traverser le corps, le mouvement étant ce dépassement de la mort dans son intuition proche de « l'intérieur du corps. » D'où l'impératif pour surprendre la mort qui est à portée de main, toujours présente sous la peau, prête à intervenir, l'impératif d'une écriture qui bouge, qui se place dans les temps-morts des valeurs de toutes sortes pour atteindre ce qui est fondamentalement immanent. Il ne peut plus y avoir de règle. Seule compte l'attention silencieuse portée aux choses du dedans.

« Le silence n'a pas de centre
il est le plein et le vide
l'écoute du commencement sans fin
alors tous les siècles sont aujourd'hui
et la vieille blessure
écarte ses lèvres pour rire
dis-moi
est-ce en nous l'inconnu qui cherche un nom
ou bien le nom qui cherche l'inconnu
pour que le ciel cache la terre
un peu d'eau suffit
c'est en nous-mêmes
que l'autre nous attend. »

(B.N.)

Cet autre est à intuitionner dans les mots, mais des mots qui, lucides, n'apportent pas de réponse à la mort qui nous attire. Le corps du dedans existe en dehors des idées de la raison. La poésie ne se pose pas comme « écart » ou comme « puissance » dans la langue, mais comme une voie secrète qui erre sans but, la mort derrière elle.

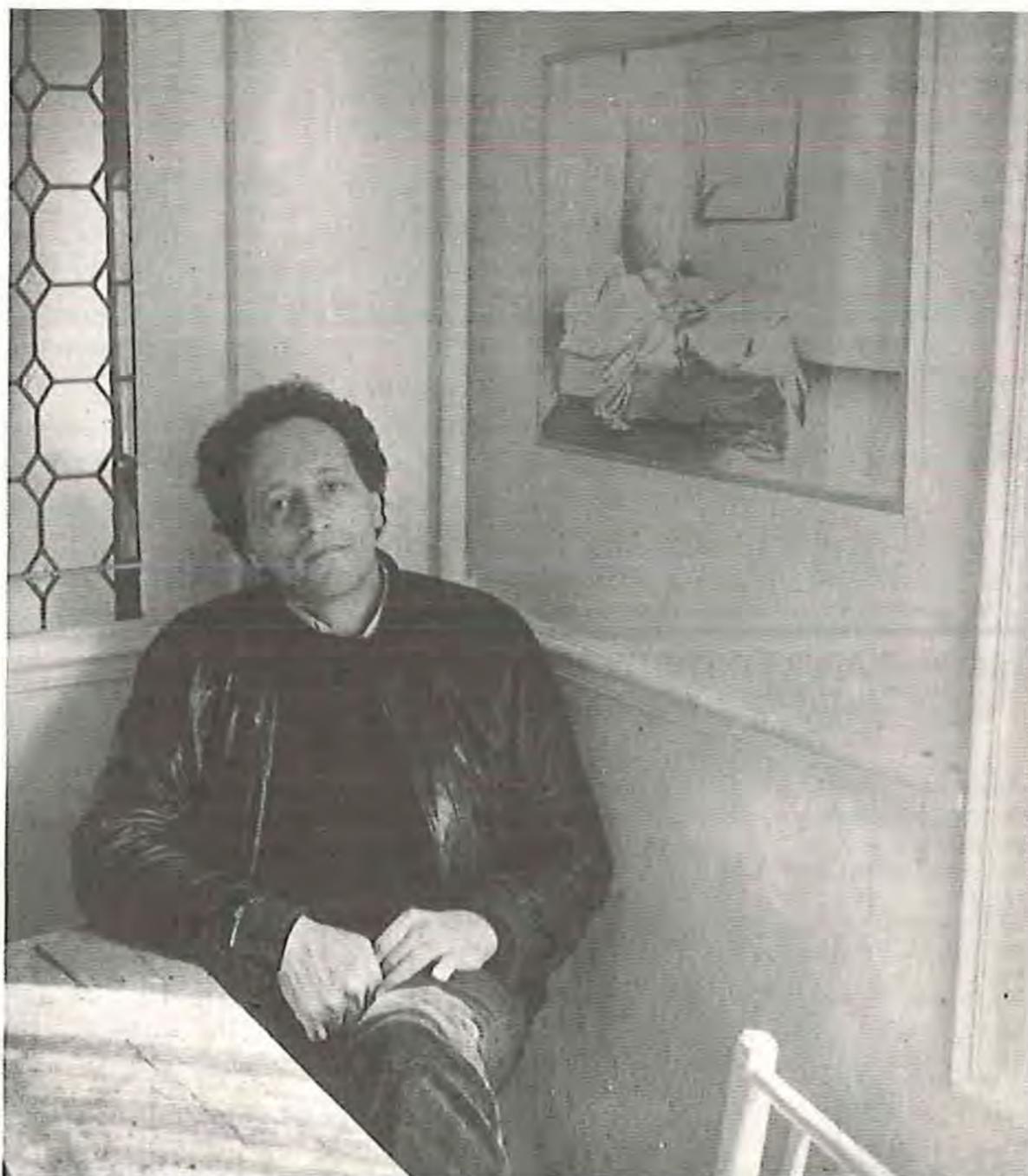
Henri GO

POURQUOI LA RECHERCHE ?

« La recherche, c'est le contraire de l'utile. » (B. N.) La première particularité de Bernard Noël est de ne pas écrire pour montrer quelque chose, qui puisse être comme une vérité quelconque. La recherche elle-même est son auto-justification. Il y aurait dans l'écriture de recherche une sorte de mouvement se développant sur lui-même, sans but.

Et rien qui soit de l'ordre du savoir ou de l'explication ne peut sortir de cette écriture. C'est au contraire l'écrivain qui s'abandonne au mouvement de l'écriture. Il s'agit de mouvement. Cela signifie que l'écrivain entre dans l'univers de la langue (de tout ce qui la fait) et travaille. Il travaille donc au niveau d'implicites... Il ne sait ce qu'il travaille, il travaille dans un mouvement qui est une masse de nécessité. Il veut approcher au plus près ces nécessités, et dès lors le lecteur aura à sentir ce que relance chez lui de tâtonnements cette écriture. Il est ainsi question d'une vie, de réalité vivante cachée par les valeurs occultantes de la société « Le sens appelle quelque chose d'illimité, d'éperdu. Il l'appellera dans n'importe quelle forme de société (...) La recherche n'exige rien, sinon de faire face à sa propre nécessité. » (B. N.)

« La recherche littéraire devrait avoir le même statut (dont le confort la tuerait peut-être) que la recherche scientifique. » (B. N.)





Voyage imaginaire vers le Sud : Haïti

Rien n'est plus aisé que de partir pour Haïti « sans bouger ni pieds ni pattes ». Nul n'est besoin d'avoir une mémoire bourrée d'images tropicales, comme moi ; un brin d'imagination suffit, tellement livres, documents et émissions se multiplient. Haïti, c'est donc une mode qui, comme toujours, se justifie par des raisons bonnes ou douteuses : sensationnalisme, condescendance amusée, jeu gratuit d'anthropologue, humanisme factice et faisant ou simplement réflexion, recherche sérieuse, interrogation angoissée. Au fond de cette fascination certaine, se fait jour peut-être, lancinant, insistant, le désir de faire cesser cette injure aux droits de l'homme, ce scandale permanent qu'est la situation de plus en plus lamentable de cette pseudo-république : PLAIE PURULENTE AU FLANC DE LA Caraïbe, écharde dans la conscience du monde. Ni plus, ni moins que Djibouti, que la Guinée en Afrique et quelques autres vingt pays dans le monde qui bafouent la dignité et la justice, la liberté et la fraternité. Haïti est sans doute un paradis pour milliardaires loin des cas sociaux gênants, une néo-colonie d'exploitation où, insidieusement, on a rétabli la servitude. La nature y est si belle mais n'oublions pas que cette terre dévastée, se désertifie au rythme de 6 000 hectares par an, que la misère, endémique, s'accroît rapidement : l'Haïtien gagne en moyenne moins de 5 F par jour !

De l'abondance de notre information, nous dégageons quelque éclairage pour souligner la spécificité de son histoire, l'originalité de sa géographie et les raisons de sa faillite. Bref, peut-être, en allant, trouverons-nous des clefs pour comprendre le Sud et susciter de l'intérêt, un sentiment de responsabilité sans culpabilisation inutile.

UNE IMAGE :

Haïti figure la gueule ouverte d'un caïman, qui n'en finit pas dans un double mouvement d'une égale férocité, de broyer son peuple avec tout le venin du monde et, en retour, de vomir toutes ses richesses, y compris le meilleur de son intelligence. Port-au-Prince, tapie au fond d'une immense rade, capitale monstrueuse d'un million d'habitants, joue à merveille ces deux fonctions contradictoires, avec ses « lakous fourmis » (taudis) au Sud et ses palais, ses aéroports au Nord, ses splendeurs et ses désolations. En somme, dès le début de la colonisation les atrocités n'ont guère cessé, égales à elles-mêmes ; elles ont réduit Haïti, de déchéance en humiliations, à perdre progressivement toute sa fierté, à devenir la caricature d'elle-même, de ce qu'elle était du temps des Arawaks-Taïnos et du temps glorieux de Toussaint Louverture.

REPÈRES HISTORIQUES :

C'est sur Haïti, baptisée Hispaniola, qu'après le naufrage de la Santa Maria Christophe Colomb fonde le premier établissement européen en Amérique. Vite les Arawaks sont décimés : c'est le premier génocide d'Indiens consommé vers 1500.

Flibustiers, boucaniers, frères de la côte, français, s'installent à l'île de la Tortue et sur les côtes occidentales, alors hantées seulement

par des troupeaux de bœufs sauvages, de cochons et de chèvres.

Mais ce n'est qu'en 1697, devenue française que la partie occidentale de Saint-Domingue, comme on désigne alors l'île, deviendra la première colonie française aux Indes occidentales, où sera déversée chaque année une moyenne de 100 à 150 000 Noirs, sans compter un tiers de disparus durant la déportation. S'ouvre à ce moment, une ère de prospérité pour Saint-Domingue qui fournit 3/4 du sucre consommé en Europe, du coton, du cacao, du café, à des prix fort avantageux puisqu'ils supposent le travail servile gratuit.

Le commerce du bois d'ébène, dévaste le Sénégal et le Dahomey pour fournir aux plantations son minerai biologique, son combustible humain. On a souvent cru à la grande docilité des « nègres ». C'est oublier facilement les premières résistances des captifs qui préféraient souvent la mort pour eux et pour leurs enfants, à la privation de leur liberté. Dès 1570 les premières bandes de « marrons » (de l'espagnol « Cimarron : « brousse, sauvage ») se réfugièrent dans des parties d'accès difficiles où ils vivaient de petits labours et de banditisme. Signalons aussi le marronnage culturel, autre manière de survivre pour les esclaves des plantations, « ce prodigieux effort de légitime défense » qui se manifesta dans la religion, la magie, la musique, la danse, la médecine populaire, les parlers créoles, la cuisine, la littérature orale, la vie sexuelle, la famille, et d'autres expressions de la sagesse et du génie optimiste des peuples » (Depestre)

Cette créativité était une manière de refuser, de transformer pour un usage personnel une civilisation imposée par la terreur.

MÉCANISME DE L'EXPLOITATION :

En y regardant de près, c'est le mécanisme de l'exploitation que nous trouvons ici à l'état brut ; il n'a pas cessé depuis quatre siècles : colonialisme, capitalisme, multinationales se sont succédé en s'appuyant sur des tyrannaux locaux, pour asseoir des bénéfices confortables, en pressurant le peuple qui se paupérise toujours un peu plus.

Le pillage en France même, promu ensuite à l'échelle de la planète au XVI^e siècle, par l'interlope et le voyage triangulaire, a permis de drainer les richesses de l'Afrique, de l'Amérique, voire de l'Orient, vers l'Europe qui s'accréditaient à raison de 300 à 2 000 % dans les ports négriers de Nantes, Brest, Saint-Nazaire, La Rochelle, Bordeaux... Cette concentration commerciale permettra le financement de la machine à vapeur de Watts et l'érection d'usines dans les métropoles : le capitalisme industriel pouvait prendre essor. On ne mentionne que rarement le rôle considérable joué par Saint-Domingue dans le développement du machinisme et de la civilisation occidentale (Césaire et Galéano). Le Sud se trouvait aussi désormais démuné des fonds indispensables à son équipement. Même de nos jours les multinationales accroissent leurs bénéfices dans le sucre à Hispaniola (1). Et Baby Doc dispose de 40 % du budget de l'État comme son bien propre. Rien d'étonnant à ce que le PNB par habitant diminue et que 1 million d'Haïtiens soient obligés de chercher fortune ailleurs.

AVATARS DE SAINT DOMINGUE :

La Révolution Française provoque dans la colonie la plus riche et la plus enviable du monde

toute une série d'événements, qui en se radicalisant, aboutira à l'indépendance en 1804. A la révolte des Blancs qui voulaient se libérer de la tutelle tâtilonne de la métropole succéda la révolte des mulâtres désireux d'obtenir l'égalité des droits avec les Blancs

Mais c'est sous l'impulsion des nègres marrons en particulier, que la révolte des esclaves s'étendra, et le génie militaire et administratif de Toussaint Louverture transformera cette simple jacquerie en insurrection révolutionnaire organisée et triomphante, dont l'objectif essentiel était d'abord l'abolition de l'esclavage. Après avoir fait acte d'allégeance à la France, après avoir soumis l'île entière, après Thermidor, Toussaint se rend compte qu'il y a tout à craindre de la duplicité de Napoléon qui se range aux côtés des Blancs seulement parce qu'il est lui-même blanc ! Suivant la même logique les Noirs d'aujourd'hui devraient défendre les Bokassa et les Amin Dada et autres pantins sanglants comme les Doc, Papa et Baby ! Napoléon remet en cause les acquis de la révolution et commence à rétablir l'esclavage à la Martinique et à la Guadeloupe, hésite pour Haïti parce qu'il mesure le pouvoir de Toussaint, « gouverneur à vie ». Il en prend ombrage et envoie un important corps expéditionnaire, commandé par son beau-frère le général Leclerc.

Harcelé par des troupes qui s'évanouissent dans une nature hostile ou dévastée selon la tactique de la guérilla utilisée pour la première fois dans l'histoire, décimés par la vérole et la fièvre jaune, 50 000 hommes de la grande armée périssent sans éclat. Traîtreusement arrêté lors d'une trêve, Toussaint, emprisonné à Joux dans le Jura, ne tardera pas à mourir. Mais ses lieutenants, Christophe et Dessalines reprennent la lutte, sans pitié (« boulé cailles, coupé têtes ») et évincent définitivement les Français le 18 novembre 1803 à Vertière. Dessalines proclame l'indépendance le 1^{er} janvier 1804. Saint Domingue reprend son nom indien : Haïti. Un génocide de Blancs, cette fois, a lieu « creusant un fossé de sang ». La France est obligée de céder la Louisiane pour 16 millions de francs.

Bientôt se succèdent l'empire de Dessalines jusqu'en 1806, la royauté au Nord de Christophe avec la République au Sud de Petion, la République de Broyer. La République dominicaine reprend son autonomie en 1843.

TOUT UN SIÈCLE DÉRISOIRE :

Jusqu'en 1915 les chefs d'état se suivent souvent dans la violence. Fantoques ridicules et cruels, à la solde des États-Unis, si proches, ils laissèrent une œuvre bien piètre : une économie qui s'effiloche, une aversion de plus en plus prononcée pour le travail, par réaction à l'esclavage, un système microfondiaire qui s'étend et force le pays aux déboisements excessifs d'une part et un régime autarcique, agricole, sans structure industrielle. D'autre part, ajoutons que la nation a été obérée par une dette de 150 millions, pendant un siècle, contractée sous Charles X. Jamais on n'avait vu un pays vainqueur s'acquitter, par « honneur » mal compris, d'une telle somme, qui même réduite de 2/3 par Louis Philippe, l'épuisera littéralement !

OCCUPATION AMÉRICAINE (1915-1934)

La République Haïtienne sera occupée par les États-Unis, directement pour « protéger leurs capitaux et investissements » tout en prétextant rétablir l'ordre menacé par les Cacos (paysans armés). Ce n'est qu'en 1919, après un massacre de 15 000 hommes que les forces américaines demeurent jusqu'en 1934. Depuis, les États-Unis tiennent le pays sous la férule. « La doc-cratie ». Arrivés au pouvoir en 1957, François Duvalier, Papa Doc, puis son fils, Baby Doc en 1971, tous deux présidents à vie, (héréditaires ?) se maintiennent avec l'aide des États-Unis et de la République Dominicaine, qui

font souvent montre de cynisme, et par la répression qu'exercent 50 000 tontons macoutes, dont 550 léopards formés pour la lutte anti-guerrilla. Ces forces de police disposent de 40 % des fonds publics.

La corruption est élevée au rang d'un principe de gouvernement. « 36 % des revenus vont dans la poche de certaines personnes » (d'après un ex-ministre des finances). Même l'aide matérielle internationale est l'objet de marché noir ! Si tous ces chiffres sont exacts, il ne reste que 20 à 24 % du budget pour le peuple.

UN PEUPLE ZOMBIFIÉ :

Sur cette terre, le peuple essentiellement paysan, quasi analphabète, aux deux-tiers zombifié, végète, souvent sans emploi, sans ressources, au creux de l'estomac seulement une maigre pitance une fois par jour, voire une fois par semaine ! Il subit un vampirisme éhonté au propre et au figuré, puisqu'il brade son sang à la pinte et sa sueur au gallon, puisque sa faillite profite, somme toute, à des goules invisibles. Pourquoi diantre accepte-t-il ainsi son abjection et toute cette souffrance ? Nous croyons que c'est parce qu'il est simplement maintenu dans un état de torpeur, à la limite de l'inanition ; c'est parce qu'il tremble face à une répression redoutable ; c'est parce que les élites, les plus vaillants de ses travailleurs ont été obligés de l'abandonner, par « jets » d'abord, puis par « boats » ensuite ; c'est parce que des intérêts puissants veillent à ce que le butin qu'il offre par son être et son avoir, ne peut se soustraire à leurs serres ; parce que sa bourgeoisie, et son gouvernement, véreux, les vendent à la République Dominicaine à raison de 15 000 hommes par an pour un million de dollars (cf. M. Lemoine, Nouvelles littéraires 5 sept. 80) et confondent la « patrie avec leur patrimoine », d'un excellent rapport, ma foi.

UNE ÉPURE PRESQUE PARFAITE DU NÉO-COLONIALISME :

Mais ce serait une illusion de croire que les principaux bénéficiaires de cet état de chose soient Baby Doc et sa clique. Le souverain, sans envergure, reste pour nous un homme de paille, adipeux et rond à souhait, médiocre, fumeux et vil. Un survol de l'économie montre que la gabegie rapporte surtout aux firmes étrangères, en majorité américaine. En effet, sans égard pour la terre et les hommes, sans souci pour le futur, avec une superbe indécence, les entreprises, américaines surtout, prolifèrent, et pillent autant qu'elles peuvent. Elles jouissent de grandes facilités : concessions de gisements et de sols, exonération de droits, franchises douanières, exemptions fiscales, garanties vis-à-vis des risques de changements politiques, coût très bas de la main d'œuvre, que sais-je encore ? Ainsi, dans ce pays qui souffre de dénutrition, une compagnie américaine exporte 1 000 tonnes de viande par an. La Hasco (américaine) dispose pour la canne à sucre de 9 000 hectares des meilleures terres.

La Reynolds dirige vers le Texas 775 000 tonnes de bauxite par an contre une redevance, non budgétisée, de 7 millions de dollars à l'État (?) et n'utilise que 222 employés autochtones à 17 F par jour (en 1974). Parmi les nombreuses catégories d'industries, retenons, les industries de transformation qui vivent de la pauvreté et de l'adresse des Haïtiens pour la fabrication de balles de base-ball (1^{er} du monde), de montage électronique, de soutiens-gorges ou autres confections textiles... En fait toute cette sous-traitance ne sert vraiment que l'étranger, qui ne craint ni grève, ni charges sociales. Signalons encore le projet de construction de deux barrages hydro-électriques dans la vallée de l'Artibonite, qui doit noyer 3 000 hectares de bonnes terres et supprimer 60 000 rations alimentaires, provoquer un exode massif. C'est une agence canadienne qui s'occupe de la réalisation et c'est la Banque mondiale qui en assure le financement...

(Le Monde diplomatique août) : s'agit-il d'aide humanitaire ?

UN MANQUE A GAGNER :

Cependant, sont négligées bien des solutions simples et directement opératoires. Il est regrettable de constater que malgré l'abondance des thonidés dans ses eaux territoriales, les succès de l'alevinage, Haïti est obligé d'importer sur 20 000 tonnes de poissons de consommation annuelle, rien moins que 18 000 tonnes. D'importants gisements de lignite ne sont pas exploités, ni les mines, moins importantes de manganèse, gypse, or, mobylène, marbre. La reforestation en palmes et en cocotiers, apporterait un appoint facile et substantiel à l'alimentation en permettant de lutter contre le déboisement à outrance. Le tourisme, en vogue, continuant à améliorer l'infra-structure hôtelière, devrait laisser au pays plus de 35 % des revenus et éviter qu'il soit une chasse gardée américaine.

UN ESPOIR :

Nous reprenons tout simplement la conclusion de la prière d'insérer de R. Lacombe, dans « La République d'Haïti » (Documentation Française 1977). « Haïti ne peut espérer surmonter son handicap présent qu'en se dégageant du néo-colonialisme qu'elle subit encore, qu'en stoppant l'émigration des cerveaux, qu'en s'industrialisant pour son propre compte, qu'en aidant enfin l'effort d'éducation populaire entrepris par les organismes internationaux ».

(1) Il s'agit de la « Gulf and western » en République Dominicaine dont 90 % de la main d'œuvre presque gratuite est haïtienne, qui entre 1970 et 1976 a fait un bénéfice de 253 millions de dollars (Nouvelles littéraires).

Alex COMA

Bibliographie :

Césaire AIMÉ : *Toussaint-Louverture* (Présence Africaine 55 F) - classique.

La République d'Haïti par R. LACOMBE (documentation française, 1977 - 14 F) - très intéressant.

Les veines ouvertes de l'Amérique Latine par GALEANO (Terres Humaines, Plon) 1981 - environ 99 F - indispensable, à lire toutes affaires cessantes.

René DEPESTRE : *Bonjour et adieu à la négritude* (Laffont, 1980, 50 F environ) - passionnant.

Haïti, par R. CORBEVIN (Que sais-je ?, PUF 1982) - Bibliographie précieuse, ouvrage très utile, très intéressant.

Le Monde Diplomatique d'août 1982 - dossier excellent sur Haïti.



Janusz KORCZAK L'homme, le médecin, l'éducateur, le poète Ouvrage collectif (Édition La Braconnière - Genève).

Je voudrais recommander vivement à nos camarades de l'École Moderne ce livre qui vient de paraître en Suisse, un livre précieux pour tous ceux qui ont été intéressés par la B.T.2 « Janusz Korczak » et qui aimeraient élargir et approfondir leur connaissance du grand pédagogue polonais si proche de C. Freinet dans sa conception de l'enfant.

C'est une œuvre collective réunissant les conférences des participants au colloque organisé par l'Association des Amis du Dr Korczak à Genève en 1981.

On y trouve entre autres, les chapitres suivants :

— Pierre Furter : *Janusz Korczak et la pédagogie contemporaine.*

— Halina Semenowicz : *Janusz Korczak et sa conception pédagogique.*

— Léna Pougatch : *Les souvenirs d'une disciple de Janusz Korczak.*

— Stanislas Tomkiewicz : *Un grand pionnier de l'éducation.*

— Jacqueline Cornaz-Besson : *Les affinités entre Korczak et Pestalozzi.*

Il y a aussi une présentation des débats de la table ronde et à la Radio Suisse Romande.

En somme, c'est une synthèse des informations et des réflexions sur la personnalité et l'œuvre de Korczak. Pour finir je cite une phrase de la couverture :

« Il (J.K.) a considéré l'enfant non en fonction d'une norme, avec la condescendance de l'adulte, mais en tant qu'individu à part entière dans toute son authenticité ».

H.S.



Une collection à tester

Nos camarades des classes de petits (jusqu'au C.E.2) ou de l'enseignement spécialisé connaissent-ils les livrets de la « Bibliothèque d'activités d'éveil » Éditions Gamma Paris-Tournai (10 F environ chez les marchands de journaux) ?

Nous aimerions recueillir des avis d'utilisateurs de ces ouvrages qui du point de vue Création Manuelle et Technique paraissent a priori très intéressants.

Placés à disposition des gosses ils devraient motiver bien des manipulations et des fabrications.

Seule réserve à première vue : la représentation d'enfants évoluant sur des sols non protégés et jonchés de pots de peinture ou de tubes de colle ouverts qui ne nous laisse pas sans inquiétude !

Adresser toute observation à : Michel VIGNAU École de Saint-Christoly de Blaye - 33920 Saint-Savin. Merci !

Collection « petit as » :

1. Jardiner à la maison
2. Des gâteaux pour le goûter
3. L'élevage des petits animaux
4. Je fabrique des marionnettes
5. Expériences avec des aimants
6. Des jouets en papier
7. La peinture sur tissu
8. Je fais du modelage
9. Sculptures et assemblages
10. Des instruments de musique
11. La laine et la ficelle
12. Je fabrique des habits
13. Je m'amuse avec des boîtes
14. J'organise une fête
15. Je collectionne des objets
16. Des activités d'extérieur
17. Je fabrique des cadeaux
18. Friandises et petits plats
29. Des activités de saison
20. Des jouets animés.

Collection « savant en herbe »

1. Les roues
2. Cerfs-volants et planeurs
3. Les effets de l'eau
4. Des objets en équilibre
5. Piles et ampoules
6. Ce qui flotte
7. La lumière et l'ombre
8. Les bruits
9. Clous, vis et colle
10. Poudres et pâtes

Alex LAFOSSE

CHRONIQUE DE MON VILLAGE

« Un dieu mal né
de son tonnerre »
CÉSAIRE



Je crois qu'on ne peut séparer, choisir dans un auteur sans arbitraire. J'ai toujours admiré la déclaration touchante de Sartre en Inde affirmant que la « Nausée » ne faisait pas le poids devant un enfant qui a faim. Tout le sens civique et moral de notre contemporain capital se retrouve ici. Mais, ironie du sort, ses écrits politiques de circonstance, généreux, géniaux, hâtifs sont souvent un peu au-delà de ses convictions profondes. Maintenant, ses erreurs de bonne foi, nous sont devenues précieuses. Certains tireraient un trait alerte sur « L'Etre et le néant » ses romans, son drame ou ses critiques, chacun selon ses caprices ou selon ses propres limitations. Ce serait de l'outrecuidance. L'œuvre romanesque (*La Pléiade*, 1982) a reçu un accueil plus que favorable et a permis d'apprécier à sa juste mesure le narrateur que la postérité consacra surtout, sait-on jamais ? L'homme n'est-il pas avant tout un conteur d'histoires comme le prétendait Sartre ?

Un sorcier du verbe

Cet exemple illustre nous met en garde contre une mutilation quelconque de l'œuvre de Césaire. Combien ne jetteraient pas au feu son œuvre poétique jugée trop absconse ? Comme un mauvais potache, autant regretter qu'un auteur classique eût écrit un texte qui dérange ou trop complexe ! Cela n'est pas sérieux. D'autres c'est l'historien, l'essayiste qu'ils se plaisent à ignorer ou occulter. Et comment ne pas évoquer l'orateur exceptionnel qu'est Césaire ? A Fort-de-France, dans les années cinquante, sur la place de la Savane, alors vaste, pas encore grignotée par toutes sortes de constructions, Césaire rassemblait des foules pas pos-

sible, anachroniques, descendues des mornes ou venues des quatre coins de la Caraïbe. Les sujets ? L'assimilation, l'abolition de l'esclavage, le meurtre officiel d'ouvriers agricoles lors d'une grève, l'abbé Grégoire, Victor Hugo... L'homme ? Un sorcier du verbe. Un silence religieux, puis l'enthousiasme, le délire, la liesse ! Les applaudissements crépitaient, « takataquaient » de partout. « Ti nég » nous répétaient émues, les « marchandes-légumes » et les « marchandes-poissons ». Les ovations se déchaînaient. Des dos confortables de dockers portaient l'idole en triomphe. Il faut l'avoir vu... Cela c'était le versant cartésien de la personnalité de Césaire rompu à la rhétorique la plus subtile. Sabatier qui inventorie admirablement les composantes de son immense talent le souligne avec une grande finesse : « Car Césaire, rassembleur de cultures, est remarquable prosateur en toutes les régions de la parole, poétique ou non » (p. 574, T2, Poésie XX^e, A. Michel).

Les armes miraculeuses

Césaire lui n'a jamais séparé... Je me souviens... Quand les circonstances s'avéraient par trop inextricables, alors à l'allongée de son bras flambait un poème : « Préfet bâtonnet de virus... ronge tes ongles, lèche ce sang nous avançons sur le chemin... » Effectivement la solidarité se soudait un peu plus. Et c'est le fils d'un colon converti, élève d'Aristide Manguer le beau-frère de Césaire, qui clamait et déclamait le poème que nous n'avions pas osé dire, de peur de représailles. Les temps étaient durs, très durs. Le fusil menaçait les foules, perforait le couvre-chef de l'adjoint au maire, sans souci de son écharpe tricolore. Ne laissez pas alors, tant qu'à faire, les intellectuels jouer avec les allumettes, ou les poètes secouer leurs mots comme autant de cocktails Molotoy ! Pour l'avènement de la liberté. Ah ! Ah ! On ne vous le fait plus le coup du bonnet phrygien, ni celui de la culture explosive que Jack Lang reprend à son compte et à celui de la France socialiste ? Et si on vous disait que l'action conjuguée de Breton, de Lam et de Césaire, grâce à leur maïeutique, amenèrent l'émergence de deux talents hors pairs : Jacques Stephen Alexis et René Depestre qui provoquèrent la révolution à Haïti et la chute de la dictature Lescot en 1946 (Depestre, *Adieu à la négritude*, Laffont p. 230 et sq). Toute bonne encyclopédie sur le surréalisme vous le confirmera. Vous ne doutez plus de l'efficacité des « armes miraculeuses » que le langage offre à un poète. Même si on doit ajouter la confiscation de la dite révolution par défaut d'une solide formation politique. Alexis et Depestre l'ont appris à leur dépens et ont tout de suite avisé. Césaire l'a toujours su, lui.

Vigie à la proue du monde noir

Lui Césaire, le chantre de la négritude, de sa négritude à côté de celle de Senghor et de Delmas, a toujours eu une conscience aiguë de son rôle (cf. *Tropiques*, réédité chez Plon), de sa vocation de porte-flambeau d'un peuple pour le bien universel. Jamais en effet, il ne mélange les genres, trop fin lettré pour cela. Il réserve des structures adéquates à chacun des registres abordés. Il se fait archiviste pour la réhabilitation de « Toussaint-Louverture » (*Présence Africaine*, livre de poche) ; économiste, quand il parle d'un futur pour les Antilles ou quand il critique Gourou, dramaturge populaire quand il veut brosser la geste du colonialisme et de la décolonisation. Mais son domaine privilégié c'est la poésie. Il se forge un langage puissant, percutant : « péléen », qui rencontre le surréalisme, sans observer de rapports d'obédience. Comme l'écrit L. Kesteloot, cité par Sabatier : son surréalisme n'est pas « une idéologie... Mais un instrument efficace de libération de l'esprit ». Mais entendons-nous bien,

dans son cœur, entier, il n'a jamais séparé, jamais accepté de compromission, d'humiliation. La dignité faite homme ! Une vigie à la proue du monde noir, comme Sartre à la conscience du monde !

Picasso devant Staline

Sartre avait d'ailleurs reconnu Césaire et l'avait signalé, avec le brio que l'on sait, dans *Orphée Noire* (introduction à l'anthologie de la poésie négro-africaine de Senghor), repris dans *Situation III* (Gallimard), qui n'a pas pris une ride après tant d'années. Comme Fanon, élève et admirateur de Césaire, c'est, différemment « un guerrier-silex » dont le verbe sculpte l'espace d'une marque indélébile, et le temps. Mais comme je ne veux avoir la méningite de personne sur la conscience, je dois préciser que la poésie du Martiniquais n'est pas d'accès facile. Cela étonne et irrite parfois. Et souvent déboule chez moi, tête baissée, un ami qui me fonce dessus, qui me reproche mes fréquentations littéraires ; lui, Césaire ne l'enchanté pas, à l'heure de l'indisposer. Il lui faut un dico, à chaque ligne... Il a l'impression désagréable de se trouver devant un texte étranger. Du charabia coûteux que tout cela, non ? Une certaine fatuité impardonnable pour un défenseur du tiers monde. Et voilà... J'imagine à ces moments-là Eluard et Picasso en U.R.S.S. Et les rodomontades d'un Staline (*Siècle de Picasso*, Pierre Cabane, Denoël). Et devant le concert tout à fait laudatif qui a accueilli la parution du dernier ouvrage de Césaire, je fourbis ma réponse en prévision de l'exaspération de mon critique, qui me laisse toujours pantois.

La forêt miaule et tire les marrons du feu

D'abord, il faut reconnaître que l'accueil, enfin réservé à l'œuvre de Césaire, meilleur que jamais, ôte un bâillon à la poésie en général. Moi-même, « débloqué », je peux avouer un vieux remords qui me vient de plaquettes de poèmes, noires de mes gloses, dont je me suis délecté... Avec du retard, j'essaierai d'en rendre compte, plus particulièrement, de celles des nouveaux poètes maudits... Promis ! J'essaierai d'écrire mon poème en marge d'autres poèmes, un peu comme je procéderai avec *Moi, laminaire*, tout à l'heure. Donc on sent Césaire amoureux du langage. Il collecte des mots rares qui font barrage, barrière, jusqu'au jour où le sens, s'accumulant, déferle sur le poème (entretien avec Vrigny et Maximin sur France-Culture)... A la vérité, moi-même parfois, je suis parfois dérouté par certains textes. Mais, il est bon de rappeler qu'il s'agit de poèmes, d'un langage dans le langage, avec des connotations si particulières et si peu de dénnotations scientifiques. Un effort d'empathie est indispensable. Il faut accepter que deux et deux ne fassent plus quatre, « que la forêt miaule et tire les marrons du feu ». Il faut accepter la dent du dieu, oui, vous savez, celui qui est mal né de son tonnerre, savourer les plaisanteries d'Eschu, le malin. Décontractez-vous, relaxez-vous, la récompense est à ce prix. Il faut beaucoup d'attentions pour ne l'effaroucher point.

La figure du rebelle

Et puis charitable, je me fais guide. Je recommanderai d'abord les livres les plus aisés. Pourquoi ne pas commencer par la « *Tempête* », 1969 écrite d'après la pièce posthume de Shakespeare, et « *La tragédie du roi Christophe* », 1970 (*Présence Africaine*), *Une saison au Congo*, 1967 (Seuil). Ce sont des chefs-d'œuvre, universellement appréciés, créés pour le peuple, mais malgré leur « lisibilité », d'une richesse foisonnante. Plus parti-

culièrement **La Tragédie du R.C.** Nous reviendrons sur cette pièce dans notre étude sur Haïti, car à partir d'une analyse de l'indépendance de la première nation noire, Césaire tire des leçons sans complaisance sur les difficultés de la décolonisation. Ensuite on peut s'attaquer à « **Et les chiens se taisaient...** » (Gallimard) le moule même de toute l'œuvre dramatique (1956). Le personnage du rebelle y revêt l'allure sublime plus que sauvage, et combien prophétique du poète... C'est déjà plus aride. Beaucoup de chœurs, dès sa parution y ont puisé abondamment. (**Présence Antillaise n° 121/122** de présence Africaine 1182) P. Surtout dans l'article de Lilian Pestre de Almeida (pages 180-192 la traduction brésilienne du R.C. pour sa représentation à Rio lors de la réunion des écrivains francophones dans le monde y traite avec science et passion « du comique et du tragique dans le théâtre d'Aimé Césaire ». Cela vous réconciliera avec le Nietzsche de la **Naissance de la tragédie**, d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, si besoin était. Il serait peut-être bon de rappeler, à tout hasard, que ce nègre maniant la langue française comme personne est d'abord un spécialiste de lettres classiques. Comme professeur au lycée Schoelcher de Fort-de-France quelques années il a fait ses preuves. Et en 45, quand il est devenu député maire de la ville, on se passait ses cours de littérature, passionnants comme des polars. Depuis, il n'a cessé de hanter le Palais Bourbon. Arrêtons les éloges, nous ne voulons pas le mettre au musée de son vivant ! Mais continuons le parcours de son œuvre. On peut aborder, un peu tardivement, « **La Cahier d'un retour au pays natal 1947** (**Présence Africaine**) toute l'intelligence noire du monde le connaît par cœur, mais oui, peut-être mieux que sur le territoire métropolitain. Et pour cause ! A propos de cette Iliade nègre, dans sa préface André Breton ne déclarait-il pas : que le poète avait voulu « porter le drame colonial au cœur de la culture nationale » ? C'est la première charte pour la reconnaissance du droit à la différence, maintenant une tarte à la crème, sinon une réalité. Ensuite au choix, vous aurez mérité en prime, tout le reste, d'une altière beauté : **Cadastre** (1961), **Ferremets** (1960), **Soleil coupé** (1947). J'allais oublier le très court : **Discours du colonialisme** (1951) (P.A.). Écrit au vitriol, il plaide pour « un humanisme à la mesure humaine ».

Un délire raisonné

Dans toute la création de Césaire, mes préférences vont aux **Armes Miraculeuses** (1946), (Poésie/Gallimard) et surtout **Moi, laminaire** (nov. 1982), Seuil, 30 F, 98 pages... Voici, à propos du premier livre, mon délire raisonné :

Césaire, c'est un magma d'avant le temps, d'avant le jour. Ah ! sacré petit bout de petit matin ! Peu à peu, s'ouvre la ronde infernale, parmi le déboulement fauve des laves et des vocables hiératiques et erratiques au milieu de la page comme paysage. Peu à peu, vous émergez de la caldeira, escaladez des pitons, franchissez des abîmes grâce à des passerelles de fortune. Peu à peu, vous vous familiarisez avec la profusion et les débordements végétaux, l'incohérence des couches géologiques. Peu à peu, la nuit est douce à vos côtés et vous tient par la main. A moins que n'éclate les cymbales sourdes du silence et se rompent d'abruptes cataractes. Non, il n'y a pas de miracle, pas de hasard, mais la nécessité absolue de la germination, l'ordonnement hirsute des strates. Mais toute la traversée du sang ne vous conduira qu'à l'aurore où point l'espoir haillonneux, où point la bonté. Quelle part vous avez cheminé à votre insu de conserve avec Rimbaud, Lautréamont, Breton, bref de quelques grands ancêtres. Flamboyance ! On accède au feu intérieur, le vôtre et celui du monde. Des strophes brasillent somptueusement. La syntaxe se noue et se

dénoue. Ou le poème sèche sur pied, se consume ou ne cesse d'implorer. Mais rien, rien n'empêchera le chant de s'élever pour fasciner ou pour donner cœur à l'ouvrage, la moindre comptine que l'on siffle raccourcit le chemin...

La permanence Laminaire : le mot évoque des lamelles successives, une polysémie poétique, mais c'est longue, riche d'iode et de soude une algue brune qui figure dans le recueil, accrochée à un madrépore, à un roc et ondulant au moindre frémissement de l'eau. Cela parle, parle en nous quelque part de permanence souple, oscillante, d'enracinement et de sensibilisation aux messages du monde. Cela exprime plus que le courage de l'hippocampe, lui devant, lui derrière d'un mulet rétif et obstiné... Cela chante, cela bat autant qu'un rabordaille, ce tam-tam rapide qui annonce l'arrivée du poète. A la vérité, on remarque que Césaire n'aurait aucun mal à trouver un titre à son ouvrage, tellement les symboles abondent, tellement la sensibilité évolue dans la même direction, avec l'évidence du même courant. Tellement le destin du poète est soudé à celui de sa terre natale. Tellement perdue cette vocation de la liberté et la revendication d'une maturité, d'une autonomie et le désir forcené d'une justice sans leurre.

Pour apprivoiser les loas

Ne perdez pas votre épithalame aux noces des tropiques, ni votre chef, ni votre sésame, laissez choir tous vos hiéroglyphes. Enfoncez-vous dans la touffeur de l'enchantement, l'âme foudroyée, l'œil embrasé, dansez une macumba, un vaudou où s'attarde le rythme et s'épuise la hargne. Des loas apparaîtront, ces dieux lentement à apprivoiser. Peu à peu, les mornes perdent leur allure fantastique de bêtes sacrifiées, en convulsion ou vouées au poignard, les mornes avouent leurs fougères arborescentes, leurs ravins blessés et leurs demains inquiets... Arrive le poète parmi l'amande et les graines, le front perdu dans les nuées, le lexique en ébriété, comme celui de Dionysos. Peu à peu, les constellations perdent leur hérissément. Un chien aboie à la mort, jappe à l'amour. La parole et la palabre restituent au monde sa stricte vérité, son grain exact, et le carat élevé de sa pureté, le noumène et non point le phénomène, à nous les insolites bâtisseurs. Avant de nous quitter saluons un peu, à la ronde, des compagnons de route, lointains et si peu disparus. Hélon Asturias, hélon Wilfredo Lam, hélon Fanon. Saluons-les bien bas... « **La Bête traquée** » : il n'est pas question de livrer le monde aux assassins/d'aubes... « **La voix qui vous guide** fait à peine oublier une « écriture belle de rage » qui a gardé, disons, quelques ambages de violence. Dans une sérénité conquise, sans rancœur devant le tassement des êtres et de l'âge, la vertu revendique la totalité de son envergure... Le rocher de l'avenir se profile à l'horizon. Pour d'autres bilans nous renvoyons au quatrième de couverture : « **Aucun jeu avec les mots ne vient masquer l'exigence de lucidité devant un demi-siècle d'action poétique et d'engagement politique** ».

Alex COMA

Bibliographie complémentaire

Moi, Laminaire, Césaire (Seuil) 39 F, 93 p.

Beaucoup des livres mentionnés dans l'article contiennent des bibliographies abondantes. A l'intention des classes nous nous contenterons de signaler quelques ouvrages qui peuvent rendre de très grands services, tant pour l'approche du poète que pour l'étude du racisme.

— B.T.2 : *Poésie des Noirs*, n° 123.

B.T.2 : *L'antisémitisme et le racisme : hier*, n° 128

L'antisémitisme et le racisme : aujourd'hui, n° 129.

Retorica.

Littérature africaine : Aimé Césaire, *classique du monde* n° 9, 63 pages (10 F). Fernand Nathan.

Profil d'une œuvre (Hatier) : 11,90 F.

Césaire : *Cahier d'un retour au pays natal* (M. Condé).

20 romans clés de la littérature négro-africaine. Au sommaire : Chronologie sommaire de la négritude, présentation de 25 romans, repères biographiques, bibliographie sommaire et adresses utiles).

Jeunesses Littéraires de France (17 bd Saint-Germain 75006 Paris).

Fiches francophones (première série et deuxième série) 50 F. Très utile.

Pour une meilleure connaissance des Antilles. *Présence Antillaise* (Guadeloupe, Guyane, Martinique). *Présence Africaine* n° 121-122, 447 p. 80 F, 1982).

Europe (avril 1980), 29 F, 243 pages, Martinique Guadeloupe.

Littératures. Ces deux revues étudient la place du créole et son importance.

Parmi toutes les littératures, nous retiendrons pour s'initier :

Les écrivains noirs de langue française, naissance d'une littérature 1965, de Lylian Kesteloot.



Amado, ce sacré conteur

J'ai besoin de légendes, de mythes marins fourmillant, de monstres fabuleux, de chants et de tous les océans nox de tous les pauvres gens. Aussi suis-je un auditeur attentif des émissions de Claude Mettra, le mardi et le vendredi sur France-Culture : en dix minutes vous avez tout votre saoul de sortilèges et je recommande, chez Gründ, **Les légendes des mers, des rivières et des lacs** (28 F). Et puis quel régal quand je découvre tout cela dans Jorge Amado, du moins celui qui chante les charmes de la mer à partir de la tradition orale ! Il n'est pas, en effet, seulement le Zola du sertao du Nord Est, des plantations de cacao de son enfance et des chemins de la faim. Il est également le peintre amoureux de Bahia et de quelques autres ports, qu'il aime depuis son adolescence du plus profond du cœur pour y avoir vécu parmi les petites gens. Il s'est imprégné du mystère et de la gaieté des humbles, sa mémoire s'est gavée d'histoires, et il en fera revivre les « mythes » en une combinatoire émerveillée. Il a été à l'écoute de tous les conteurs aveugles, tous ces homères, ces mendiants, tous les colporteurs des places et des foires, il s'est initié à la littérature du Cordel et tout naturellement il évoque les bandits, les matelots, les chevaux fantômes de la colonisation, les zombies, les femmes légendaires, toutes les croyances et les superstitions. Rien d'étonnant qu'il connaisse si bien ces dernières puisqu'il est lui-même prêtre « ogan du terreio de Senhora » (R. Bastide, Quinquin*). Et puis, sang mêlé, il peut entrer en sympathie avec les différentes composantes de son sang, la blanche, la rouge, la noire, toutes, oui, qui ont également métissé le Brésil. Il restitue donc avec ferveur et poésie sa vie dans une œuvre tout de suite fêtée aux quatre coins du monde. S'il fallait recommander un titre, je renverrais à la totalité de l'œuvre. Tous, tous ces livres comptent, tous.

Pour les classes, je conseillerais d'abord les « poches » et Quinquin*, vu son prix modique. A la vérité, ses thèmes toujours les mêmes : la mer, la lumière, la misère, la joie associée ; ses silhouettes, toujours les mêmes : le grand nègre, athlétique comme Balduino (B.D.T.S.*), l'arabe, apparu de M.M.*, les putes, comme de bien entendu, les bourgeois pleins de morgue, bref tous ces éléments, tous ces ingrédients fondus à tous les détails piqués dans le monde, comme dans l'excellente cuisine, pour donner des chefs-d'œuvre, tantôt épopée, tantôt romance ou aventure picaresque qui emportent l'adhésion et ravissent les goûts les plus raffinés, sans jamais trahir un fond populiste, populaire.

Un demi-siècle de gloire

Marxiste engagé, député, exilé, démission du parti communiste en 1956, comblé d'honneur dans son pays et de par le monde, au fil des ans son ardeur de militant, déjà passablement lyrique et mystique s'estompé progressivement. Il deviendra de plus en plus littéraire. Parce que le roman comme la grève est comme une « gestae ». Parce que le roman nuancé, n'est jamais tout à fait misérabiliste. Il peut retentir des échos de la fête, se colorer comme un carnaval et user d'une ironie corrosive, prendre de la distance avec les faits concrets pour mieux rétablir leur vérité, dans une plus grande rigueur, une plus ferme concision. Donner un sens à l'espoir étoilé de chaque récit. Ici, d'ailleurs la réalité se mesure à l'aune de la fiction. C'est bien sûr les épisodes maritimes qui laissent deviner la facture des grandes œuvres récentes. Amado amplifiera la capacité de rire héritée des Noirs selon lui, il lui accordera une dimension métaphysique, le « reir » féconde chez lui les rayons du soleil.

Légendes des mers, des rivières et des lacs (Gründ)

« Les sages... aiment et respectent l'eau sous tous ses aspects. Ils aiment les sources et les fontaines auprès desquels ils viennent se rafraîchir, les rivières qui irriguent leurs champs, les lacs, qui, tels que des beaux bijoux, rehaussent la beauté de la terre. Ils aiment les mers qui baignent les côtes des continents et sur lesquels l'homme entreprend de longs voyages à la découverte du monde. Voilà pourquoi les hommes aiment entendre les contes et les légendes qui parlent de l'eau ».

Iemanjá, déesse de la mer. Il serait fastidieux de la suivre dans tous les livres d'Amado, cette entité qui prend place parmi les êtres de chair et de paille, qui règne sur eux avec un désinvolte absolutisme. Elle prend forme dans Terras sam Fin ; Jubiabá (B.D.T.S.)*, Una triste vem do mar, Saveiro (voilier), mais surtout croyons-nous comme une métaphore illustrant son propos. Mais c'est dans Mar morto qu'elle s'épanouira : tout le roman est un hymne à sa louange. Plus tard elle réapparaîtra dans les deux magnifiques romans Les deux morts de Quinquin-la-Flotte, Le vieux marin sans parler des longs passages de Tieta d'Agreste. Elle prend corps dans B.D.T.S. à peine mentionnée. Rechercher tous ses attributs et ses privilèges pourrait s'avérer un fil conducteur intéressant pour parcourir l'œuvre. Mar Morto c'est un long poème en prose en l'honneur de la déesse aux cinq noms, mère et épouse, maîtresse de tous les destins du port. C'est quand elle a été violentée par son fils qu'apparurent les eaux. On lui a offert des femmes ou des enfants pour apaiser ses colères, maintenant on se contente d'un cheval aux yeux crevés. Toujours pour l'amadouer, on lui adresse des prières, des lettres comme au Père Noël,

on la fête en procession, on admire parfois ses cheveux sous la clarté diaphane de la lune, on lui lance des savonnettes pour sa toilette. Elle a son officiant attitré, le père Anselme, entouré d'« ogans » et de « feitas », qui lui consacre des « macumbas », soigne en son nom, implore d'elle des vents favorables ; puisqu'elle est une déesse afro-brésilienne, il lui parle en « nago », et chacun rêve à « son pays d'loca », merveilleuse terre des trépassés, comparable à la « guinée » des esclaves antillais dans le passé. Guma, le protagoniste, la supplie de lui accorder une femme ravissante, à faire pâlir tout le port, et pour le récompenser de ses prouesses en mer, il découvrira dans les terres Livia.

Mar Morto (Jorge Amado) Garnier-Flammarion p. 40

« Pour l'instant, Guma oublie Livia, il pense à lemanjá, la reine des mers. Peut-être envie-t-il le sort du père et du fils qui sont morts dans la tempête et qui, maintenant, parcourent ce monde que seuls connaissent les marins des grands navires. Livia sent la haine monter en elle. Livia a envie de pleurer, envie de fuir la mer, de s'en aller bien loin ».

Figures féminines

Guma rêve tellement de voyages instantanés, de la félicité future en compagnie de lemanjá que, jalouse, Livia en prend ombrage et fait tout son possible pour l'empêcher de rejoindre « la grande maison » de la reine des eaux. Quand il sera naufragé, Livia posera une bougie sur une planchette, conformément à l'usage, pour l'obtention du cadavre, mais lemanjá refuse. Le roman se termine cependant sur un tableau d'une rare beauté. Une victoire semble-t-il. Sur une mer d'huile, la splendide silhouette de Livia, se détachant à la proue du navire, à la place même de son époux, sur les quais on jurerait l'incarnation de la déesse. Livia, dans la galerie de portraits féminins d'Amado, est le type de la femme fidèle, dévouée, la mère modèle, qui refuse un sort contraire, par exemple la prostitution qui guette les veuves, dans les ports. Elle s'oppose aux autres héroïnes du livre : Rosa Palmeirão et Esmeralda, ou Clara. Rose, empruntée à la légende, porte un couteau sous son corsage et un rasoir sous la jupe, ses frasques défraient la chronique des bistrotts. On ne compte plus ses bagarres et ses séjours en prison. Cette virago, capable de passion, restera attachée à Guma, et à la mort de celui-ci, secondera Livia dans son travail de cabotage. Esmeralda, elle, est plutôt de la lignée des mythomanes, libres d'allure, maîtresse plantureuse, à la sexualité débridée qui sera poignardée par son ami quand il saura sa légèreté avant de se faire justice lui-même. Enfin Clara, ponctue le roman de ses gémissements de plaisir et de ses couplets pour inciter le vent à souffler... Ainsi le romancier a créé « quelques personnages féminins extraordinaires (Gabriela, Dona Flor, Tera, Pastita, Tieta...) » 5QJ* p. 102.

Quinquin. Amado n'a pas assez de brocards, de quolibets, de sarcasmes pour couvrir de mépris et de honte la bourgeoisie blanche coloniale. Ainsi, dans Quinquin-La-Flotte, le protagoniste dont le sobriquet est une antiphrase, en rupture de ban, se met à vivre seulement à sa retraite quand il quitte le milieu d'employés dans lequel il a croupi sa vie durant, nié, écrasé, confiné, par tous et surtout par sa maîtresse femme. Pour une vraie vie dans les bouges mal famés ; pour la compagnie de sympathiques olibrius alcooliques, s'il en est ; pour les faveurs d'une pute ; pour une franche célébrité dans les bas quartiers. Il devient le grand tafialeur de Salvador, le philosophe en guenilles, le roi des vagabonds... Tout lui semble bon pour humilier, pour ridiculiser les siens, décidément des gâte-sauces, des rabat-joie, des pâte-froid... La preuve ? Cette parodie macabre où il mime sa propre mort avant d'être

emporté par une houle au milieu d'une soudaine tempête et de connaître la vraie mort qu'il ambitionnait tant, cela au milieu d'une bacchanale monstre.

Un art consommé

Quand nous pénétrons dans l'univers foisonnant d'Amado, nous n'en sommes pas près d'en sortir. On a assez affirmé que ses personnages n'étaient que de simples vecteurs, comme dans le conte, orientés seulement vers leur quête. N'empêche qu'on n'oublie pas facilement ses prodiges comme Balduino (B.D.T.S.) ni Guma de Mar Morto ni Quinquin, ni le cortège de ses pochards, à la tronche enluminée, ni ses péripatétitiennes au grand cœur et à la vaillance peu commune, ni ses tendres amoureuses, ni non plus ses mulâtresses pétulantes et capiteuses. Ses livres retentissent des échos des condomblés, et de toutes les fêtes païennes, de tous les chants, et de toutes les histoires du Brésil profond. Malgré le souci de produire une œuvre de combat, son prosélytisme du début a vite fait place à un sourire enjoué, une gaieté inaltérable, une générosité jamais en défaut. On a envie de la comparer aux titulaires de contes nés : comme J.S. Alexis, le Haïtien, Garcia-Marquez, le Colombien, Scharz-Bart, la Guadeloupéenne, Glissant et Orville, les Martiniquais. Mais selon Amado : « Nous ne sommes pareil à personne, nous sommes le résultat de l'amour majeur des races qui se sont rencontrées sur notre sol et s'y sont mélangées, créant un peuple métis, une culture métisse capable de résister à tous les malheurs et à continuer à vivre et à lutter. « J'allais parler de Faulker, malheureux... ». Il est vrai que son œuvre est d'accès facile, d'une technique maîtrisée, d'une grâce et d'un pittoresque inégalés. Quant à son surréalisme, nous y reviendrons à propos de Césaire et d'autres écrivains américains. Il est vrai que le Brésil est un pays surréaliste, aux dires d'Amado, lui-même...

BIBLIOGRAPHIE

Beaucoup d'articles d'encyclopédies sur Amado, quand ils existent, nous ont semblé courts, sommaires, partiels ou partiels, inexacts à l'exception de celui de l'Universalis, rédigé par A. Rodriguez, il suffit de le mettre à jour (1980).
Ouvrages généraux : *La littérature brésilienne*, Picchio (Que sais-je ?, 1981).

Fiches Retorica.

Magazines Littéraires : *Écrivains du Brésil* (sept. 82). Quelques numéros de *Télérama*.

* Ouvrages cités : *Légendes des mers, des rivières et des lacs* (Gründ, 1981).

B.D.T.L.S., Bahia de tous les saints ou Jubiabá (1935) Folio 1981. 369 p. 15 F.

Mar Morto 1936 (M.M.) Garnier Flammarion, 1962, 308 p., 1962.

Les deux morts de Quinquin-la-Flotte, 1961, Stock, 1980, 126 p., 30 F.

(Introduction de 50 pages par R. Bastide. Ces trois ouvrages peuvent être utilisés en classe à partir de la quatrième).

AUTRES OUVRAGES

Stock, *Les pâtes de la nuit* (1964) traduit en 1970, réédition 1982. *Dona Flor et ses deux maris. Gabriela, Girofle et Cannelle. Tereza Bastita. La boutique aux miracles. Le vieux marin. Tieta d'agresta. La bataille du petit Trianon.* Nagel : *Cacao* (1955). *Terre violente* (1946). *Terre aux fruits d'or* (1951). Édit. franç. réunis (*Temps actuels*) (1981), comparable à *Cent ans de solitude* de Gabriel-Marquez, selon F. Xenakis. Gallimard : *Capitaine des sables* (1952) et les folio mentionnés.

Seghers : *Gabrielle, fille du Brésil*.

La traduction de *Suor* est annoncée chez F.E.F.R. (Messidor, Temps actuels).

De la maternelle au 1^{er} cycle

L'IMPRIMERIE

est au service

de l'EXPRESSION et de la COMMUNICATION



NOTRE JOURNAL, ON L'AIME CAR

C'EST NOUS QUI L'ECRIVONS ET
C'EST NOUS QUI L'IMPRIMONS.
IL EST IMPORTANT

Notre journal, nous l'échangeons
avec d'autres classes.
Nous savons ce que d'autres classes
font, pensent.
Nous lisons les textes d'autres
enfants et cela permet de réfléchir
et de mieux écrire.

TOUS

L'ensemble :

C.P., C.E., C.M. : 1 990 F

Maternelle : 2 260 F

UN ENSEMBLE
D'IMPRIMERIE
COMPLET AVEC
PRESSE A VOLET

- ① La presse
- ② La casse
- ③ Les caractères
- ④ Les blancs
- ⑤ Le rouleau encreur
- ⑥ La plaque à encreur
- ⑦ L'encre
- ⑧ Les composteurs
- ⑨ Les porte-compos-
teurs
- ⑩ Les interlignes

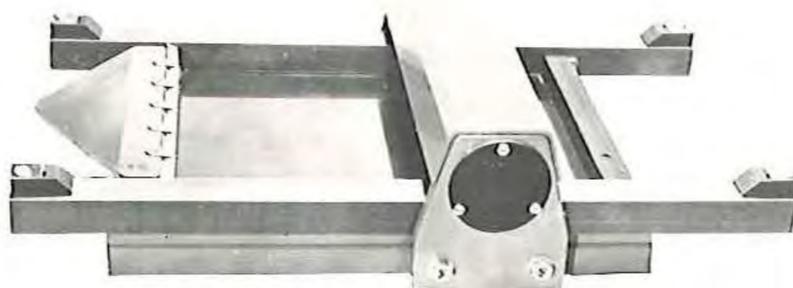
**POUR LE JOURNAL
SCOLAIRE ET LA CORRESPONDANCE**

L'ensemble ci-dessus peut être fourni avec une presse à rouleau

L'ensemble :
C.P., C.E., C.M. :
4 440 F
Maternelle :
4 710 F

- Surface d'impression :
18 × 26 cm maximum.
- Admet le papier jusqu'au format
21 × 30 cm.

C'est une presse de même type que la
presse à épreuves des professionnels.



Presse à rouleau grand format

A commander à : C.E.L. - B.P. 109 - 06322 Cannes la Bocca Cedex

(Même adresse pour demander des imprimés de déclaration du journal scolaire)

DES LIVRES PARUS :

- **École sous surveillance**
L'inspection en question
Collectif ICEM - Éditions Syros
- **A corps retrouvé**
Secteur Education corporelle de l'I.C.E.M.
Casterman E3 Témoignages.
- **Invitation au poème**
Dans la vie de la classe, la poésie
Collectif I.C.E.M. - Casterman

DES REVUES EN COURS D'ÉDITION :

Créations n° 12

- Martine Crappier : aquarelliste
- Le marché de la création à Lyon
- Les croquants de Michel Bruneau
- Maternelles
- Tortel : poète adulte
- Écho des customs

La Brèche n° 89

- Télé-Tabou, mon amour
- Que dit-on dans les salles des profs ?
 - Pour que nos classes coopératives aient le droit de vivre



DES OUTILS

qui viennent
d'être édités
à la C.E.L. :

*En édition «légère»
(expérimentale) :*

- Fichier de lecture 0 (pour les non-lisants).
- Fichier de lecture niveau A (nouvelle composition : 90 fiches).
- Livrets de français série 6 à 10.

En édition définitive :

- Fichier F.T.C. : Création manuelle et technique (96 fiches).

DE LA DOCUMENTATION



232
L'île de Ré
été-hiver



936
Printemps des poètes



460
La femme
et les tâches ménagères
autrefois



153
La vie traditionnelle
dans le Périgord
d'Eugène Le Roy

DES ADRESSES UTILES :

Pour échanger son journal avec d'autres classes :
s'adresser à Louis LEBRETON, La Cluze, 24360 Le Bugue.

Adresses pour la correspondance scolaire :

- Moins de six ans et classes élémentaires : Simone DELÉAM, Evergnicourt, 02110 Guignicourt.
- Enfance inadaptée : Patrick CHRÉTIEN; I.M.P. Clairjoie, 69870 Lamure-sur-Azergue.
- Second degré : André POIROT, collège 88260 Darney.
- L.E.P. : Marie-Claude SAN-JUAN, 11 (bis) rue du Baigneur 75018 Paris.
- Correspondance naturelle : Brigitte GALLIER, Bouquetot, 27310 Bourg-Achard.
- Echanges de journaux scolaires : Louis LEBRETON, La Cluze, 24260 Le Bugue.
- Correspondance internationale : Jacques MASSON, 162 Route d'Uzès, 30000 Nîmes
- Echanges avec techniques audiovisuelles : Robert DUPUY, 74a boulevard Général-de-Gaulle, 17460 Vaux-sur-Mer.